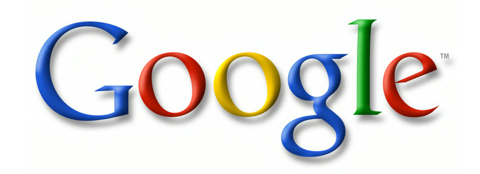
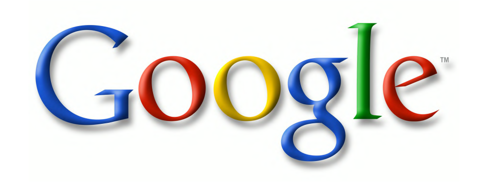
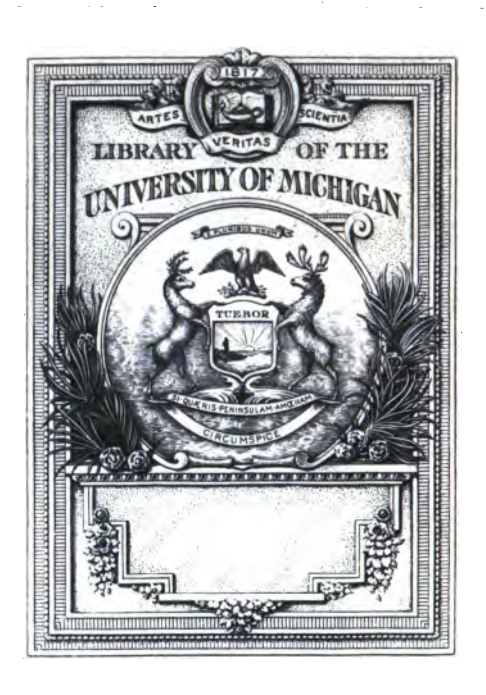

Google



10/6

Anne Fazakerley.

8358 R


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

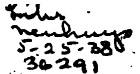
LA SAXE GALANTE.



A AMSTERDAM,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

MDCCXXXIV.





LA SAXE GALANTE,

LA Magnificence & la Galanterie n'ont jamais paru en Allemagne avec tant d'éclat, qu'en Saxe; mais particulierement ſous les Regnes de *Jean-George IV* Electeur, & de *Frederic-Auguſte* élu Roi de Pologne. Ce dernier Prince étoit galant, bien fait, & amoureux;

& quoiqu'il eût eu diverses Pasſions, il aimoit auſſi tendrement que ſi le plaiſir d'aimer eût été nouveau pour lui.

Jamais Cour n'a eu tant de belles perſonnes, & d'hommes bien faits ; il ſembloit que la Nature eût pris plaiſir à placer ce qu'elle avoit de plus beau, dans ce qu'il y avoit de perſonnes les plus diſtinguées. Les Princes de la Maiſon Electorale ſurpaſſoient tous les autres, & les Princeſſes étoient les plus belles du Monde.

Jean-George IV ſucceda fort jeune à ſon Pere. Il étoit né avec des qualités qui l'euſſent rendu aimable, s'il ne ſe fût abandonné à la conduite d'une Maitreſſe impérieuſe, hautaine, vindicative, toujours irritée, & qui immolant tout à ſon ambition & à ſon interêt, n'avoit rien de ſacré. Telle étoit Mademoiſelle de *Neitſch*, qui avoit un empire ſi abſolu ſur ce Prince, que beaucoup de perſonnes

nes

nes l'ont accusée d'employer des moyens surnaturels.

Le Prince *Frederic-Auguste* voyoit avec peine l'attachement de son Frere pour cette indigne Maitresse. Il se flatoit de lui en faire passer la fantaisie, s'il pouvoit le porter à épouser une Princesse. Et bien qu'il agît contre ses propres interêts en exhortant son Frere à se marier, il eut la générosité de le faire; préférant ainsi le bien de l'Etat, & la gloire de sa Maison, à ses avantages personels.

Quelque pouvoir qu'eût Mademoiselle de *Neitsch* sur l'esprit de l'Electeur, elle n'osa pas entreprendre de le détourner du mariage. Le conseil de ses Ministres lui fit choisir *Eleonore de Saxe-Eisenach*, Veuve du Margrave de *Brandebourg-Anspach*; Princesse, que les belles qualités de son Ame rendoient respectable, & qui par les charmes de sa personne s'attiroit l'admiration de

tous ceux qui la voyoient. Son Epoux ſeul ne put être touché de ſon mérite : bien qu'elle tâchât par ſa douceur, par ſa complaiſance, & par une patience infinie, de gagner ſon amitié, elle ne put jamais l'arracher au lien fatal qui le tenoit attaché à Mademoiſelle de *Neitſch*. Heureuſe, ſi cette altiere Maitreſſe ſe fût contentée de lui enlever un cœur qui lui appartenoit, & qu'elle n'eût point engagé l'Electeur à la maltraiter!

Les chagrins de l'Electrice touchoient ſenſiblement le Prince *Frederic-Auguſte*. Sa généroſité l'auroit porté à la plaindre, quand même elle n'auroit pas été ſa Belle-ſœur. Il la conſoloit ſouvent, & tâchoit de la mettre bien avec l'Electeur; mais ce Prince écoutoit peu ſes avis : il lui répondit même un jour, *qu'il le prioit de ne ſe point mêler de ſes démêlés avec l'Electrice*. „Si vous étiez marié, „ (lui

„ (lui dit-il) je vous laisserois gou-
„ verner votre Femme à votre
„ mode ; je vous prie donc de me
„ laisser gouverner la mienne à
„ ma fantaisie... Je ne saurois
„ vous voir faire des injustices,
„ (repliqua le Prince ;) & je m'in-
„ teresse trop à votre gloire, pour
„ ne vous point représenter le tort
„ que vous faites à votre réputa-
„ tion, en maltraitant une Prin-
„ cesse aimable, pour une Mai-
„ tresse si peu digne de vous. Je
„ ne prétens point vous prescri-
„ re des loix ; & je serois fâché
„ de m'écarter du respect que je
„ vous dois ; mais je croi pou-
„ voir vous dire, que vous avez
„ une Femme que sa naissance,
„ sa beauté, & ses vertus, de-
„ vroient du moins vous rendre
„ respectable". L'Electeur, que ces reproches irritoient, & à qui Mademoiselle de *Neitsch* avoit insinué qu'il y avoit une intelligence secrete entre le Prince & l'E-

lectrice, regarda son Frere avec des yeux enflâmés de colere. „ Ah! je vois (lui dit-il d'une voix „ menaçante) votre passion pour „ mon indigne Femme; mais je „ saurai me délivrer & d'elle & „ de vous ". Il sortit d'un pas précipité, en achevant ces paroles, & courut vers l'Apartement de l'Electrice, où s'abandonnant à la rage qui s'étoit emparée de son cœur, il s'avanca vers le lit où étoit sa Femme, & l'auroit tuée de son épée, si heureusement le Prince, qui connoissoit sa violence & qui s'étoit douté de son dessein, ne l'eût suivi & ne l'eût desarmé. „ Non, mon Frere, (lui „ cria-t-il en lui arrachant des „ mains l'épée) il ne sera pas dit „ qu'un Electeur de Saxe ait été „ le meurtrier de sa Femme". Et comme l'Electeur s'efforçoit de joindre cette Princesse, la menaçant de l'étrangler, le Prince se saisit de lui avec cette force

force qui le mettoit si fort au dessus des autres Hommes, & le porta dans sa chambre. L'Electeur, outré de colere, lui dit tout ce que son dépit lui inspira: mais le Prince, qui connoissoit la fougue de son temperament, & qui étoit assuré que son cœur démentiroit en peu ce que son emportement lui faisoit dire, lui laissa jetter tout son feu, & ne le quitta qu'après qu'il eut calmé son esprit.

Le Prince, au sortir de chez l'Electeur, alla chez la *Neitsch*. Il la trouva avec la Comtesse de *Rochlitz*, sa Mere & son indigne Confidente. „ Je suis bien-aise,
„ Mesdames, (leur dit-il d'un air
„ qui faisoit assez connoitre com-
„ bien il les méprisoit) de vous
„ trouver ensemble, parce que
„ j'ai à vous entretenir de choses
„ qui vous touchent l'une & l'au-
„ tre. L'Electeur vient de faire
„ connoitre les effets des lâches
„ maximes dont vous l'empoison-

 „ nez.

„ nez. Le reſpect que je lui dois
„ m'empêche d'en tirer vengean-
„ ce; outre que j'ai aſſez bonne
„ opinion de lui, pour croire qu'il
„ connoitra un jour les pièges que
„ vous lui tendez, & qu'il vous
„ punira de l'abus que vous faites
„ de ſa confiance. En attendant,
„ je veux l'empêcher de commet-
„ tre une injuſtice, & vous ô-
„ ter, s'il ſe peut, les moyens de
„ calomnier la vertu de l'Electri-
„ ce. Pour cet effet, j'ai réſolu
„ de me retirer d'ici. Mais pen-
„ ſez, que tandis que je laiſſe le
„ champ libre à vos rapines, j'au-
„ rai l'œil ſur vos complots, &
„ que je ſaurai les reprimer. Je
„ vous avertis donc, que vous
„ me répondrez du ſort de l'E-
„ lectrice. J'exige de vous, qu'el-
„ le jouïſſe en repos du rang qu'el-
„ le tient ici. Si mon Frere s'ou-
„ blie aſſez pour la maltraiter pen-
„ dant mon abſence, je m'en
„ prendrai à vous, & vos têtes

„ me vengeront de ſes violences.
„ Vous me connoiſſez, (ajouta-t-
„ il d'une voix menaçante,) &
„ vous pouvez-être perſuadées que
„ je vous tiendrai parole". Il n'attendit point leur réponſe, & alla chez lui, donner les ordres pour ſon départ.

L'Electeur ayant appris la réſolution où il étoit de quitter *Dresde*, en fut fâché. Il étoit revenu de ſon emportement, & la colere avoit cedé en lui à l'amitié qu'il avoit pour ſon Frere. Il le pria de ne le point quitter : mais le Prince le ſupplia ſi inſtamment de trouver bon qu'il s'éloignât pour quelque tems, que l'Electeur ne put lui refuſer ſon conſentement. Il lui fournit même tout le train qu'il lui faloit pour paroître dans les Païs Etrangers, avec la dignité convenable au Frere & à l'Héritier préſomptif d'un des plus puiſſans Electeurs de l'Empire.

L'Europe jouïſſoit alors d'une

profonde Paix, de sorte que tous les Païs étoient ouverts à sa curiosité. Il entreprit de voir les Etats & les Provinces les plus célèbres. Il fit admirer par-tout sa bonne mine, sa force, son adresse, sa magnificence, & sa politesse. Persuadé que la Grandeur nuit quelquefois plus au plaisir, qu'elle n'y contribue, il se détermina à garder l'*incognito*, & parut par-tout sous le nom de *Comte de Misnie*, qui le mettoit à l'abri d'un Cérémonial gênant, & qui suffisoit pour le faire recevoir avec distinction. Il eut sous ce nom plusieurs Avantures, dont je rapporterai celles qui me paroissent pouvoir interesser le Public.

Après avoir parcouru les principales Cours de l'Allemagne, il passa en Hollande, de là en Angleterre, & enfin en France. Il eut dans tous ces divers Païs bien des Amourettes; mais comme elles n'ont été que les suites de feux

pas-

passagers, où le cœur avoit moins de part que cet esprit de galanterie qui ne lui permettoit pas de demeurer oisif, je croi devoir les passer sous silence.

Ce fut cet esprit de galanterie, qui lui fit entreprendre le Voyage d'Espagne. Tout ce qu'il avoit ouï dire de la beauté des Espagnoles, & de la maniere dont elles faisoient l'amour, lui fit envisager ce Païs comme un Théatre digne de lui. Il arriva à *Madrid*, la veille d'un grand Combat de Taureaux, que le Roi *Charles II* donnoit à sa nouvelle Epouse *Marie-Anne de Neubourg*, Princesse Palatine. Comme il apprit en arrivant, que cette Fête se préparoit pour le lendemain, „ Voici de-„ quoi nous signaler, (dit-il avec „ cet air agréable qui accompa-„ gnoit ordinairement ses dis-„ cours, en adressant la parole „ aux Seigneurs de sa Suite.) Je „ suis d'avis que nous fassions un

„ peu

„ peu parler de nous ici„ & que
„ nous rompions demain quelques
„ lances & immolions quelques
„ Taureaux à l'honneur de nos
„ Maitresses ". Les Courtisans applaudirent à ce projet, & l'on ne pensa plus qu'à le mettre en exécution.

Le jour du Combat, le Prince & sa Suite superbement vêtus se rendirent à la Place *Majore*, une des plus grandes & des plus régulieres du Monde. On y avoit élevé tout autour des Echaffauts & des Amphithéatres, qui contenoient un nombre infini de personnes du second rang. Les balcons, dont toutes les fenêtres qui aboutissent à cette Place sont décorées, étoient ornés de riches tapis. On y voyoit un nombre infini de Dames, qui par leur beauté, & par la magnificence de leur parure, formoient un spectacle admirable.

Si le Prince de Saxe fut surpris de trouver là tant de belles per-

son-

fonnes, tous les ſpectateurs ne le furent pas moins de le voir. Comme il n'avoit rien épargné pour paroître avec éclat dans un jour ſi célèbre, la richeſſe de ſes habits, & l'air de nobleſſe avec lequel il ſe préſenta, fixerent ſur lui tous les regards. On ſe demandoit qui étoit cet Inconnu. A peine s'apperçut-on de l'arrivée du Roi & de la Reine. Leurs Majeſtés Catholiques ſe placerent ſur un balcon, tout éclatant de tapis & de carreaux en broderie d'or. Les Trompettes du Roi, les Fifres, les Hautbois & les Tambours donnerent le ſignal. Les Chevaliers parurent. Les Taureaux furent lâchés, & le Combat commença. Le Prince en fut quelques momens ſpectateur; c'étoit un ſpectacle nouveau pour lui: il étoit bien-aiſe de remarquer de quelle maniere ſe faiſoit ce Combat. Il en fut bien-tôt autant que tous ceux qui étoient dans la lice. Il quitta ſon bal-

balcon, monta à cheval, & se présenta à la barriere, qui lui fut ouverte. Il entra dans la carriere, & y fit des prodiges d'adresse & de force. D'un Couteau de Chasse, il donna un si grand coup sur la nuque du col d'un de ces furieux Animaux, qu'il lui abattit presque la tête, & le fit tomber mort. Les Espagnols ne pouvoient assez l'admirer, & ne comprenoient pas comment un homme qui n'étoit point Espagnol, pouvoit avoir tant de courage & d'adresse.

Le Roi en fut dans un étonnement extrême: il voulut savoir qui étoit ce merveilleux Etranger. La Reine ayant témoigné la même curiosité, Leurs Majestés ordonnerent au Marquis de *Los Velez*, Gentilhomme de la Clef d'or, de s'en informer. Ce Seigneur crut ne pouvoir en être mieux instruit, qu'en s'adressant à l'Inconnu même. Il l'aborda avec beaucoup de politesse. „ Votre bon-

„ ne

„ ne mine, Monsieur, (dit-il au
„ Prince) votre adresse, le cou-
„ rage que vous venez de faire
„ paroître, vous ont attiré les ap-
„ plaudissemens de tout le mon-
„ de, & vous ont mérité l'atten-
„ tion de Leurs Majestés. C'est
„ par leur commandement que je
„ prends la liberté de vous de-
„ mander, qui est celui que nos
„ Chevaliers reconnoissent pour
„ leur Maitre, & que nous admi-
„ rons". Le Prince répondit a-
vec modestie: „ Qu'il ne méri-
„ toit pas les éloges dont on vou-
„ loit bien l'honorer: Quant à son
„ nom, qu'il ne savoit pas si c'é-
„ toit un lieu où il lui fût permis
„ de le faire connoitre à Leurs
„ Majestés; mais que puisqu'el-
„ les témoignoient vouloir en ê-
„ tre informées, il les supplioit
„ très humblement de pardonner
„ au Prince de Saxe d'avoir osé
„ paroitre en leur présence, a-
„ vant que d'avoir eu l'honneur
„ de

„ de les ſaluer". Le Marquis de *Los-Velez* ayant rapporté cette réponſe à Leurs Majeſtés Catholiques, elles furent extrêmement ſurpriſes qu'un Prince d'une ſi haute naiſſance eût hazardé de combattre des Taureaux. Elles lui en envoyerent faire compliment. Le Roi, à qui le Cérémonial ne permettoit pas de le voir le même jour, lui fit dire qu'il étoit le bienvenu dans ſes Etats & dans ſa Cour, & qu'il ſe faiſoit un plaiſir de le voir. La Reine, moins aſſujettie à l'Etiquette, le fit avertir qu'elle ſouhaitoit de l'entretenir le ſoir même, & qu'il ſeroit introduit chez elle par l'eſcalier dérobé.

Le Prince fut reçu à l'entrée de l'Apartement de la Reine, par la Comteſſe de *Berlips* Favorite de Sa Majeſté, qu'elle avoit amenée avec elle d'Allemagne. Cette Dame l'introduiſit dans la Chambre d'Audience. La Reine y étoit debout, adoſſée contre une table ſous un

Dais.

Dais. A quelque diſtance de Sa Majeſté étoit, ſur la droite, ſa Camerera-Major *Catherine de Moncade-Arragon*, Epouſe du Duc de *Fernandine*. Sur la gauche étoient les Dames du Palais; & un peu plus en arriere, les Cameriſtes. Le Prince étant près de la Reine, voulut ſuivre l'uſage d'Eſpagne, mit un genou à terre, & demanda à baiſer la main de Sa Majeſté: mais elle ne le voulut point. Le Prince la ſupplia de trouver bon qu'il rendît cet hommage à ſon rang, & à ſa beauté. La Reine lui préſenta la main, qu'il baiſa d'une maniere ſi reſpectueuſe, que cette Princeſſe, qui avoit été charmée de ſon adreſſe & de ſon courage, le fut auſſi de ſa politeſſe. La joye qu'elle en reçut, les honneurs extraordinaires qu'elle fit au Prince, les marques de bienveillance & d'eſtime qu'elle lui donna, ne ſe peuvent exprimer.

Pendant qu'elle s'entretenoit a-

vec lui, toutes les Dames avoient les yeux attachés sur le Prince, & le regardoient avec autant d'admiration, que les Suivantes de *Statira* regarderent autrefois *Alexandre*.

Dans cette foule de Dames qui environnoient la Reine, le Prince en remarqua une qui lui parut surpasser en beauté toutes ses Compagnes. Il ne put s'empêcher de lui lancer quelques regards, qui furent remarqués de la Dame. Le Prince eut la satisfaction de rencontrer ses yeux, & de les lui voir baisser en rougissant. Le plaisir qu'il trouvoit à la voir, fut cause que sa visite passa toutes les bornes des visites ordinaires; elle fut d'une longueur horrible, & si la Reine n'y avoit mis fin en disant qu'il étoit tard, & que l'heure du souper du Roi approchoit, il y a apparence que le Prince l'eût fait durer davantage.

Quoiqu'il n'eût parlé qu'à la

Rei-

Reine, il avoit salué si gracieusement les Dames, qu'elles en demeurerent charmées; elles ne pouvoient se lasser de l'admirer. La Reine trouva du plaisir à entendre louer un Prince de sa Nation, & ne pouvoit elle-même lui donner assez d'applaudissemens. "Helas! (disoit-elle à la Comtesse
„ de *Berlips*,) quelle difference
„ de nos Princes à ces gens-ci!"
Peut-être parloit-elle du Roi son Epoux, qui petit de taille, fluet, toujours malade, & d'une humeur chagrine, n'étoit pas en effet un sujet bien aimable. Pendant tout le souper, elle entretint le Roi du Prince de Saxe. „ Son
„ esprit, (disoit-elle) & sa poli-
„ tesse égalent sa bonne mine;
„ on ne peut que l'estimer. Mes
„ Femmes en sont toutes éprises,
„ & m'ont étourdie des louanges
„ qu'elles lui donnent. Je soup-
„ çonne jusqu'à la Duchesse de
„ *Fernandine* (continua-t-elle en

quiſe de *Manzera*, ne penſoit qu'à ſavoir qui elle étoit, & aux moyens de lui faire connoitre ſa paſſion. Par la place qu'il lui avoit vu tenir près de la Reine, il avoit jugé qu'elle étoit une des premieres Dames du Palais. Il ſut dès le lendemain, qu'il ne s'étoit point trompé; & ſur le portrait qu'il en fit à quelques jeunes Seigneurs qui vinrent le ſaluer, il apprit ſon nom, & qu'elle étoit ſous la dépendance d'un Mari jaloux, & d'une Mere ſévère; de ſorte qu'on la tenoit pour inacceſſible.

Ces nouvelles auroient étonné tout autre que le Prince de Saxe; mais il étoit auſſi intrépide dans les Avantures amoureuſes, qu'il l'a été dans la ſuite au milieu du carnage des Combats. Plus la Conquête de la Marquiſe étoit difficile, & plus elle lui parut digne de ſes ſoins.

Quelques jours ſe paſſerent, ſans

ſans qu'il pût parvenir à la voir. Le Roi s'étant trouvé mal la nuit qui avoit ſuivi le Combat de Taureaux, garda la chambre: la Reine ne le quittoit pas; & la jeune Marquiſe étant de ſervice, ne ſortit point de l'Antichambre, où le Prince n'oſoit paroitre, n'ayant point encore ſalué le Roi.

Dans cet intervalle, il apprit que la Marquiſe avoit une Femme de chambre en qui elle avoit beaucoup de confiance. Il ſut que c'étoit une vieille Fille qui avoit plusieurs Nieces, qu'elle entretenoit des liberalités de ſa Maitreſſe. Il ne deſeſpera pas de gagner cette Fille, & de ſe ſervir d'elle pour ſe mettre bien avec la Marquiſe. La difficulté étoit de lui parler; il n'avoit aucun accès dans la maiſon de la Marquiſe, & il ne parloit point l'Eſpagnol. Il étoit à préſumer que celle qu'il vouloit pour Confidente, ne parloit point d'autre Langue. Mais quelles dif-

ficultés n'applanit pas l'Amour? Après avoir bien révé à l'exécution de ſon projet, il s'arréta à faire confidence de ſa paſſion à un Frere Quêteur Recollet, Italien de Nation, & de ces Intrigans effrontés, que rien n'intimide. Il venoit tous les jours, moyennant quelques ſalades ou fleurs qu'il portoit, recueillir des effets de la liberalité du Prince. Ce fut à lui qu'il s'ouvrit: il le chargea de prendre langue dans la maiſon de la Marquiſe; & l'officieux Moine le fit avec tant de zèle, qu'il apprit que *Dona Lora* (c'étoit le nom de la Confidente de la Marquiſe) étoit d'une humeur ſi intereſſée, qu'elle ne réſiſteroit pas aux liberalités du Prince. Il lui vanta beaucoup celles qu'il en recevoit. „ Il me donne plus (lui diſoit-il) „ en un jour, que tous les Grands „ d'Eſpagne ne me donnent dans „ un mois". Il l'entretenoit enſuite de la bonne mine du Prince,

&

& de ſa force, de laquelle il lui contoit tant de prodiges, qu'elle en demeuroit étonnée & charmée. La vieille *Lora* rapportoit toutes ces choſes à la jeune Marquiſe, qui l'écoutoit avec une attention & un plaiſir extrême. Lorsque Dona *Lora* n'avoit rien de nouveau à lui apprendre, elle lui diſoit d'un air chagrin: „ Eh quoi! „ n'as-tu rien à me dire du bel E- „ tranger?" C'eſt le nom que les Dames de Madrid donnoient au Prince.

La ſanté du Roi étant rétablie, le Prince ſe rendit en public à la Cour. Il y parut ſous le nom de Comte de Miſnie, & y fut introduit par le Comte de *Benavente*. Il trouva dans l'Antichambre le Duc de *Montalte* & quantité de Seigneurs, qui l'attendoient. Le Roi reçut le Prince dans ſon Cabinet; il étoit debout & couvert, appuyé contre une table, & ayant un fauteuil à ſa droite. Il ôta ſon cha-

chapeau à la ſeconde révérence que lui fit le Prince. Celui-ci lui parla Italien: le Roi lui répondit en Eſpagnol; mais dans la ſuite, il parla Italien. Il fit couvrir le Prince, & ordonna à ceux qui étoient préſens, & à tous les Officiers de la Cour, de lui rendre les mêmes honneurs qu'aux Princes du Sang. Il dit enſuite au Prince, d'aller baiſer la main de la Reine, qui l'attendoit avec impatience. Le Prince remercia le Roi des excès de ſa bonté, & le Comte de *Benavente* alla prévenir la Reine.

Tous les Seigneurs qui étoient dans l'Apartement du Roi, accompagnerent le Prince à celui de la Reine. Sa Majeſté le reçut avec les mêmes témoignages d'eſtime, dont elle l'avoit honoré la premiere fois. Le Prince, en parlant à la Reine, cherchoit des yeux la Marquiſe de *Manzera*. Il n'eut point de peine à la diſtinguer dans

la

la foule, & il eut la satisfaction de s'appercevoir qu'elle le regardoit avec attention. Mais ce fut le seul avantage qu'il put obtenir ce jour-là ; il ne put parvenir à lui parler.

Au sortir de chez la Reine, le Prince se rendit au Palais de la Reine-Mere *Marianne d'Autriche*, Veuve de *Philippe IV*. Il fut reçu de cette Princesse avec toutes les démonstrations d'estime. Elle se souvenoit d'avoir connu à Vienne l'Electeur *Jean-George III*, & elle fut bien-aise de voir son Fils à Madrid.

Le lendemain que le Prince eut été à la Cour, la Reine regnante, qui étoit jeune & bien faite, & qui aimoit les plaisirs, porta le Roi à donner un Bal. Le Prince de Saxe y fut invité. Il y parut dans un ajustement, qui relevoit infiniment sa bonne mine. La Reine ouvrit le Bal avec lui, le Roi n'ayant pas voulu danser ; & le Prince en ramenant la Reine à

sa

ſa place, lui demanda quelle Dame elle lui ordonnoit de prendre. Cette Princeſſe lui repliqua, qu'elle ne vouloit point le gêner, & qu'il pouvoit prendre la Dame qui lui paroiſſoit la plus belle. Le Prince ne répondit que par une profonde révérence, & ſans chercher longtems, il aborda la Marquiſe de *Manzcra*, & la ſaluant reſpectueuſement ; " La Reine „ m'a ordonné, Madame, de dan- „ ſer avec la plus belle Dame de „ cette Aſſemblée, (lui dit-il.) „ Je ne doute pas que Sa Majeſté „ n'ait voulu me nommer la Mar- „ quiſe de *Manzcra*. . . . Je ne „ croi pas, Monſieur, (reprit la „ Marquiſe,) que la Reine ap- „ prouve votre choix, & je crains „ bien que Sa Maj. ne ſoit fâ- „ chée de ce que vous obeïſſez ſi „ mal à ſes commandemens. . . . „ La Reine a trop de diſcerne- „ ment, Madame, (repliqua le „ Prince,) pour ne pas convenir

„ que

„ que vous êtes ce qu'il y a de
„ plus parfait dans ſes Royaumes;
„ & ſi elle n'avoit pas cette équi-
„ té, cela ne m'empêcheroit pas
„ de vous reconnoitre pour la per-
„ ſonne du monde la plus accom-
„ plie, & qui mérite le plus d'ê-
„ tre ſervie avec le même reſpect
„ dont on ſert les Dieux". Quoi-
que la Marquiſe feignît de ne point
entendre le Prince, elle l'enten-
doit fort bien. Elle continuoit
de marcher vers l'extrémité de la
ſalle; & danſa enſuite avec tant
de grace, que le Prince tranſpor-
té d'admiration, & oubliant en
quel lieu il étoit; „ Grand Dieu!
„ (s'écria-t-il) eſt-il poſſible que
„ vous ayez pu réunir tant de
„ graces à tant de beauté!" Ce
tranſport fit rougir extrêmement
la Marquiſe, & fut remarqué de
la Ducheſſe de *Fernandine* ſa Me-
re. Cette Dame en fut affligée,
parce qu'elle prévoyoit que ſi le
Prince de Saxe s'arrêtoit quelque
tems

tems à la Cour d'Espagne, sa Fille seroit exposée à ses poursuites. Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux pour la Marquise, fut que son Mari avoit entendu l'exclamation du Prince. Il en conçut une extrême jalousie, & s'approchant d'elle, il lui ordonna assez brusquement de ne plus danser avec le Prince. La jeune Marquise, qui connoissoit la mauvaise humeur de son Mari, ne fut point surprise de cet ordre: elle y obeït, & fut se placer derriere le fauteuil de la Reine, d'où elle ne bougea de la soirée. Mais elle ne put se refuser le plaisir de regarder le Prince, d'une maniere qui lui fit connoitre que ce qu'il lui avoit dit ne lui étoit pas desagréable. Il auroit voulu lui parler; mais elle l'évita avec tant de soin, qu'il ne put l'approcher.

Cependant, ce qu'il lui avoit dit avoit fait toute l'impression qu'il pouvoit desirer, & l'avoit en-

entierement persuadée de sa passion. Les actions du Prince s'accordoient trop bien avec ses paroles, pour laisser quelque doute à la Marquise. Elle ne pensa pas à ne le point aimer; elle songea seulement à ne lui en donner jamais aucune marque. C'étoit une entreprise difficile, dont elle ne connoissoit point encore les peines; mais elle crut que le moyen sûr pour y réussir, étoit d'éviter la présence du Prince, Une légere maladie lui servit quelque tems de prétexte pour demeurer chez elle, & pour éviter d'aller dans tous les lieux où elle craignoit de le rencontrer. Elle fit plus: elle ordonna à Dona *Lora* de ne lui plus parler du Prince. ,, C'est ,, une idée (lui dit-elle) que je ,, veux effacer de mon cœur." Mais Dona *Lora*, que les présens du Prince avoient déja mis dans ses interêts, ne jugea pas devoir lui obeïr; elle lui en parloit sans cesse,

ceſſe, & la Marquiſe n'avoit pas la force de lui impoſer ſilence. Le Prince, informé de tout ce qui ſe paſſoit chez la Marquiſe, entreprit de lui écrire, & chargea le Frere Recollet de remettre ſa Lettre à Dona *Lora*. Cette Fille fit d'abord de grandes difficultés: elle dit qu'elle avoit des ordres trop précis de ſa Maitreſſe de ne lui point parler du Prince; & qu'elle n'oſoit, ſans risquer de perdre ſa fortune, lui rendre une Lettre. Le Moine vit de quoi il étoit queſtion: il fit briller aux yeux de Dona *Lora* un Diamant, dont elle fut tellement éblouïe, qu'elle ſe détermina à rendre le Billet.

Dès le ſoir même, elle apprit à Madame de *Manzera*, que ſa retraite & ſon ſilence ne pouvoient rebuter le Prince de l'adorer, & qu'il avoit gagné un Moine pour lui rendre une Lettre, dont elle s'étoit chargée. A ces mots, la Marquiſe changea de

cou-

couleur. „ Voulez-vous me per-
„ dre, *Lora*, (lui dit-elle;) &
„ voulez-vous me faire oublier
„ ce que je dois à Mr. de *Man-*
„ *zera ?* N'envifagez-vous pas à
„ quels malheurs & à quels cha-
„ grins je m'expoferois, fi j'entrois
„ dans le commerce que vous me
„ propofez ? Non, je ne veux avoir
„ rien à me reprocher. Ne me
„ parlez plus du Prince de Saxe;
„ mon cœur (continua-t-elle en
„ verfant quelques larmes) ne
„ m'en parle que trop.... Quoi!
„ Madame, (lui dit Dona *Lora*)
„ vous refufez fa Lettre ?... Oui,
„ je la refufe, (repliqua-t-elle ;)
„ rendez-la à celui qui s'en eft
„ chargé, & lui ordonnez de ma
„ part, de fortir de ma maifon,
„ & de n'y revenir jamais". Do-
na *Lora* ne demeura pas médio-
crement furprife de cette réfolu-
tion. „ Vous ferez caufe de la mort
„ du Prince, (lui dit-elle;) ou
„ bien il fe portera à quelque ex-

„ trémité, dont vous vous repen-
„ tirez toute votre vie.... Laiſ-
„ ſez-moi en repos, *Lora*, (re-
„ prit la Marquiſe;) je me fais
„ une violence qui me tue: mais
„ je fais mon devoir, qui me tient
„ lieu de tout". En achevant
ces mots, ſes yeux ſe couvrirent
de larmes. Dona *Lora* crut que
c'étoit un moment heureux pour
faire ouvrir la Lettre du Prince.
„ Madame, (lui dit-elle en ſe jet-
„ tant à ſes pieds) ne refuſez point
„ de lire ce Billet. Le Prince croi-
„ ra que vous le mépriſez; de
„ quelle maniere un homme de
„ ſon rang pourra-t-il digerer un
„ traitement ſi dur? Hé! que
„ m'importe? (s'écria-t-elle:)
„ qu'il me laiſſe en repos, c'eſt
„ tout ce que je lui demande."
Son cœur alors, preſſé de douleur,
ne pouvoit plus retenir ſes ſoupirs.
Lora étudioit tous les mouvemens
de ſa Maitreſſe. Elle continua de
la preſſer, & de lui dire mille rai-
ſons

ſons pour l'engager à ouvrir cette Lettre: La Marquiſe, voyant qu'elle ne ceſſoit de la tourmenter, ſe leva avec précipitation, & alla s'enfermer dans ſon Cabinet. Dona *Lora*, qui avoit promis de faire accepter le Billet, voulut tenir ſa promeſſe; & ne pouvant obtenir de le faire recevoir par la Marquiſe, elle l'ouvrit, en ôta l'envelope, & le mit entre des Cartons de Deſſeins, auxquels la Marquiſe avoit accoutumé de travailler les après-dînées. Ce ſtratagême lui réuſſit. Au bout de quelques heures, la Marquiſe étant venue pour achever un Bouquet de fleurs qu'elle avoit commencé, trouva cette Lettre. Elle ne put s'empêcher de la lire. Dona *Lora* la ſurprit dans cette occupation; elle continua de la preſſer d'y répondre: mais la Marquiſe refuſa conſtamment de le faire.

Dona *Lora* rendit compte au

Frere *Stephano*, de la ſcène qui s'étoit paſſée. Il trouva de la vertu & de la tendreſſe dans le procedé de Madame de *Manzera*: il ne put s'empêcher de la plaindre, & il auroit bien voulu que le Prince s'en fût détaché, ou qu'il eût choiſi un autre Commiſſionnaire. Il ne laiſſa pas de prier Dona *Lora* de faire de nouvelles tentatives pour obtenir quelques lignes de ſa main. Elle employa de nouveau, raiſons, prieres; mais la Marquiſe, fâchée de ſes importunités, la menaça de dire à ſon Mari les perſécutions qu'elle lui faiſoit: de ſorte qu'il n'y eut point d'autre parti à prendre pour le Frere Quêteur, que de s'en retourner. Le Prince étoit à la fenêtre; il le reconnut de loin, & n'eut pas la patience de l'attendre: il courut au-devant de lui, & lui demanda la réponſe de Madame de *Manzera*. Mais le Frere, qui n'en apportoit point, le ſupplia d'écou-

ter

ter ce qu'il avoit à lui dire.

Ce récit le jetta dans une profonde mélancolie. Il se crut beaucoup plus malheureux qu'il ne l'étoit. Il pensa que Dona *Lora*, par des motifs d'interêt, avoit composé tous les endroits flateurs de la conversation qu'elle disoit avoir eue avec sa Maitresse; mais qu'il étoit vrai qu'elle ne sentoit pour lui que de l'indifference, puisqu'elle ne lui avoit point écrit. Cette opinion s'empara si vivement de son cœur, que sa douleur devint extrême.

Il passa ainsi trois jours, voulant tantôt une chose, & tantôt une autre. Enfin il se détermina à renvoyer le Frere *Stephano* chez la Marquise, & à lui écrire des plaintes si respectueuses, qu'elle en pût être touchée. Le Recollet lui représenta inutilement, qu'il ne réussiroit pas mieux dans sa seconde Ambassade, qu'il avoit fait dans la premiere. Le Prince lui repro-

cha ſon peu d'affection & ſon ingratitude, & l'obligea de lui obeïr. Cent piſtoles, qu'il remit de la part du Prince à Dona *Lora*, lui donnerent une nouvelle vivacité: elle préſenta la ſeconde Lettre à la Marquiſe, qui eut pour cette fois la foibleſſe de la lire. Dona *Lora* devint alors fort éloquente, pour perſuader à ſa Maitreſſe qu'elle ne pouvoit avec juſtice refuſer ſa pitié à une perſonne qui l'adoroit. Elle éleva le mérite du Prince juſqu'au Ciel. „ Je veux mou-
„ rir, (diſoit-elle) s'il y a une
„ Femme au monde, excepté vous,
„ qui ne ſe crût heureuſe d'être
„ aimée d'un tel Homme." Enfin, cette dangereuſe Confidente ſe tourmenta tant, & laiſſa ſi peu de repos à la Marquiſe, que malgré la réſolution qu'elle avoit priſe de ne point écrire, elle l'obligea de faire réponſe. Le Prince n'ayant jamais laiſſé ſortir cette Lettre de ſes mains, ni communi-

muniqué à personne celle qu'il écrivit à la Marquise, le Lecteur est privé de les trouver ici. Tout ce qu'on a pu savoir d'un des Confidens du Prince, est que la Marquise lui répondit alors: „ Qu'elle étoit sensible à son Amour:
„ Qu'elle vouloit bien lui avouer
„ qu'elle l'aimoit, & qu'elle l'aimeroit toute sa vie ; mais que
„ c'étoit tout ce qu'elle pouvoit
„ faire pour lui: Qu'elle le prioit
„ de s'en contenter ; & qu'il ne
„ pensât pas à lui parler, puisqu'il ne le pourroit faire sans les
„ exposer l'un & l'autre aux plus
„ grands dangers.

Cette Lettre avoit donné de trop grandes esperances au Prince, pour en demeurer là. Le danger ne l'épouvantoit point, & n'étoit pas un motif qui pût l'arrêter. Il se flatoit d'ailleurs de l'éviter, par les mesures qu'il prendroit. Il eut un entretien à ce sujet avec Dona *Lora*, qui se rendit pour

cet effet, ſous prétexte de prendre l'air, à la *Caſa del Campo*, Maiſon Royale, dont les Jardins donnent ſur la Riviere du Mançanares. Le Prince étoit accompagné du Frere *Stephano*, & paſſoit pour un Italien des amis de ce Frere. Il avoit mis ſes cheveux bruns-chatains ſous une perruque blonde, ce qui le déguiſoit parfaitement. Dona *Lora* étoit avec une de ſes Nieces: il ne lui fut pas difficile de la laiſſer ſeule avec le Frere *Stephano*, tandis qu'elle ſe détourna dans une Allée avec le Prince. Lorſqu'il fut ſeul avec elle, il vuida ſes poches remplies de pieces d'or, & la pria galamment de les accepter comme des témoignages de ſa reconnoiſſance, l'aſſurant qu'il n'en demeureroit pas là, & que ſi elle continuoit de lui être favorable, il feroit ſa fortune & celle de ſes Nieces. Il la conjura enſuite, de lui procurer l'occaſion d'entretenir la Marquiſe. Quoiqu'il

qu'il dît toutes ces choses dans un Espagnol peu intelligible, Dona *Lora* le comprit parfaitement. Elle fit d'abord de grandes difficultés : mais une Montre d'or qu'il lui donna pour sa Niece, la rendit plus traitable. „ Plût à Dieu, (lui „ dit-elle) que je fusse la Marqui- „ se! vous me verriez, dûssai-je „ en mourir le moment d'après". Le Prince la remercia de la bonne volonté qu'elle lui témoignoit, & continua de la prier d'imaginer quelque moyen pour qu'il pût entretenir la Marquise. Après bien des projets, ils convinrent que si la Marquise s'obstinoit à ne le pas vouloir recevoir, Dona *Lora* l'introduiroit dans sa chambre. „ Vous „ vous jetterez à ses pieds, (di- „ soit *Lora*;) vous lui demande- „ rez pardon ; & je suis presque „ assurée qu'elle vous l'accordera. „ Mais vous ne la quitterez point, „ (ajouta-t-elle) que lorsqu'elle „ vous aura promis de me pardon-

„ ner la ſupercherie que je lui au-
„ rai faite". Ces points ainſi rè-
glés, ils furent jurés de part &
d'autre ; & le Prince, en quittant
ſa Confidente, la conjura d'en
hâter l'exécution. Dona *Lora* é-
tant de retour auprès de ſa Mai-
treſſe, lui dit qu'elle avoit été à
la *Caſa del Campo* ; qu'elle y avoit
vû le Prince, qui lui avoit d'abord
fait pitié, tant elle l'avoit trouvé
changé. „ Mais (ajouta-t-elle)
„ je n'ai pu m'empêcher de pleu-
„ rer, lorsqu'il m'a dit que c'étoit
„ l'amour qu'il avoit pour vous,
„ qui le faiſoit mourir. Il s'eſt
„ jetté à mes pieds, & m'a con-
„ jurée de lui procurer les moyens
„ de vous entretenir un moment.
„ Je me ſuis vue contrainte de lui
„ promettre de vous en faire la
„ propoſition ; & en vérité, Ma-
„ dame, vous êtes obligée en con-
„ ſcience de lui parler, pour lui
„ ſauver la vie. Voyez-le, pour
„ lui déclarer que ſes eſperances
„ ſont

„ font mal fondées ... Ah! que me
„ conseillez-vous, *Lora*, (répon-
„ dit-elle) vous qui connoissez
„ le déplorable état de mon cœur?
„ & quel moyen de le guérir!...
„ Mais, Madame, (repliqua cette
„ dangereuse Fille) pouvez-vous
„ vous résoudre à le voir mourir?
„ Car enfin, si vous persistez à
„ le refuser, je ne vous répons
„ point qu'il ne se tue. De la
„ maniere qu'il m'a parlé, tout est
„ à craindre de son desespoir.
„ Quel mal y aura-t-il si vous le
„ faites venir pour lui dire qu'il
„ se flate d'esperances inutiles,
„ & qu'il ne peut travailler trop
„ tôt à sa guérison? Quand il ne
„ pensera plus à vous, je doute
„ que vous pensiez à lui.... Plût
„ au Ciel! (s'écria la Marquise
„ en versant des larmes:) mais
„ je crains bien le contraire. Ce-
„ pendant, (continua-t-elle) afin
„ que vous n'ayez rien à me re-
„ procher, j'y consens: ménagez

„ un

„ un quart-d'heure où je puiſſe „ l'entretenir". Ce fut ſur cette permiſſion, que Dona *Lora* manda au Prince qu'il pouvoit venir à la minuit ſuivante.

Le Prince, tout tranſporté de joye à cette nouvelle, s'habilla avec ſoin; & à l'heure marquée, s'étant envelopé d'un manteau, il prit Mr. de *Fitztubm* Gentilhomme de ſa Chambre, qui étoit accoutumé de longue main à ſes galanteries nocturnes; & ſe rendit à la petite porte du Jardin de l'Hôtel de *Manzera*, comme il en étoit convenu avec Dona *Lora*.

Ce qu'il faiſoit étoit ſi téméraire, qu'il n'oſoit y réflechir. Il s'agiſſoit de n'être pas découvert d'un Mari jaloux, & d'une Mere ſurveillante. Il avoit tout à craindre de leur reſſentiment, au cas qu'il fût découvert; & rien n'étoit plus facile: le Marquis de *Manzera*, & la Ducheſſe de *Fernandine*, logeoient dans la même maiſon,

ſon, & les fenêtres de leurs apartemens donnoient ſur le Jardin. Il pouvoit arriver mille contretems imprévus, tout auſſi fâcheux les uns que les autres. Cependant ſon intrépidité naturelle, & ſon amour, ne lui permirent d'enviſager le péril que pour le braver; il y courut, ſans héſiter un moment.

Tout étoit ſi heureuſement préparé, qu'il trouva la porte du Jardin ouverte, & l'officieuſe *Lora* qui l'attendoit. Il ordonna à Mr. de *Fitztuhm* de l'attendre, & ſuivit Dona *Lora*, qui le conduiſit par un petit eſcalier à l'apartement de la Marquiſe. Je ne dépeins point ici la ſatisfaction qu'eurent ces deux Amans de ſe voir, ni ne rapporte ce qu'ils ſe dirent; l'un eſt plus aiſé à imaginer, qu'à décrire; l'autre eſt un myſtere, qu'ils n'ont révélé à perſonne. Cependant, il y a apparence qu'ils ne s'ennuyerent point, car ils demeurerent trois heures enſemble; & mal-

malgré la résolution où avoit été la Marquise de ne voir le Prince que pour le congédier, elle ne put la tenir. Ils convinrent de se revoir, & ils se virent plusieurs fois de la même maniere.

Une maladie, qu'eut Mr. de *Manzera*, favorisa quelque tems nos deux Amans. Ce Seigneur ne sortoit point de sa chambre, & ne vouloit point que Madame de *Manzera* y couchât. Mais la même circonstance qui les avoit favorisés, fut aussi cause de leur malheur. Mr. de *Manzera* avoit de grandes insomnies; il se levoit presque toutes les nuits, & se promenoit dans une Gallerie qui donnoit sur le Jardin. Une nuit que la chaleur excessive lui avoit fait ouvrir une fenêtre où il prenoit le frais, il apperçut au clair de la Lune un Homme conduit par une Femme, qui venoit du côté de Madame de *Manzera*, & qui, après avoir traversé le Jardin, sortit

par

par une porte qui donnoit sur la petite rue. Il vit retourner la Femme, & reconnut Dona *Lora*. Comme elle n'étoit plus dans un âge à avoir des Galands, il ne douta pas que celui qu'il avoit vu ne fût un Amant de sa Femme; & s'étant rappellé dans le moment l'exclamation du Prince au Bal, ses soupçons tomberent sur lui.

Il n'y eut jamais d'homme plus au desespoir, que le fut alors le Marquis. L'infidelité d'une personne qu'il aimoit comme une Maitresse, & la honte d'être trompé par une Femme, le mirent dans un si grand trouble, qu'il en perdit presque la Raison. Il fut longtems sans pouvoir se déterminer sur ce qu'il devoit faire. Son premier mouvement le portoit à aller poignarder sa Femme & Dona *Lora*: puis réfléchissant, que par cette violence il rendroit sa honte publique, sans punir celui qui en étoit l'Auteur, il se proposa de l'im-

l'immoler premierement à ſa vengeance, & puis de tirer raiſon de l'infidelité de ſa Femme, pour laquelle tous les ſupplices lui paroiſſoient trop doux.

Le jour le ſurprit dans ſon deſeſpoir. Il ne voulut point en rendre ſes gens témoins; il ſe coucha, & feignant de ſe trouver plus mal, il dit qu'il ne vouloit voir perſonne, pas même la Marquiſe ſa Femme; qui depuis ſa maladie paſſoit avec la Ducheſſe de *Fernandine* les après-dînées dans ſa chambre. Un ſeul Domeſtique demeura avec lui; c'étoit un Valet de chambre de confiance. Le Marquis lui ouvrit ſon cœur, & le conſulta ſur la maniere dont il devoit ſe venger. La mort du Prince de Saxe, ou de l'Amant de la Marquiſe quel qu'il pût être, fut réſolue dans ce Conſeil d'iniquité. Le Valet de chambre ſe chargea de l'exécution, & promit de trouver trois Hommes, qui, ſans

ſans ſavoir à qui il en vouloit, lui aideroient à donner la mort à tout Homme qui oſeroit ſe préſenter de nuit à la petite porte du Jardin.

Pendant que le Marquis faiſoit ce complot, nos deux Amans, uniquement occupés de leurs amours, étoient fort éloignés de penſer au malheur qu'on leur préparoit. La Marquiſe s'étoit préſentée à la porte de la chambre de ſon Mari, & le refus qu'il avoit fait de la voir ne l'avoit pas ſurpriſe, parce qu'il n'étoit pas nouveau: le Marquis étoit ſujet à de violentes migraines, & lorſqu'il en étoit tourmenté, il s'enfermoit, & il n'y avoit qu'un Valet de chambre qui oſât l'approcher. Elle ne douta pas que le même mal ne le tînt encore, & que ce ne fût pour cela qu'il vouloit être ſeul.

Deux jours ſe paſſerent ſans que le Valet de chambre pût remplir le nombre des Aſſaſſins. Le troi-

ſieme jour, il avertit le Marquis que tout étoit prêt, & qu'il ne manquoit plus que la Victime pour faire le Sacrifice. Le Marquis ne doutant point que l'objet de ſa haine ne ſe préſentât dès la même nuit, ne voulut pas differer ſa vengeance. Il donna ſes ordres pour qu'à l'entrée de la nuit les Aſſaſſins euſſent à occuper la ruelle où donnoit la petite porte du Jardin, & que là ils portaſſent leurs coups ſur tout Homme qui s'y préſenteroit. La choſe fut exécutée, comme elle avoit été projettée. Les quatre Aſſaſſins, (car le Valet de chambre s'étoit mis à leur tête) n'attendirent pas longtems dans la petite rue. Ils virent arriver un Homme envelopé dans un manteau, qui s'avança vers la porte du Jardin de *Manzera*, & qui avec une clef ſe mit en devoir de l'ouvrir. Ils l'aſſaillirent, & lui porterent quelques coups, avant que le Prince

(car

(car c'étoit lui) pût se mettre en défense. Mais ayant tiré les pistolets de poche dont il étoit pourvu, il en cassa la tête à celui qui paroissoit le plus empressé à lui ôter la vie. Le coup fit accourir *Fitzthum*, qui s'étoit arrêté au bout de la rue. Il trouva le Prince l'épée à la main contre trois Hommes. Il se joignit à lui: le combat devint opiniâtre: un des Assassins y perdit encore la vie, & un troisieme y fut mortellement blessé. Le quatrieme prit la fuite, sans que le Prince ni *Fitzthum* daignassent l'arrêter.

Le Prince, content d'être échapé au péril, malgré la douleur que lui causoient ses blessures, se hâta de gagner son Hôtel. Cette diligence le garantit de l'affront d'être arrêté par l'Alcalde & les Alguazils du Quartier, que le coup tiré fit accourir au lieu d'où il étoit parti. Ces Officiers de la Justice enleverent les morts & le blessé.

Ce dernier demanda un Confeſſeur: ce fut pour lui déclarer, en préſence de l'Alcalde & d'autres Témoins, que c'étoit le Marquis de *Manzera* qui l'avoit engagé dans un Aſſaſſinat; & il mourut quelques momens après.

Cependant, le Prince étant rentré chez lui, fit viſiter ſes playes. Elles ne ſe trouverent point mortelles, & ſon premier Chirurgien l'aſſura, que moyennant qu'il voulût garder le lit trois ou quatre jours, il ſeroit bien-tôt en état de ſortir. Le Prince lui ordonna de ne point dire qu'il fût bleſſé, & commanda à *Fitztuhm* de ne point parler de cette Avanture. Il vouloit ménager la réputation de la Marquiſe, dont le ſort l'inquiétoit beaucoup plus que ſes bleſſures. Il ne pouvoit douter que l'état dans lequel il étoit, ne fût l'ouvrage du Marquis de *Manzera*. Il ſe la repréſentoit abandonnée aux fureurs de ce Jaloux, & ſon cœur étoit plein

de

de triſtes preſſentimens. Il diſoit à *Fitztuhm*, qu'il pardonnoit au Marquis d'en avoir voulu à ſes jours ; mais qu'il ne lui pardonneroit jamais s'il oſoit attenter à ceux de ſa Femme ; & que s'il étoit aſſez malheureux pour le faire, il l'en puniroit de maniere que toute l'Eſpagne en parleroit.

Tandis qu'il s'affligeoit ainſi, l'Hôtel de *Manzera* étoit plein de confuſion, de triſteſſe, & d'horreur. Le Marquis, informé que le Prince de Saxe étoit échapé à ſa vengeance, & que la Juſtice avoit connoiſſance de l'Aſſaſſinat par la déclaration du bleſſé, ſe crut perdu ; mais il ne voulut point périr ſans avoir ſatisfait ſa fureur. Il ſe ſaiſit d'un poignard, & prit de l'autre main un gobelet de vermeil dans lequel il y avoit du poiſon. Avec ces funeſtes armes, il courut vers l'apartement de ſa Femme, qu'il trouva avec Dona *Lora*, tremblante & ſaiſie d'effroi.

Elles avoient entendu le coup de pistolet, & n'ayant point vu arriver le Prince, elles s'étoient doutées de ce qui étoit arrivé. Dès le moment, elles avoient jugé que leur mort étoit certaine. Cette effrayante idée les avoit tellement saisies, qu'elles n'avoient pas même pensé à fermer la porte de la chambre.

L'air dont le Marquis y entra, le poignard & le gobelet qu'il tenoit dans ses mains, leur firent assez connoitre ce qu'elles avoient à attendre. Dona *Lora* en fut tellement effrayée, qu'elle tomba en foiblesse. „ Ah ! Monstre d'i-
„ niquité, (lui cria-t-il) tu dois
„ mourir ; mais c'est de ma main".
Il lui plongea en même tems le poignard dans le sein. Se tournant ensuite vers la Marquise, & lui jettant un regard furieux, il lui dit de choisir, ou du fer, ou du poison. „ Eh ! Monsieur, (s'é-
„ cria-t-elle en levant les mains
„ au

„ au Ciel) ayez pitié d'une malheureuse, qui n'est pas si criminelle que vous le pensez. Accordez-moi du moins quelques momens, pour recommander mon ame à Dieu."

L'impitoyable Mari ne témoigna pas la moindre émotion. „Votre Arrêt est prononcé, (lui répondit-il avec une voix terrible:) il faut que vous mouriez. Je vous laisse le choix, ou du fer, ou du poison: c'est plus que vous ne méritez." La Marquise voyant que rien ne pouvoit attendrir son Mari, se détermina pour le poison. Le Marquis le lui vit prendre, sans détourner la tête: il demeura auprès d'elle, l'accablant de reproches, jusqu'à ce qu'il crût que le poison avoit fait assez d'effet pour que tout secours lui fût inutile; & la laissa seule, avec Dona *Lora* mourante, à ses pieds.

La Marquise, dès qu'il fut sorti, voulut appeller ses Femmes;

mais elle n'en eut pas la force. Elle tomba dans un fauteuil, & elle y ſeroit morte à l'inſu de tout autre que de ſon barbare Epoux, ſi le hazard n'eût voulu qu'un petit Chien qu'elle aimoit beaucoup, ſe mit à gratter à la porte d'une Garderobe. Une Femme de chambre, qui lui ouvrit, apperçut la Marquiſe aſſiſe, & Dona *Lora* par terre. Elle appella ſes Compagnes, & fit avertir la Ducheſſe de *Fernandine* de l'état pitoyable où étoit ſa Fille. Cette Mere affligée vint au ſecours de la Marquiſe. Elle la trouva aſſiſe dans un fauteuil. Ses grands yeux, autrefois pleins de feu, n'avoient plus de vivacité; ſa pâleur étoit extrême; elle ne parloit point, & ne faiſoit que ſoupirer. Quelquefois elle s'écrioit, *Je ſuis empoiſonnée!* Toutes ſes Femmes pleuroient. La Ducheſſe ſe deſeſperoit; elle conjuroit ſa Fille de lui dire ce qui lui étoit arrivé, quoiqu'elle ne s'en doutât

que trop. Dona *Lora* ſans vie, ſa Fille mourante, & Mr. de *Manzera* qu'on avoit appellé & qui ne paroiſſoit point, lui diſoient aſſez que c'étoit lui qui étoit l'auteur du mal. Elle envoya chercher des Medecins; ils déclarerent que la Marquiſe n'avoit plus que très peu d'heures à vivre. On ne pouvoit la ſoulager, parce qu'elle ne vouloit prendre aucun remede; & elle expira entre les bras de ſa Mere.

Pendant que cette triſte ſcène ſe paſſoit dans l'apartement de l'infortunée Marquiſe, Mr. de *Manzera* éprouvoit dans le ſien les tourmens les plus affreux. Il n'y eut peut-être jamais un deſeſpoir plus violent; il ſe faiſoit horreur à lui-méme, il appelloit la mort à ſon ſecours; & enfin ne pouvant réſiſter à l'accablement où il ſe trouvoit, la fievre lui prit le jour-même, & avec de ſi grands accidens, que dès ce moment ſa maladie fut reconnue pour mortelle. Se voyant

près de sa fin, il fit prier la Duchesse de *Fernandine* de ne lui point refuser la consolation de la voir. Elle passa sur le champ dans son apartement. Le Marquis en la voyant, lui fit signe de s'asseoir près de son lit, & avec une voix lente & lugubre que la Duchesse eut de la peine à entendre, il lui fit le récit de tout ce que lui avoit fait commettre sa jalouse fureur. Il lui en témoigna tant de douleur, de remords, & de repentir, & lui demanda si instamment pardon, que la Duchesse ne put s'empêcher de le plaindre.

La présence de la Duchesse avoit causé tant d'émotion à Mr. de *Manzera*, il fit un si furieux effort pour lui parler, & le souvenir de tout ce qu'il avoit fait lui causa un si terrible saisissement, qu'en achevant de parler il tomba dans une foiblesse, qui lui fit perdre l'usage de ses sens ; & l'on vit qu'il touchoit à son dernier moment.

ment. La Duchesse voulant s'épargner un si triste spectacle, le laissa au milieu de ses Domestiques, dans les bras desquels il expira un moment après.

La qualité du Marquis, & l'amitié dont le Roi l'honoroit, firent que la Justice n'agit pas contre lui pendant sa vie; & le Roi apprenant qu'il étoit mort, défendit qu'on flétrît sa mémoire: de sorte qu'on auroit peut-être ignoré toutes ces circonstances, si la Duchesse de *Fernandine* n'en eût fait le récit à une Niece de Dona *Lora*, qui le fit savoir au Prince par le Frere *Stephano*.

Le Prince fut extrêmement touché, en apprenant toutes ces tristes catastrophes. On lui a entendu dire souvent, même sur la fin de sa vie, qu'il n'avoit jamais aimé aucune Femme plus tendrement que Madame de *Manzera*, & que jamais il n'avoit ressenti d'affliction pareille à celle que lui causa sa perte.

Ce-

Cependant le Prince, entierement guéri de ses blessures, trouva Madrid un séjour affreux, depuis la mort de Madame de *Manzera*. Il donna ses ordres pour son départ, & fut ensuite à la Cour, prendre congé de Leurs Majestés. Il en fut reçu avec toutes les marques d'estime & de bienveillance qu'il pouvoit desirer. Elles le prierent de rester encore quelque tems avec elles: mais il s'en excusa, disant, que des affaires de conséquence le rappelloient en Saxe. Le Roi lui donna quatre chevaux de selle, huit mulets, & une épée garnie de diamans. La Reine lui donna deux tentures de Tapisserie d'un goût & d'une propreté admirable, quantité de choses rares des Indes; & par dessus tout cela, son Portrait enrichi de diamans. Enfin, s'il n'avoit pas été affligé de la mort de sa chere Marquise, il seroit parti fort satisfait des honneurs qu'on lui avoit rendus, & des manie-

nieres obligeantes des Espagnols.

Il prit sa route par le Royaume de Valence & la Catalogne, & s'arrêta quelques jours à Barcelone, où le Comte de *Corzane*, Gouverneur de la Place, lui rendit des honneurs extraordinaires. C'est ce même Seigneur qui, quelques années après, soutint avec beaucoup de gloire un Siège de deux mois contre le Duc de *Vendôme*, à qui enfin il fut contraint de rendre la Place, se voyant abandonné par Mr. de *Velasco*, Gouverneur de la Principauté.

De Barcelone, le Prince alla à Perpignan, Capitale du Roussillon. Il y considera avec admiration, les fortifications immenses dont *Louis XIV* avoit fait revêtir cette Ville. Il traversa ensuite le Languedoc & la Provence, & enfin il entra dans l'Italie. Comme le tems avoit rallenti sa douleur, & qu'il étoit né avec toutes les dispositions imaginables pour la

Galan-

Galanterie, & toutes les qualités qui ſont propres à y donner des ſuccès heureux, il y eut pluſieurs nouvelles Amourettes, qui lui firent enfin oublier entierement l'infortunée Marquiſe de *Manzera.*

Veniſe & Rome ayant été de tout tems les Villes les plus célèbres, & pour la Politique & pour la Galanterie, ce furent auſſi les deux Villes où le Prince fit le plus de ſéjour. Le Sénat de Veniſe ſe relâchant, pour lui faire honneur, de la ſévère loi qui interdit aux Nobles de pratiquer les Etrangers, leur permit de le voir. Il nomma trois Nobles pour ſervir le Prince, & lui faire voir les Curioſités de Veniſe. Enfin, le même Sénat permit aux Dames de faire uſage de leurs diamans, & de porter des habits de couleur, tout le tems que le Prince ſeroit à Veniſe. Depuis *Henri III*, Roi de France & de Pologne, aucun Prince n'avoit reçu de plus grands hon-

honneurs de la République.

Chaque Noble en particulier s'empressoit de régaler le Prince de Saxe. C'étoient tous les jours, Bals, Festins, Concerts, Promenades, & autres plaisirs : ce qui, joint à la Cérémonie des Epousailles de la Mer, qui se fit peu de tems après l'arrivée du Prince à Venise, y attiroit un concours prodigieux d'Etrangers. Jamais Venise ne fut plus brillant.

Le Doge fit la Cérémonie d'épouser la Mer, un de ces beaux jours où le Soleil est caché, sans qu'on ressente ni vent ni chaleur; ce qui fit que le nombre des Gondoles & des Piottes fut prodigieux. Elles étoient remplies d'un nombre infini de Masques, des deux Sexes. Le Prince étoit dans une Piotte, avec ses Gentilshommes & plusieurs jeunes Seigneurs Allemands, tous habillés à l'Espagnole. Comme il étoit extrêmement bien fait, cet habillement lui étoit

des plus avantageux; aussi lui attira-t-il une grêle de dragées, que les Dames lui jettoient en signe d'applaudissement. Il remarqua, que de tous les Masques il n'y en avoit que deux qui ne lui faisoient pas cet honneur. C'étoient deux Femmes habillées en Espagnolettes, & qui se tenant tranquilles dans leur Gondole, sembloient être là plutôt pour prendre l'air, que pour participer à la Fête. L'une paroissoit extrêmement bien faite; sa gorge étoit d'une blancheur à ébloüir, & faisoit aisément croire que ce qui étoit couvert par le masque, n'étoit pas moins admirable. Son habit étoit simple, mais d'une propreté parfaite, & le bon-goût regnoit sur toute sa personne. Le Prince, à qui elle parut charmante, n'ayant pu apprendre de ses Mariniers qui elle étoit, leur ordonna de suivre la Gondole des deux Espagnolettes. Elles furent débarquer à la Place

S. Marc,

S. Marc, où tous les Masques se rassemblent le jour de cette Fête.

Le Prince sortit de sa Piotte, presque en même tems que les deux Dames sortirent de leur Gondole. Il les suivit pour les aborder & leur parler, quoiqu'il ne les connût pas ; lorsqu'il fut abordé lui-même par le Noble *Mocenigo*. „ Votre Altesse veut bien me per-„ mettre (lui dit ce Venitien) que „ j'aye l'honneur de lui présenter „ ma Femme. Elle est revenue „ hier d'un Pélerinage qu'elle a „ été faire à Lorette, de sorte „ qu'elle n'a pu encore avoir „ l'honneur de vous saluer." Le Prince, qui dans tout autre tems auroit été charmé de faire la connoissance d'une Dame de la qualité de Madame de *Mocenigo*, cherchoit alors une excuse pour s'en dispenser : mais Mr. de *Mocenigo* ne lui donnant pas le tems de répondre, cria, Madame, Madame ! Le Prince, qui n'avoit point

détourné les yeux des deux Eſpagnolettes, vit qu'elles tournerent la tête à la voix de Mr. de *Mocenigo*, & qu'elles retournoient ſur leurs pas. Lorsqu'elles ſe furent approchées: „ Venez, Ma-
„ dame, (dit ce Noble à celle
„ que le Prince avoit remarquée,)
„ venez ſaluer Monſieur le Prin-
„ ce de Saxe, & aidez-moi à m'ac-
„ quitter, s'il ſe peut, envers lui,
„ des honneurs dont j'ai été com-
„ blé à Dresde par l'Electeur ſon
„ Pere." Madame de *Mocenigo* quitta le bras de Madame de *Cornaro*, avec qui elle étoit, & ayant ôté ſon masque, elle s'avança vers le Prince, qui s'étant démasqué la prévint & l'aborda avec cet air de politeſſe & de noble fierté, qui caractériſe les Perſonnes de ſon rang. Madame de *Mocenigo* le ſalua à ſon tour avec un air de modeſtie & de douceur, qui ne plut pas moins au Prince que l'extrême beauté qu'il lui remarqua. Elle

le lui dit beaucoup de choses obligeantes, sur la satisfaction que tout Venise ressentoit de le voir dans ses murs, & sur le bien qu'elle avoit ouï dire de lui. Le Prince lui répondit avec tant de politesse & d'esprit, que Madame de *Mocenigo* reconnut que son mérite surpassoit tout ce qu'on lui en avoit dit. Après les premiers complimens, elle lui présenta Madame *Cornaro*, une des plus belles Femmes de Venise. Le Prince la salua, avec toute l'attention qui étoit dûe à une Dame de sa naissance.

Les deux Dames, le Prince, & Mr. de *Mocenigo* ayant remis leurs masques, se promenerent ensemble. Le Prince leur disoit cent jolies choses, & la conversation fut des plus agréables & des mieux soutenues. Ils y trouverent tant de plaisir, qu'ils étoient presque les seuls Masques qui se promenoient encore. Madame de *Cornaro* fut

la premiere à s'en appercevoir; elle dit qu'il étoit tems de se retirer. Monsieur de *Mocenigo* prenant la parole, dit au Prince, que sa Femme & lui avoient invité quelques Amis à dîner: qu'il n'osoit prendre la liberté de le supplier d'honorer la compagnie de sa présence: mais que s'il vouloit leur faire cette faveur, il seroit reçu chez lui avec tout le respect qui lui étoit dû. Madame de *Mocenigo* interrompit son Mari pour lui dire qu'il n'y pensoit pas, d'oser inviter le Prince à un aussi mauvais dîner que le leur. Mais il lui répondit, „ qu'il prenoit la liberté
„ d'offrir son dîner à tout hazard
„ au Prince: qu'il esperoit de sa
„ bonté, qu'il lui pardonneroit
„ s'il n'étoit pas servi comme il
„ devoit l'être; & qu'il tâcheroit
„ de reparer ce qu'il y auroit de
„ défectueux à son dîner, par un
„ repas qu'il supplieroit Son Al-
„ tesse de prendre chez lui: que
„ ce

„ ce jour-là, il le traiteroit en
„ Comte de Misnie, mais qu'un
„ autre jour il lui donneroit à con-
„ noitre son respect pour le Prin-
„ ce de Saxe." Le Prince le re-
mercia, & lui dit „ qu'il étoit
„ son serviteur; & que comme
„ Comte de Misnie, & comme
„ Prince de Saxe, il lui deman-
„ doit son amitié, & l'assuroit de
„ toute son estime: qu'il prenoit
„ pour faveur, la maniere obli-
„ geante dont il en agissoit avec
„ lui; & que s'il savoit que sa
„ présence ne fût point desagréa-
„ ble à Madame de *Mocenigo*, il
„ accepteroit avec reconnoissan-
„ ce l'offre qu'il lui faisoit."
Madame de *Mocenigo* répondit,
„ qu'elle seroit charmée de le voir
„ chez elle; & que si elle s'étoit
„ d'abord opposée à son Mari,
„ ce n'avoit été que par la crain-
„ te que son dîner ne fût pas as-
„ sez bon." Le Prince reprit ga-
lamment, „ que l'honneur d'être

„ auprès d'elle, lui tenoit lieu de „ tout." Il lui présenta la main, & la mit dans sa Gondole, où Madame de *Cornaro* entra avec elle. Il suivit avec Mr. de *Mocenigo*, dans une seconde Gondole.

Il trouva au Palais *Mocenigo*, Mesdames de *Foscarini*, *Pesero*, & *Nani*, avec les Nobles *Justiniani*, & *Grimani*. Toutes ces personnes étoient parentes, & formoient entre eux une Coterie, où peu d'autres étoient admis. Ils furent tous fort surpris de voir arriver le Prince de Saxe, cette maniere aisée d'inviter à dîner, dont s'étoit servi Mr. de *Mocenigo*, n'étant pas en usage en Italie; & bien qu'ils eussent banni la contrainte de leur Société, ils n'étoient point encore assez revenus des préjugés de leur éducation, pour croire qu'un Etranger dût être traité avec familiarité. Le Prince leur fit un compliment si civil sur ce qu'il venoit se mêler dans leur partie, &

les

les pria ſi poliment de vouloir bien le mettre au même niveau avec eux, qu'ils ſurent tous gré à Mr. de *Mocenigo* de l'avoir conduit chez lui. On bannit la contrainte importune, & peut-être ne s'étoit-il point encore fait de repas à Veniſe, où la joye eût été auſſi généralement répandue.

Après le dîner, toute cette compagnie alla ſe promener en Piotte ſur le grand Canal de Murena; enſuite elle ſe rendit à la Place S. Marc, & de là à l'Opera. On revint ſouper chez Mr. de *Mocenigo*, & l'on ne ſe ſépara que le lendemain, lorsque le jour commençoit à paroitre.

La préſence de Mr. de *Mocenigo* avoit été un obſtacle pour le Prince, qui l'avoit empéché de déclarer ouvertement à ſa Femme l'impreſſion qu'elle avoit fait ſur ſon cœur. Mais il lui en avoit aſſez dit pour ſe faire entendre, & elle l'avoit très bien compris.

Madame de *Mocenigo* pouvoit être regardée, par rapport à ſon caractere, pour la premiere perſonne du Monde. Elle s'étoit apperçue aiſément des ſentimens du Prince, & ils lui faiſoient de la peine. Elle aimoit ſon Mari, elle l'eſtimoit; & depuis cinq ans qu'elle étoit mariée, elle n'avoit jamais eu le moindre differend avec lui. Elle appréhendoit que le Prince ne vînt mettre la desunion entre eux. Mais elle réſolut de ſe conduire avec lui, d'une maniere qui lui ôteroit toute eſperance, & qui lui conſerveroit ſon repos. Ce ne fut pas en évitant le Prince; elle étoit du ſentiment, que les difficultés que trouve un Amant nouvellement épris, ne ſervent qu'à l'enflâmer davantage. Ainſi, ſans le fuir ni le chercher, elle ſe propoſoit de continuer ſa maniere de vivre ordinaire.

Le Prince, tout plein d'impatience de lui faire connoitre l'état de

de ſon cœur, fut à ſa porte dès qu'il crut qu'elle pourroit être viſible. Quoique Madame de *Mocenigo* fût ſeule quand il envoya demander à la voir, elle ne balança pas à le recevoir. La converſation fut d'abord aſſez indifferente; elle roula ſur ce qui s'étoit fait & dit la veille: mais enfin le Prince ſut la faire tomber ſur ce qui le regardoit. Il fit une déclaration d'amour ſi galante & ſi pleine d'eſprit, que toute autre que Madame de *Mocenigo* en auroit peut-être été touchée. Elle l'écouta tranquillement, & lui laiſſant dire fort à ſon aiſe tout ce que ſa paſſion naiſſante lui inſpiroit, elle ne lui répondit que lorsqu'il eut achevé de parler. „ J'ai écouté attenti-
„ vement toutes les belles choſes
„ qu'il vous a plu de me dire, (lui
„ dit-elle avec un air de gayeté
„ charmant,) & je ne vous cèle
„ point que le tour que vous y
„ avez donné, & la maniere ai-

„ ſée dont vous vous êtes expri-
„ mé dans notre Langue, m'ont
„ fait plaiſir. Je vous ſuis de
„ plus obligée, au-delà de toute
„ expreſſion, des ſentimens que
„ vous avez pour moi. Mais
„ comme je ne puis, ni ne veux
„ y répondre, je vous prie de les
„ changer en eſtime; & je vous
„ aſſure qu'alors je ne ſerai point
„ ingrate.... Ah! Madame, (s'é-
„ cria le Prince) vous méritez
„ d'autres ſentimens, &.... Point
„ d'interruption, Prince, (reprit-
„ elle;) je vous ai laiſſé dire tout
„ ce que vous avez voulu, per-
„ mettez-moi de parler à mon
„ tour. Juſqu'ici, graces au Ciel,
„ ma Vertu n'a pas été combattue.
„ Beaucoup d'Hommes m'ont dit
„ qu'ils m'aimoient: leurs diſcours
„ ne m'ont ni touchée, ni fâchée;
„ perſuadée comme je le ſuis,
„ qu'on peut être vertueuſe ſans
„ être farouche. Je n'ai point
„ répondu à leurs prétendus ſenti-

„ mens,

„ mens, & ils ont cessé de faire les
„ amoureux. Comme je suis ré-
„ solue d'en agir de même avec
„ vous, j'espere que vous ferez
„ comme les autres ont fait; &
„ c'est là preuve la plus éclatante
„ que vous puissiez me donner de
„ votre estime. J'ose dire que
„ c'est même le seul parti que vous
„ devez prendre; car après tout,
„ que pouvez-vous prétendre? Je
„ ne suis point libre; & si je l'é-
„ tois, je sens trop bien que ma
„ fortune n'est pas assez bonne
„ pour me promettre de pouvoir
„ être Souveraine; je sens encore
„ mieux, que ma Vertu est trop
„ fiere pour que je voulusse être
„ votre Maitresse. Jugez donc,
„ Prince, si maintenant que je
„ suis mariée à un des plus hon-
„ nêtes hommes de cet Etat, que
„ j'aime, que j'estime, & qui a
„ pour moi l'amitié la plus ten-
„ dre, je pourrois, sans me cou-
„ vrir de confusion, bruler d'une
flâme

„ flâme étrangere. Non, Prin-
„ ce, rien ne me fera manquer à
„ ce que je dois à mon Epoux,
„ & à moi-même. Je veux, ſi je
„ puis, mériter votre eſtime; &
„ je ne puis le faire, qu'en con-
„ ſervant ma Vertu. Je vous croi
„ trop de délicateſſe, pour pouvoir
„ aimer une perſonne que vous
„ ne pourriez point eſtimer. Que
„ me reviendroit-il donc, de ré-
„ pondre à vos ſentimens? Je me
„ rendrois criminelle envers le
„ meilleur des Maris, je perdrois
„ votre eſtime, & par conſé-
„ quent peu de tems après votre
„ amour; & je demeurerois avec
„ la honte d'avoir ſuccombé à ma
„ foibleſſe. Je dis (continua-t-
„ elle) à Votre Alteſſe, ce qu'une
„ autre ne lui diroit peut-être
„ qu'au bout de quelques années;
„ mais j'aurai au moins la ſatiſ-
„ faction de ne vous point cha-
„ griner par des eſperances trom-
„ pées. Croyez moi, (ajouta-t-el-
„ le

„ le en riant) ne perdez pas vo-
„ tre tems : il y a ici nombre de
„ Dames plus belles que moi, &
„ qui ne ſeront peut-être point
„ fâchées de vous voir attaché à
„ elles. Vous pouvez y trouver
„ une deſtinée plus heureuſe."

Le Prince avoit écouté Madame de *Mocenigo* avec une impatience extrême. Le reſpect qu'il avoit pour elle, lui avoit impoſé ſilence. Lorsqu'elle eut fini de parler, il ſe mit en devoir de combattre ſes raiſons. Il lui dit tout ce qu'il crut pouvoir la toucher: enfin, il ſe jetta à ſes pieds.

„ C'en eſt trop, Prince, (lui dit
„ Madame de *Mocenigo* en le re-
„ levant:) juſqu'ici j'ai pris tout
„ ce que vous m'avez dit pour
„ de pures galanteries; mais je
„ vois bien que la choſe devient
„ ſérieuſe, & qu'il faut que je
„ vous parle ſérieuſement. Je
„ vous prie donc (continua-t-el-
„ le) de vouloir ceſſer de me

„ par-

„ parler d'amour, si vous ne
„ voulez pas m'obliger à vous
„ laisser seul ici. Encore un coup,
„ adressez-vous ailleurs ; car pour
„ moi, je ne puis, ni ne veux
„ vous écouter. Si vous êtes in-
„ corrigible, vous me donnerez
„ le chagrin de me retirer dans
„ le fond d'un Village, pour tout
„ le tems que vous serez ici. Ce-
„ la sera infiniment de peine à
„ Mr. de *Mocenigo*; & j'ose dire
„ que le respect, & le tendre at-
„ tachement qu'il a pour Votre
„ Altesse, méritent bien qu'elle
„ lui épargne ce chagrin."

Ce discours, tenu avec une noble fierté, faillit à démonter toute la galanterie du Prince. Il vit bien qu'il ne devoit rien espe-rer; mais il ne put se résoudre à renoncer si aisément à une Conquête dont il s'étoit flaté. Il voulut continuer de pousser les beaux sentimens : mais Madame de *Mocenigo* fit semblant de ne le point enten-

entendre; elle lui fit deux ou trois questions, qui acheverent de le déconcerter. Heureusement pour lui, il arriva compagnie, ce qui lui donna le tems de se remettre. On lui proposa une partie de *Milchiade*; il l'accepta: mais il joua avec tant de distraction, qu'il ne savoit ce qu'il faisoit; tandis que Madame de *Mocenigo* étoit de la meilleure humeur du monde. C'est ce qui le desesperoit. Lorsque la partie fut finie, Mr. de *Mocenigo*, qui étoit rentré pendant qu'on avoit joué, voulut le retenir à souper; mais il dit qu'il avoit des Lettres à expédier, qui l'obligeoient d'aller chez lui.

En sortant de sa Gondole, son premier Gondolier lui présenta un Billet. Le Prince se douta de ce que ce pouvoit être: il le prit, & le lut au pied de son escalier. C'étoit un rendez-vous qu'on lui donnoit pour minuit: on l'invitoit à venir seul, & on lui mandoit,

doit, que ſon Gondolier lui apprendroit tout ce qu'il avoit à faire pour parvenir entre les bras d'une perſonne qui oſoit ſe croire digne de lui. Le Prince, pour qui ces ſortes d'Avantures avoient des charmes, & qui vouloit paſſer le chagrin de ſa mauvaiſe réuſſite auprès de Madame de *Mocenigo*, ne balança pas à entreprendre celle qui lui étoit offerte: il s'abandonna à la conduite de ſon Gondolier, de la fidelité duquel un des principaux Banquiers de Veniſe lui avoit répondu. Il étoit près de minuit, il n'y avoit pas de tems à perdre. Il s'envelopa dans un manteau, ſe pourvut de piſtolets de poche, & ſe mit ainſi dans ſa Gondole, ſans ſavoir où on le menoit. Le Gondolier qui lui avoit donné le Billet, abandonnant la conduite de la Gondole à ſon Camarade, vint ſe placer auprès de lui. „ Votre „ Alteſſe eſt un beau Prince (lui

„ dit

„ dit cet homme,) & qui méri-
„ te une jolie Maitresse. Je vais
„ vous en procurer une qui est
„ une Dame de grande naissance,
„ & qui n'a point sa pareille en
„ beauté. Elle n'a que dix-huit
„ ans, & n'a jamais aimé que
„ vous ". Le Prince rit de ce préambule; il s'informa avec empressement du nom de la Dame, de quelle maniere le Billet qu'elle lui avoit écrit étoit tombé entre les mains du Gondolier; enfin, d'où lui Gondolier la connoissoit. Cet homme satisfit assez mal sa curiosité. „ Quant au nom de
„ la Dame, (répondit-il) il m'a
„ été défendu de le dire, & rien
„ au monde ne peut me faire ré-
„ véler un secret qui m'a été con-
„ fié. Le Billet m'a été donné
„ ce matin dans l'Eglise où j'ai
„ entendu la Messe. Une vieille
„ Femme, couverte d'une lon-
„ gue Mante, s'est approchée de
„ moi; elle m'a fait signe, je l'ai

 „ suivie;

„ suivie ; elle m'a conduit dans
„ une rue écartée, & là, en me
„ remettant le Billet que je vous
„ ai rendu, elle m'a dit que sa
„ Maitresse vous aimoit, &
„ qu'elle vouloit vous parler. Je
„ suis convenu avec elle, que je
„ vous conduirai à minuit sous
„ les fenêtres de la maison de
„ la Dame ; qu'elle s'y tiendra
„ pour y attacher une échelle
„ de corde que je lui jetterai ;
„ que vous monterez par cette
„ échelle ; qu'elle vous introdui-
„ ra dans la chambre de sa Mai-
„ tresse ; & que lorsque vous se-
„ rez entré, je me retirerai avec
„ ma Gondole ; qu'à trois heures
„ du matin, je viendrai vous re-
„ prendre ; que vous descendrez
„ par l'échelle, & rentrerez dans
„ la Gondole, & que je vous ra-
„ menerai chez vous ".

Le Prince trouva cet arrangement, fait à son insu, fort plaisant : mais il lui parut un peu dan-

dangereux à exécuter. Il se rappella son Avanture de Madrid; & elle l'intimida d'abord assez, pour le faire penser quelques momens s'il tenteroit l'Avanture, ou s'il retourneroit chez lui. Le Gondolier remarquant son incertitude, reprit la parole, & lui dit de ne rien craindre; qu'il lui étoit caution qu'il ne lui arriveroit rien de fâcheux; qu'il pouvoit se fier à lui, qu'il étoit galant-homme, & incapable de tromper personne. Le Prince, qui ignoroit ce que c'étoit que la crainte, fut sur le point de se fâcher contre son Gondolier, de ce qu'il osoit l'en soupçonner. Il lui dit, que ce n'étoit point la peur qui l'empêchoit de tenter l'Avanture; mais qu'il appréhendoit que la Dame n'en valût pas la peine. Le Gondolier se donna au Diable, que c'étoit la plus belle personne de Venise. Enfin le Prince, touché des raisons qu'il lui alleguoit, &

d'ailleurs peu accoutumé à se laisser beaucoup prier, lui ordonna de le conduire au rendez-vous.

Après bien des tours & détours, la Gondole s'arrêta dans un Canal étroit. Les mesures étoient si bien prises, que l'échelle fut appointée dans un moment. Le Prince la monta, & étant entré par la fenêtre, il se sentit prendre par la main, & entendit quelqu'un qui lui dit: „ Ne craignez rien, beau Cavalier: vous êtes ici en sureté. „ Suivez moi; je vais vous ren„ dre heureux." Il reconnut que c'étoit une Femme qui lui parloit. Elle le fit passer par plusieurs chambres où il n'y avoit point de lumiere; mais enfin il arriva à une porte, qui lui servit d'entrée dans un grand & magnifique sallon fort éclairé. Il traversa ensuite une chambre superbement meublée, & enfin il parvint à un cabinet, qui ne le cedoit point en magnificence au reste de l'a-

par-

partement. Sa Conductrice lui dit, qu'elle le prioit de trouver bon qu'elle le laissât quelques momens seul, pour aller avertir sa Maitresse. Elle le quitta ; & un instant après, il vit arriver une Dame, dont la beauté, le maintien noble, & l'extraordinaire magnificence, le frapperent. Il se crut au tems des Fées. „ Il
„ est impossible, (se disoit-il) que
„ ceci ne soit une personne de
„ naissance: son air est trop no-
„ ble, & trop d'éclat l'environ-
„ ne." Il la salua respectueusement. La Dame le prenant par la main, & le conduisant vers un Sopha, l'invita à s'y asseoir. „ Ce
„ que je fais pour vous, (lui dit-
„ elle en baissant modestement les
„ yeux) vous déclare assez mes
„ sentimens : épargnez-moi donc
„ l'aveu d'une passion, que je
„ combats vainement depuis un
„ mois; & ayez pitié d'une mal-
„ heureuse, qui meurt de honte

„ de ce qu'elle fait, mais qui ſe-
„ roit morte ſi elle s'étoit refuſé
„ plus longtems le plaiſir de vous
„ entretenir." Le Prince lui prenant la main, la baiſa avec transport, & l'ayant remerciée des bontés qu'elle lui témoignoit, il lui dit qu'il compteroit cette nuit pour la plus belle de ſa vie, & qu'il croyoit être le plus heureux des hommes.

Il le penſoit dans ce moment, tout comme il le diſoit: la Belle inconnue lui ayant fait oublier Madame de *Mocenigo*, elle lui paroiſſoit charmante. Il ne comprenoit pas comment elle avoit pu être cachée pour lui depuis trois mois qu'il étoit à Veniſe, ni comment il étoit aſſez heureux pour qu'elle eût pris des ſentimens pour lui. La Dame lui expliqua ces myſteres. Elle lui fit un abregé de ſa vie. Elle lui dit „ que ſes
„ Parens l'avoient mariée fort jeu-
„ ne, & contre ſon gré, au No-
„ ble

„ ble *N*.... qui étoit un Vieillard
„ ſuranné, qui l'avoit tenue dans
„ la contrainte & la gêne pendant
„ ſix ans; qu'enfin il étoit mort
„ depuis deux mois, & l'avoit
„ laiſſée maitreſſe d'un très gros
„ bien; mais ce qu'elle eſtimoit
„ plus que toutes les richeſſes, étoit
„ qu'elle ſe voyoit maitreſſe auſſi
„ d'elle-même. Que l'uſage qui
„ interdiſoit aux Veuves de paroî-
„ tre en public les trois premiers
„ mois de leur Veuvage, l'avoit
„ obligée de garder la maiſon;
„ qu'ainſi elle n'avoit pu ſe trou-
„ ver dans les Aſſemblées. Je ne
„ ſors, (diſoit-elle) que pour al-
„ ler à l'Egliſe. C'eſt là que je
„ vous ai vu pour la premiere
„ fois, il y a un mois. Depuis
„ ce tems-là, votre image eſt
„ ſans ceſſe préſente à mes yeux.
„ Je n'ai pu me refuſer le plaiſir
„ de vous voir, & je me ſuis dé-
„ terminée à vous écrire, pour
„ vous prier de m'accorder cet-

„ te satisfaction. Au reste, pardonnez-moi (continua-t-elle) les précautions dont je me suis servie pour vous introduire chez moi. J'ai prétendu vous cacher mon nom, & même ma demeure, jusqu'à ce que je fusse assurée que ma personne ne vous seroit pas desagréable. Je vois que je suis assez heureuse pour oser me flater de quelque retour de votre part : ainsi toutes ces précautions ne seront plus nécessaires, & vous serez le maitre de venir ici toutes les fois que vous le jugerez à propos." Le Prince remercia la belle Veuve, de tout ce qu'il y avoit d'obligeant pour lui dans ce qu'elle venoit de dire ; il lui jura qu'il y étoit très sensible, & qu'il l'aimeroit éternellement. La Veuve le crut, parce qu'on croit aisément ce qu'on souhaite ; & le Prince sut profiter de sa crédulité. Il refusa de s'en aller, lorsque la

Con-

Confidente vint l'avertir que ses Gondoliers l'attendoient, & supplia la belle Veuve de trouver bon qu'il remplît la place du Défunt. Elle fit d'abord quelque difficulté : mais son Amour l'emportant sur sa Raison & sur sa Vertu, elle y consentit. La Vieille renvoya les Gondoliers, & leur dit de ne point revenir. Cette précaution ne fut point inutile ; nos deux Amans trouverent tant de charmes à s'entretenir, qu'ils demeurerent trois jours ensemble. La Vieille leur portoit à manger, & le linge du Défunt servoit au Prince.

Tandis qu'il s'abandonnoit au plaisir, ses Gens étoient d'une inquiétude mortelle sur ce qu'il étoit devenu. Mr. de *Fitztuhm* vouloit faire arrêter les Gondoliers, pour savoir d'eux où ils l'avoient conduit. Le premier Gondolier, qui avoit fait le Mercure, lui dit qu'il ne devoit pas être inquiet du sort du Prince, qu'il étoit en bon

lieu. Il offrit de demeurer priſonnier dans le Palais, & conſentit qu'on le livrât à la Juſtice, ſi le Prince ne paroiſſoit pas le même ſoir. C'étoit le lendemain du jour qu'il avoit diſparu. Mr. de *Fitztuhm* le prit au mot. D'abord, le Gondolier ne fit que rire, chanter, & boire : mais lorſqu'il vit que ce jour s'étoit paſſé ſans que le Prince fût de retour, il ſe troubla au point de perdre preſque la Raiſon. Il s'écrioit ſans ceſſe, *Io ſono ingannato*, *Io ſono tradito*, Je ſuis trompé, je ſuis trahi ! Enfin, heureuſement pour lui, dans le tems que Mr. de *Fitztuhm* penſoit ſérieuſement à le faire arrêter, le Prince parut. Le Gondolier en fut ſi transporté de joye, que ne ſe poſſedant pas, il ſauta au cou du Prince & l'étouffoit de ſes careſſes. Le Prince lui fit donner dix Sequins, qui furent pour lui un puiſſant lénitif contre l'inquiétude que lui avoit cauſé ſon abſence.

Le

Le Prince vit depuis publiquement la Veuve. Tout Venise fut informé de sa passion pour elle. Me. de *Mocenigo* fut charmée de voir qu'il eût pris des engagemens ailleurs. Elle le plaisantoit quelquefois sur son inconstance. Le Prince lui disoit, qu'il n'étoit pas si volage qu'elle le pensoit; qu'il l'adoroit toujours, & qu'il ne voyoit la Veuve que comme une Confidente à qui il épanchoit son cœur de tous les sentimens qu'il avoit pour elle. „ Je consens, Prince, „ (répondit Madame de *Mocenigo*) „ que vous m'aimiez toute votre „ vie de la maniere que vous fai„ tes, pourvu que vous vous con„ tentiez de faire connoitre votre „ passion à votre Confidente.

Cependant le Prince aimoit tout de bon la Veuve, & il s'en croyoit aimé. Mais que les Femmes sont impénétrables! Tandis qu'elle témoignoit au Prince l'amour le plus vif & le plus tendre, elle

le le trompoit. Un jour, le Prince alla chez elle à une heure qu'il n'avoit point accoutumé d'y aller. Les Domestiques, qui le regardoient comme le Maitre de la maison, ne l'annoncerent pas; de sorte qu'il monta droit à l'appartement de la Veuve. Il rencontra sur l'escalier la vieille Femme de chambre, qui interdite de le voir, le pria de ne point entrer dans la chambre de sa Maitresse, parce que se sentant incommodée, elle reposoit. Le trouble de la Vieille fut un indice pour le Prince, de l'infidelité de la Veuve; il se hâta de la surprendre. Mais quel spectacle pour lui! il la trouva entre les bras d'un Moine Dominicain. Les deux Amans étoient si occupés, que le Prince étoit près d'eux avant qu'ils s'apperçussent qu'il fût entré. La Veuve le vit la premiere: elle fit un grand cri, qui joint aux efforts qu'elle fit pour se débarasser

ser

ſer du Moine, le fit tomber à bas d'un lit de repos ſur lequel ils étoient couchés. La Dame en ſe levant eut le malheur de s'embaraſſer un pied dans ſa robe, & de tomber par deſſus le Moine. Cet accident augmenta leur embaras. Pendant qu'ils étoient occupés à ſe relever, le Prince accabloit la Veuve de reproches. Le Moine, content d'attraper ſon chapeau & ſon manteau, ſortit en tenant des deux mains ſes chauſſes. Le Prince le ſuivit, & le régala de quelques coups de canne. Le Moine lui crioit, *qu'il étoit Prêtre, & qu'il ſeroit excommunié s'il le battoit.* Plus il crioit, plus le Prince frappoit. Le pauvre Béat ne trouvant point de Gondole où ſe jetter, & ſaiſi de frayeur, ſauta dans le Canal, où il ſe ſeroit infailliblement noyé, ſi un des Domeſtiques de la Dame ne l'eût ſecouru.

Par cette Scène, digne du Théatre Italien, finit le commerce

merce du Prince avec la Veuve. Elle eut tant de honte & de confusion de son Avanture, que peu de jours après elle se retira dans un Couvent, d'où elle n'est plus sortie depuis. Elle y a vêcu en odeur de sainteté, & y est morte il y a peu d'années.

Le Prince, dans le chagrin que lui causoit l'infidelité de sa Maitresse, fit connoissance avec la *Trompettina*, célèbre Courtisane. Il soupoit ordinairement chez elle, avec tout ce qu'il y avoit de brillante Jeunesse à Venise. On y poussoit la débauche aussi loin qu'elle pouvoit aller. Ces Jeunes-gens en furent tous incommodés; lui seul demeura d'une santé inalterable. Mais quoiqu'il y fît, comme il le disoit lui-même, le Don Quichotte en Galanterie, il n'eut aucune bonne fortune dans ces deux Villes. Il recevoit plusieurs Billets qui lui indiquoient des rendez-vous; il y alloit: mais il

il trouvoit que c'étoient des Courtisanes, à qui deux doigts de rouge & de blanc cachoient le visage, & qui n'en vouloient qu'à sa bourse.

Etant de retour à Venise, il donna pendant quelque tems dans la Bourgeoise. Son fidele Gondolier lui fut d'un grand secours ; c'étoit lui qui lui ménageoit toutes ses bonnes fortunes. Un jour cet Homme lui porta un Billet : il étoit véritablement écrit en stile de Clelie. On y prioit le Prince de venir au secours d'une infortunée, qui se mouroit d'amour pour lui. La personne lui marquoit, „ qu'on ne
„ desiroit de lui parler, que pour lui
„ dire qu'on l'adoroit ; que c'étoit
„ l'unique foiblesse dont étoit
„ capable celle qui l'attendoit,
„ si tant est qu'on pût appeller
„ foiblesse d'adorer un Dieu ".
Le stile romanesque de ce Billet donna la curiosité au Prince de connoitre celle qui l'avoit écrit.

Il répondit, qu'il se rendroit au Lieu marqué. Il apprit de son Gondolier, que c'étoit la Femme d'un Marchand nommé *Mathei*, qui l'attendoit; qu'elle demeuroit dans la rue des Merciers, & qu'il n'y avoit point de fenêtre pour cette fois à escalader. La Belle étoit convenue avec le Gondolier, que la porte de sa maison seroit ouverte, & qu'elle y recevroit Son Altesse. Mais toutes ces mesures manquerent. Le Signor *Mathei*, qui avoit dû aller à Padoue, avoit été retenu par quelque affaire à Venise: de sorte que la porte de la maison se trouva fermée. La Signora *Mathei* étoit à une fenêtre: elle fit de grandes excuses au Prince, de ce qu'elle ne pouvoit tenir sa promesse; & promit que dès que son Mari seroit parti, elle le feroit savoir à Son Altesse. Le Prince fut obligé de s'en retourner, bien mortifié de s'être donné inutilement tant de peines.

Quel-

Quelques jours se passerent, sans qu'il entendît parler de Madame *Mathei*. Un matin étant encore dans son lit, on lui annonça une Femme, qui ne vouloit pas dire son nom, & qui avoit le visage couvert d'une coiffe. Il donna ordre qu'on la fît entrer, & dit à ses Gens de le laisser seul avec elle. L'Inconnue étant entrée, le Prince lui fit des excuses de ce qu'il la recevoit si librement; il la pria de s'asseoir, & de lui dire en quoi il pourroit lui être utile. La Dame s'étant assise, se mit à soupirer; puis elle dit d'une voix basse: " Votre Altesse s'est don-
„ né la peine de venir chez moi,
„ il y a quelques jours; je n'ai
„ pu avoir l'honneur de la rece-
„ voir: je viens lui en faire mes
„ excuses, & reparer, s'il se peut,
„ cette incivilité. " A ce compliment, le Prince reconnut Madame *Mathei*. Il lui témoigna sa satisfaction & sa reconnoissance

de la faveur qu'elle lui faisoit, & la pria d'ôter ses coiffes, & de ne lui point refuser le plaisir de la voir. Mais il fut bien surpris lorsque Madame *Mathei* lui dit, que rien au monde ne l'obligeroit d'ôter ses coiffes; qu'il n'étoit pas de la bienséance de paroitre à visage découvert, dans la chambre d'un homme qui étoit au lit; qu'il la verroit chez elle après qu'elle seroit convaincue qu'il l'aimoit, mais qu'il falloit plus d'un jour pour cela. Le Prince eut beau la prier, il n'en put tirer d'autre réponse. Elle demeura deux heures avec lui, à lui citer des passages du *Tasse*; & le quitta enfin, après être convenue que le Prince iroit chez elle la nuit suivante.

Il la trouva le visage voilé, de même qu'elle avoit été chez lui. Elle le conduisit dans une salle basse, ornée de beaux Tableaux, où il y avoit une collation servie avec

avec beaucoup de propreté. La Signora *Mathei* témoigna une grande joye de le voir: elle lui récita un Sonnet, qu'elle disoit avoir fait pour lui. Mais le Prince ne put obtenir de lui faire ôter son voile. Cette maniere de faire l'amour n'étant pas de son goût, & soupçonnant que cette obstination de la Belle à se cacher renfermoit quelque mystere, qui n'étoit peut-être point à l'avantage de la Signora *Mathei*, il conçut une froideur, dont elle s'apperçut. Elle en frémit: „ Je le vois „ bien, (dit-elle d'une voix lan„ guissante) il faut ceder à vos „ volontés. Eh bien, regardez„ moi, (continua-t-elle en levant „ ses coiffes) & décidez main„ tenant de ma vie ou de ma „ mort. " Le Prince fut surpris de la beauté de la Signora *Mathei*, & ne cacha point son étonnement. Elle vit avec plaisir l'effet de ses charmes, & n'étant

plus maitreſſe d'elle-même, elle ſe jetta au cou du Prince, & l'appella ſon *Caro*, ſon *Angelo*; enfin elle finit le Roman bien plutôt qu'elle ne ſe l'étoit propoſé, & que le Prince ne l'avoit eſperé.

Il continua de la voir pendant deux mois que le Mari demeura en Terre-ferme: mais les difficultés qu'il trouva dans la ſuite, & ſon inconſtance naturelle, le porterent à renoncer à ce commerce, & à ſacrifier la Signora *Mathei* à une Religieuſe du Couvent de . . . . . où l'on ne reçoit que des Filles de Nobles, qui jouïſſent de très grandes libertés. Le Prince ſe vit réduit à faire l'amour dans les règles; cette Dame lui fit parcourir toute la Carte de *Tendre*, avant que de le conduire à la Capitale *Jouïſſance*. Pendant le cours de cette intrigue, il paſſoit des journées entieres dans l'Egliſe de . . . . . à la porte du Parloir. Tout Veniſe le crut dès-lors Catholi-

tholique, & les Moines parloient de sa conversion comme d'une chose averée, & miraculeuse. Les Dévots admiroient la bonté de la Providence, d'avoir ainsi ramené au giron de l'Eglise une Brebis égarée. Peu s'en falloit qu'ils ne déclarassent la Religieuse Sainte. Les gens du Monde, qui ne pensoient pas comme le Vulgaire, surent à quoi s'en tenir. Le Prince se mettoit peu en peine de ce qu'on disoit ; il poursuivoit son chemin, & ne pensoit qu'à satisfaire son panchant pour le plaisir. Il passa ainsi dix-huit mois à Venise, aimé, estimé, & respecté de tout le monde. L'excès de la Galanterie n'y est point regardé comme un vice, & on l'excusoit de plus dans le Prince, à cause de sa jeunesse.

Il partit enfin de cette Ville, pour faire le tour de l'Italie. La premiere Ville où il fit quelque séjour, fut Bologne. La No-

bleſſe, qui eſt toujours empreſſée à faire civilité aux Etrangers, lui fit des honneurs extraordinaires. Le Légat, qui étoit le Cardinal *Buoncompagno*, * lui donna une Fête ſuperbe. Mais malgré toutes ces civilités, le Prince ſéjourna peu à Bologne. Il ſe rendit à Florence, où il vit le Grand-Duc *Coſme III*, & lia une étroite amitié avec le Grand-Prince, qui avoit épouſé la Sœur des défunts Electeurs de Baviere & de Cologne. Le Prince fut charmé de voir cette Princeſſe; elle étoit l'ornement de la Cour de Toſcane, & ſa politeſſe, ſa douceur & ſa modeſtie la rendoient l'admiration de l'Italie. Elle

* Ce Cardinal étoit Oncle du Cardinal *Buoncompagno* Archevêque de Bologne, entre les mains duquel le Prince Electoral de Saxe, aujourd'hui Electeur & qui vient d'être couronné Roi de Pologne, a fait ſa profeſſion de Foi de la Religion Catholique.

Elle aimoit les plaisirs & la magnificence : son Epoux & elle s'empresserent à procurer au Prince de Saxe tous les divertissemens où il pût faire paroitre son adresse, & où eux-mêmes pussent faire éclater leur magnificence. On exécuta d'abord tout ce qui se pouvoit faire de plus grand pour des Balets, & des Comédies : mais le Grand-Duc trouva ces divertissemens trop particuliers, & il en voulut d'un plus grand éclat. Il résolut de faire un Carousel, où tout ce qu'il y avoit d'hommes de naissance à Florence seroient reçus, & dont le Peuple pourroit être spectateur. Le Prince, qui avoit peu de pareils dans ces sortes d'Exercices, entra avec joye dans le dessein du Grand-Duc, & il fut résolu qu'il y auroit quatre Quadrilles, qui représenteroient les quatre Monarchies, dont le Prince de Saxe, le Grand-Prince, les Ducs de

de *Mantoue*, & de *Guastalla*, seroient les Chefs: Qu'il y auroit quatre Maitres du Camp, pour donner les ordres; & que ceux des Chevaliers qui auroient le mieux fait, recevroient un Prix, dont la valeur seroit à la discretion des Juges: Que tous les Chevaliers, tant Florentins qu'Etrangers, seroient obligés de faire preuve de Noblesse devant un Officier d'Armes, sans quoi ils ne seroient point reçus.

Les choses étant ainsi règlées, tous les Princes & Seigneurs ne furent plus occupés que du soin d'ordonner ce qui leur étoit nécessaire pour paroitre avec éclat, & de mêler dans leurs Chiffres, ou dans leurs Devises, quelque chose de galant; qui eût rapport aux personnes qu'ils aimoient.

Enfin le jour du Carousel arriva. Le Grand-Duc, le Cardinal de *Medicis* son Frere, & la Grande-Princesse, accompagnés des

Dames, se rendirent dans les Galleries & sur les Echaffauts qui leur avoient été destinés. Les quatre Chefs parurent avec leurs Quadrilles au bout de la Lice, suivis d'une quantité de Chevaux & de Livrées, qui faisoient le plus magnifique spectacle qui eût jamais paru à Florence. Le Prince de Saxe étoit à la tête des Perſans : il n'avoit point d'autres couleurs que le blanc & le bleu, qui étoient celles de la Grande-Princesse, à qui il vouloit faire honneur, n'ayant point fait de Maitresse à Florence.

Jamais on n'a fait voir tant d'adresse, que le Prince en fit paroître. Quoique le Grand-Prince fût le meilleur homme de cheval de toute l'Italie, on ne savoit à qui donner l'avantage. Le Prince avoit un agrément dans toutes ses actions, qui faisoit pancher en sa faveur: toutes les Dames témoignoient de la joye, lorsqu'il

avoit heureusement fourni sa carriere. Il remporta les premiers Prix, & il les auroit tous remportés, s'il n'avoit craint de trop mortifier les autres Chevaliers.

Le Duc de *Mantoue*, qui se croyoit fort adroit, souffrit impatiemment les avantages que remportoit le Prince de Saxe; il lui échapa quelques paroles, qui firent connoitre son chagrin. On les rapporta le lendemain assez imprudemment au Prince, qui pensa aussi-tôt à en tirer raison. Il écrivit un Billet au Duc, par lequel il l'appelloit en duel, lui laissant le choix des Armes. *Rose* *, Gentilhomme de la Chambre du Prince, fut le porteur de ce défi. Le Duc de Mantoue, qui ne prétendoit point s'immortaliser par ses actions de valeur, trembla à la lecture de ce Billet. Il dit à *Ro-*

* Il est mort Lieutenant-Général au service de Saxe.

Rose, „ qu'il ne comprenoit pas „ en quoi il avoit pu desobliger „ le Prince: qu'il lui demandoit „ pardon, & que plutôt que de „ se battre, il n'y avoit sortes „ d'excuses qu'il ne fût prêt de „ faire à Son Altesse. " *Rose* lui répondit, „ qu'il croyoit que son „ Maitre seroit content, si Son „ Altesse lui donnoit une déclaration écrite de sa main, par „ laquelle elle reconnoitroit, que „ le Sérénissime Prince de Saxe „ l'avoit démandée en duel: mais „ que redoutant son courage, elle n'avoit osé entreprendre de „ se battre contre un si valeureux Prince. " Le Duc de Mantoue embrassa *Rose*, & le remercia mille fois de lui avoir indiqué un moyen pour éviter de se battre. Il écrivit un Billet conforme à la minute que lui avoit fait *Rose*, & après l'avoir signé, il y apposa son cachet. Le Prince, en voyant ce Billet, leva les épau-

épaules : „ Eſt-il poſſible (dit-il „ à *Roſe*) qu'un Prince ſoit aſſez „ lâche pour donner une telle „ déclaration ! " Cependant le Duc de Mantoue, appréhendant que le Prince ne fût point encore ſatisfait, prit ſecretement la poſte, & alla ſe renfermer dans la Capitale de ſes Etats.

Peu de jours après cette Avanture, le Prince quitta Florence, fort content des honneurs qu'il y avoit reçus. Comme il y avoit été défrayé par le Grand-Duc, il fit des préſens magnifiques aux Miniſtres & aux Officiers de ce Prince. Il ſéjourna quelques jours à Sienne, où il eut une Avanture qui fit honneur à ſa généroſité, & qui lui attira la vénération de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes-gens. Voici le fait.

Etant à Florence, un Abbé natif de Sienne lui avoit parlé d'une de ſes Parentes, comme de la plus belle Fille d'Italie, & lui avoit

promis qu'à ſon paſſage à Sienne, il la lui feroit voir. Le Prince étant dans cette Ville, ſomma l'Abbé de tenir ſa parole. L'Abbé le conduiſit dès le même ſoir dans la grande Egliſe, où ſa Parente entendoit le Salut. Le Prince trouva la jeune Perſonne charmante, & il conjura l'Abbé de lui procurer un entretien particulier avec elle. L'officieux Eccléſiaſtique répondit, que ce qu'il deſiroit n'étoit pas tout à fait impoſſible à obtenir: mais qu'il en couteroit & bien des peines, & bien de l'argent. Le Prince dit, que quant à la peine, il lui en laiſſoit l'embaras; que quant à la dépenſe, il n'y auroit point de regret, & que pourvu qu'il parvînt à ſon but, il donneroit telle ſomme qu'on lui demanderoit. L'Abbé, muni d'un plein-pouvoir ſi ample, ſe mit en campagne; il alla chez la Mere de la jeune Fille, qu'il trouva beaucoup plus facile qu'il ne l'a-

l'avoit osé esperer. Cette Femme consentit à livrer sa Fille pour mille pistoles, qui lui seroient payées comptant.

La chose ainsi règlée, elle parla à sa Fille, qu'elle trouva très opposée à ses desirs. Outre l'horreur de la prostitution, la jeune Personne étoit arrêtée par l'amour qu'elle avoit pour un Jeune-homme qui lui avoit promis mariage, mais que sa Mere ne vouloit pas qu'elle épousât. Elle se jetta aux pieds de sa Mere, & la conjura de ne pas exiger d'elle une action qui la couvriroit de honte & d'infamie. La Mere, insensible à ses pleurs, lui dit que si elle ne lui obeïssoit pas, elle l'enfermeroit pour tout le tems de sa vie dans un Couvent. Cette menace fit trembler la Fille: mais son desespoir lui suggera un moyen de se garantir de la prostitution. Elle cacha son dessein à sa Mere, & feignant de se rendre à sa volonté, elle lui dit

que

que le Prince de Saxe pouvoit venir.

L'Abbé ayant été chargé de cette réponse, introduisit le Prince chez sa Parente. La Mere lui fit un accueil très favorable. La Fille tenoit les yeux baissés, & ne disoit pas un mot. Ce froid accueil ne surprit point le Prince; il l'attribua à la présence de la Mere, & aux derniers efforts d'une vertu mourante. Il bruloit d'impatience de se trouver seul avec elle: l'Abbé & la Mere l'y laisserent. Mais quelle surprise pour lui, lorsqu'il vit la jeune Personne toute en pleurs tomber à ses genoux, les embrasser, & d'une voix entrecoupée de sanglots le conjurer d'avoir pitié d'une Fille de qualité, qu'une Mere inhumaine sacrifioit à un vil interêt!
„ Prince, je suis dans votre puis-
„ sance, (lui dit-elle,) & je n'ai
„ d'autre esperance qu'en votre
„ générosité. Je l'implore, & je
„ la

„ la crois aussi grande que votre „ naissance. Au nom de Dieu, „ n'abusez point de la triste situa- „ tion où me réduit ma Mere." Un torrent de larmes lui entre-coupoit la voix ; elle ne put en dire davantage. Le Prince, tou-ché de l'état où il voyoit cette belle Fille, la releva. „ Ne crai- „ gnez rien, Mademoiselle, (lui „ dit-il en la relevant ;) loin de „ vouloir abuser de l'autorité que „ votre Mere m'a donnée sur „ vous, je veux vous proteger „ contre cette Mere même. Di- „ tes-moi seulement ce qu'il faut „ que je fasse."

Un Criminel condamné à la mort, & à qui on annonce sa gra-ce, ne peut ressentir plus de joye qu'en eut cette vertueuse Fille. Elle se jetta de nouveau aux pieds du Prince : mais elle ne put pro-ferer une seule parole ; elle tenoit ses genoux embrassés, & sembloit l'adorer comme son Ange Tute-laire.

laire. Le Prince la releva, & après lui avoir donné le tems de se remettre, il la pria de lui dire pourquoi, ne voulant point satisfaire ses desirs, elle avoit consenti à se trouver seule avec lui. Elle lui fit un détail de tout ce qui s'étoit passé entre sa Mere & elle, & ne lui déguisa pas que la crainte d'être privée d'un Amant qui lui étoit cher, l'avoit portée à consentir à la volonté de sa Mere. „ Je me suis flatée que ma misere „ vous toucheroit, Prince, (lui „ dit-elle;) & si je m'étois trom„ pée, voici (continua-t-elle en „ lui montrant un poignard) ce „ qui m'auroit garantie de l'infa„ mie: je me serois plongé ce „ poignard dans le sein."

Le Prince fut étonné & charmé, de trouver tant de courage dans une personne qui n'avoit pas encore dix-sept ans. „ J'ad„ mire, Mademoiselle, (lui dit„ il) votre beauté, & je respecte

„ votre Vertu. Je ſuis ravi d'ê-
„ tre en état de contribuer à vo-
„ tre bonheur. Oui, Mademoi-
„ ſelle, je ſaurai obtenir de votre
„ Mere qu'elle conſente à vo-
„ tre mariage avec celui à qui
„ vous avez promis votre foi ; &
„ pour vous convaincre de mon
„ eſtime, trouvez bon que je vous
„ aſſure une Penſion annuelle de
„ mille écus, pour tout le tems
„ de votre vie." La jeune De-
moiſelle reſſentit vivement ce gé-
néreux procedé, & aſſura le Prin-
ce, qu'elle & ſon Amant en au-
roient une éternelle reconnoiſſan-
ce. „ Puiſſe le Ciel (lui dit-elle)
„ vous faire remplir avec gloire
„ la plus haute deſtinée!" Le
Prince lui répondit, qu'il lui étoit
obligé des vœux qu'elle faiſoit pour
lui. Il la pria d'appeller ſa Mere,
& de le laiſſer ſeul avec elle.

Cette Femme étant venue, il
lui fit d'abord quelques reproches
ſur la violence qu'elle avoit faite à
ſa

ſa Fille. Il lui dit enſuite, que ſi elle vouloit qu'il remplît les engagemens où il étoit entré avec elle pour le payement des mille piſtoles, elle devoit conſentir au mariage de ſa Fille. Et comme il la voyoit irréſolue : „ Il faut que „ vous conſentiez à ma demande, „ (lui dit-il) ou vous devez vous „ réſoudre d'être enfermée dans „ un Couvent. C'eſt une faveur „ que je demanderai au Grand-„ Duc, & que je puis attendre „ de l'amitié qu'il a pour moi. „ Car, encore un coup, je ne „ conſentirai point que votre Fil-„ le demeure avec vous." Ce mot de Couvent effraya la Mere, comme il avoit épouvanté la Fille. Elle ſe rendit aux volontés du Prince. On envoya chercher le Jeune-homme, & un Notaire; le Contrat de mariage fut dreſſé & ſigné ſur l'heure même. Le Prince paya les mille piſtoles à la Mere, & aſſura la Penſion à la Fille.

 Cet-

Cette affaire ainsi terminée, le Prince partit pour Rome. Il arriva dans cette Capitale du Monde, dans un tems où la dévotion & la curiosité y attirent des Etrangers de tous côtés. *Antoine Pignatelli* occupoit alors la Chaire de S. Pierre, sous le nom d'*Innocent XII.* Le Prince fut saluer ce Pape, & bien que ce fût sous le nom de Comte de Misnie, le Pontife lui fit les mêmes honneurs que s'il avoit été Souverain. Il l'entretint longtems sur ses Voyages, sur l'état de la Cour d'Espagne, & sur la situation déplorable où se trouvoit la Religion Catholique en Saxe. Le S. Pere lui recommanda ceux de cette Communion, & le Prince lui promit de les proteger en tout ce qui dépendroit de lui. Le Pape, transporté de joye, l'embrassa, & comme s'il eût été animé d'un esprit de Prophetie: „ Dieu récompensera vos vertus (lui dit-il:) il
„ vous

„ vous fera rentrer dans le giron
„ de l'Eglise, & vous remplirez un
„ jour les plus hautes destinées."

Dans toutes les Céremonies de la Semaine Sainte, le Pape eut l'attention de donner des ordres pour que le Prince fût avantageusement placé. Il lui fit des présens magnifiques, & il envoyoit tous les jours un *Cameriero d'honore* pour s'informer de l'état de sa santé. Le jour de la Fête-Dieu, le Pape appercevant le Prince à une fenêtre du Palais *Occoramboni*, lui donna la Bénédiction du S. Sacrement. Tout Rome fut scandalisé de cette action du S. Pere : *Pasquin* disoit, *que le Pape étoit devenu Lutherien, & le Prince de Saxe Catholique.*

Les Cardinaux, à l'imitation du S. Pere, relâchant de leur morgue céremonieuse, s'empressoient à faire civilité au Prince. La Noblesse, imitant leur exemple, n'étoit pas moins occupée à lui procurer

 des

des plaiſirs. Chacun le régaloit à l'envi l'un de l'autre: c'étoient continuellement des parties à Frescati, Tivoli, & Albano.

De toutes les Maiſons de Rome, il n'y en eut point qui fît plus d'honnêtetés au Prince, que celle de *Colonne*: auſſi y alloit-il beaucoup plus qu'ailleurs. Madame la Connêtable * n'étoit pas une Beauté; mais elle avoit un air de majeſté, & des charmes dans l'eſprit, qui lui attiroient plus d'Adorateurs que celles à qui la Nature avoit donné plus d'attraits. Elle ſavoit mieux que perſonne conſerver ſes Amans; & ſans accorder de préférence marquée à aucun, elle les amuſoit tous d'égales eſperances. Sa Maiſon étoit ouverte à tout ce qu'il y avoit de Perſonnes de diſtinction des deux Sexes. On s'y reſſentoit encore de cet air de liberté que la Con-

* Elle étoit de la Maiſon *Pamphili*.

Connêtable *Marie Mancini* y avoit introduit. Il y avoit ſouvent Concert, on y jouoit gros jeu, & on y donnoit ſouvent des Fêtes auxquelles tout Rome participoit. Le Prince de Saxe y paſſoit ordinairement les ſoirées; il trouvoit un plaiſir infini dans la converſation de la Connêtable, & cette Princeſſe n'admiroit pas moins la délicateſſe de l'eſprit du Prince. Elle congédioit ſes Amans pour s'entretenir avec lui, elle s'ennuyoit par-tout où il n'étoit pas; & elle fut ſi peu maitreſſe de cacher les ſentimens qu'elle avoit pour lui, que le Connêtable s'en apperçut. Sa jalouſie ne lui permit pas de conſentir que ſa Femme demeurât à Rome, tant que le Prince y ſeroit; il prétexta, que des affaires de conſéquence l'appelloient dans le Royaume de Naples: il obligea la Connêtable de l'accompagner, & il fut s'enfoncer avec elle dans une de ſes Terres.

Le Prince se consola aisément du départ de la Connétable : ses sentimens pour elle se bornoient à l'estime. Son cœur s'étoit déterminé en faveur de Madame *Monti*, qui étoit la Beauté de Rome. Le Prince lui adressa ses vœux ; il fut écouté ; on dit même que sa victoire ne lui fut pas pénible. Mais son amour pour cette Dame s'éteignit presque aussi promtement qu'il avoit pris naissance : le peu d'esprit de Madame *Monti* lui fit perdre sa Conquête.

Le cœur du Prince rendu à lui-même voltigéa longtems d'une Beauté à l'autre ; rien ne fut capable de le fixer. Il profita de cette trêve que lui accordoit l'Amour, pour s'attacher à voir les Raretés anciennes & modernes dont Rome abonde. Il se forma alors ce goût admirable pour la Peinture & l'Architecture, cette connoissance des Antiquités, & ce discernement avec lequel il ju-

geoit

geoît de toutes les belles choses.

Sa curiosité satisfaite, il partit pour Naples, & n'y demeura que le tems qu'il faut pour voir les Raretés d'une Ville, que sa situation rend si singuliere & si renommée. Il s'embarqua pour la Sicile, & quoiqu'il fût parti avec un vent très favorable, il éprouva une tempête horrible. Elle dura cinq jours, & fit perdre conseil & résolution aux Matelots, & aux Passagers toute esperance. Le Pilote se croyant sans ressource, accablé de lassitude, saisi d'effroi, avoit abandonné le timon, & laissoit aller le Vaisseau au gré des Vents. Le Prince voyant le desordre qui regnoit dans l'Equipage, se saisit du gouvernail; & faisant la fonction de Pilote pendant un jour & une nuit, il eut le bonheur de sauver le Bâtiment, & d'arriver à Palerme.

Il s'arrêta peu dans cette Capitale, & même dans toute la Sici-

le; mais il ne laissa pas d'en voir les principales Villes. Sa curiosité le porta même à se rendre au Mont Etna, funeste sepulture du Géant Typhée, & la Caverne où Vulcain tient sa Forge. Il fut ensuite à Messine, où il s'embarqua pour passer le Détroit, & vint débarquer à Reggio. Il traversa la Calabre, revit Naples, & revint enfin à Rome. Il y vit encore une ou deux fois le Pape, ensuite il partit pour Venise. Il fut bien aise de s'y retrouver, & l'on y fut charmé de le revoir. Il s'étoit proposé d'y faire quelque séjour: mais ayant appris que *Louis XIV* avoit déclaré la Guerre à l'Empereur *Léopold* & à l'Empire, il renonça aux plaisirs de Venise, & ne pensa qu'à acquérir de la gloire. Il se rendit à l'Armée du Rhin, & y signala cette valeur intrépide qu'il n'a jamais démentie, & que ses ennemis ont toujours admirée.

La Campagne étant finie, le dessein du Prince étoit de retourner en Italie: mais l'Electrice sa Mere * & l'Electeur son Frere le solliciterent si vivement de retourner en Saxe, qu'il ne put leur refuser cette consolation. Il prit sa route par Nuremberg & Bareith, & fut arrêté dans cette derniere Ville par le Margrave de Brandebourg, qui lui fit une reception magnifique. Il vit dans cette Cour la Princesse *Eberhardine*, Fille du Margrave. La beauté de cette Princesse lui parut au dessus de tout ce qu'il avoit vu dans ses Voyages : il en devint plus amoureux qu'il ne l'avoit encore été d'aucune de ses Maitresses ; & résolu de ne plus aimer ailleurs, il pensa à s'en assurer la possession, qui lui parut la plus grande des félicités.

En effet, la Princesse de Bareith étoit

* *Anne-Sophie*, Fille de *Frederic III* Roi de Dannemarc.

étoit de ces personnes qu'on ne peut regarder sans admiration. La blancheur de son teint, & ses cheveux blonds, lui donnoient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle. Tous ses traits étoient réguliers, & son visage & sa personne étoient pleins de graces & de charmes. Elle avoit une modestie & une douceur dans l'esprit, qui rendoient son commerce agréable. On ne pouvoit lui reprocher que d'être trop sérieuse, pour une personne qui n'avoit point encore atteint l'âge de quinze ans.

Le Prince de Saxe s'étudia à lui plaire, & lorsqu'il crut que ses soins ne lui étoient pas desagréables, il lui offrit sa main. La Princesse lui répondit, qu'elle dépendoit d'un Pere & d'une Mere, & qu'elle ne feroit point de choix sans leur aveu: mais qu'elle recevroit d'eux l'Epoux qu'ils lui présenteroient. Le Prince s'adressa donc

donc au Margrave, & lui demanda la Princesse en mariage. Elle lui fut accordée; les fiançailles se firent; & peu de tems après, le mariage fut célébré avec toute la magnificence & toutes les cérémonies qui se pouvoient faire dans une pareille occasion.

Le Prince amena son Epouse à Dresde, où ils furent reçus par l'Electrice-Mere & par l'Electeur, avec toutes les marques de la plus vive tendresse. Ce ne furent pendant plusieurs mois, que Fêtes & réjouissances. Les Saxons, qui aimoient beaucoup plus le Prince que l'Electeur, s'efforçoient de lui donner des marques de leur affection, & du plaisir que leur causoit son retour.

Toutes ces réjouissances publiques se changerent bien-tôt en tristesse. Mademoiselle de *Neitsch*, que l'Electeur aimoit toujours avec une passion qui n'a point eu d'exemple, prit la Petite Vérole, &

mou-

mourut. L'Electeur en fut dans un desespoir que rien ne put calmer. On ne pouvoit l'arracher d'auprès du corps de la défunte; il la tenoit embrassée, lui disoit mille choses passionnées, & appelloit la mort pour le délivrer d'une vie qui lui étoit importune depuis que sa Maitresse n'étoit plus.

Tout le monde attribua le desespoir de l'Electeur à quelque cause surnaturelle; & comme les Tribunaux de Saxe ne sont point du sentiment du Parlement de Paris qui n'admet pas de Sorciers, ils ne douterent point que Mad^lle^. de *Neitsch* n'eût employé l'Art de la Magie pour se faire aimer. Le bruit courut alors, qu'on lui avoit trouvé sous le bras gauche un linge trempé dans du sang, & qui servoit d'envelope à un papier sur lequel il y avoit des Caracteres singuliers; & que lorsqu'on lui eut ôté ce papier, l'Electeur devint calme, & recouvra la Raison qu'il sem-

ſembloit avoir perdue. Je ne ſai ſi tout ceci eſt véritable: mais il eſt certain que l'opiniâtreté de l'Electeur à ne pas vouloir quitter ſa Maitreſſe, fut cauſe que cinq jours après, il prit la Petite-Vérole, dont il mourut le ſeptieme jour. Il fut moins regretté de ſes Sujets, qu'il ne l'auroit été ſi tout autre que le Prince *Frederic-Auguſte* lui eût ſuccedé.

On peut juger en quel état étoit la Comteſſe de *Rocblitz*, Mere de Mademoiſelle de *Neitſch*. Le Prince ne permit point qu'elle vît l'Electeur pendant ſa maladie, & lui envoya demander les Cachets de ce Prince, & les Pierreries qu'elle avoit en garde. Elle demanda ſi l'Electeur étoit mort, & comme on lui eut répondu que non: „ Je n'ai donc point encore „ de Maitre (répondit-elle;) & „ perſonne ne peut m'obliger à „ rendre ce que ſa confiance m'a „ mis entre les mains." Si-tôt que

que *Jean-George* fut expiré, l'Electeur *Frederic-Auguste* fit arrêter Madame de *Rochlitz*, & lui fit faire son procès. Elle ne fut pas assez malheureuse pour survivre à sa Sentence, qui fut rendue le jour qu'elle mourut. Elle la condamnoit à être trainée sur la claie, ensuite à être pendue, & son corps exposé sans sepulture. Mais l'Electeur cassa cette Sentence, & permit à ses Parens de l'enterrer. Il dit qu'il ne vouloit point commencer son Regne par faire un affront si sanglant à une Famille de qualité.

L'avenement de *Frederic-Auguste* à l'Electorat fit entierement changer de face toute la Cour de Saxe. Ce Prince donna le Commandement de l'Armée au Feldt-Maréchal de *Schöning*; les Finances avec les Sceaux à Mr. de *Beichling*; il nomma Mr. de *Haugwitz* Grand Maréchal; il congédia les Ministres de son Frere, & ne conserva

ferva que ceux qui avoient fervi l'Electeur fon Pere.

Les obfeques de l'Electeur fe firent avec une pompe extraordinaire, & fon Corps fut porté à *Torgau*, Sépulture ordinaire des Electeurs de Saxe. *Frederic-Auguste* affifta à toutes les Cérémonies du Deuil, & parut plus fenfible à la perte de fon Frere, que ne le font ordinairement ceux que le droit d'héritage fait parvenir à la Suprême Puiffance.

Le nouvel Electeur vivoit parfaitement uni avec l'Electrice fa Femme ; il en étoit adoré, il n'aimoit qu'elle ; & cette Princeffe fe croyoit la plus heureufe du monde. Les Courtifans ne doutoient point qu'elle n'eût enfin fixé pour jamais l'inconftant *Auguste*, & ce Prince lui-même croyoit avoir renoncé à la Galanterie. L'événement fit voir qu'ils fe trompoient, & que fon cœur n'étoit point fait pour la conftance.

L'Electrice-Mere, qui avoit le titre d'*Altesse Royale* pour être Fille de *Frederic III* Roi de Danemarc, avoit parmi ses Filles-d'honneur, une jeune Personne nommée Mlle. de *Kessel*. Cette Demoiselle fut celle qui fit enfraindre au jeune Electeur le serment de fidelité qu'il avoit fait à sa Femme. Ce fut la Chanceliere *Friese* qui fit naitre cette nouvelle passion, en inspirant à l'Electeur la curiosité de connoitre Mlle. de *Kessel*, par le bien qu'elle lui dit de son esprit & de son mérite: ce que cette Dame, bonne & vertueuse, faisoit par un principe de charité, pour lui procurer une pension, Mlle. de *Kessel* étant née sans bien, & ne pouvant se soutenir à la Cour avec les apointemens de Fille-d'honneur. Il est vrai qu'elle avoit déja plu à l'Electeur, mais il ne lui avoit jamais parlé.

Un jour qu'il alloit voir l'Electrice

trice sa Mere, il s'arrêta dans l'Antichambre avec Mlle. de *Kessel*, & lui parla longtems. Il fut si charmé de son esprit, que dès ce moment il en devint amoureux. Il ne fut qu'un moment avec l'Electrice. Il y retourna le jour suivant, & un mois de suite; ce qui fit croire aux Courtisans qu'il consultoit sa Mere sur les affaires les plus importantes. Pendant tout ce tems-là, il ne put parler que rarement à sa Belle. Cette vertueuse Fille s'étoit apperçue de l'amour qu'il avoit pour elle, & comme elle ne se sentoit point de penchant pour y répondre, elle l'évitoit avec soin. L'Electeur, qui n'aimoit pas à perdre son tems, lui écrivit ce Billet.

BILLET.

Quelque attention que j'aye pour les recommandations de Madame de Friese, *je vous prie de ne leur point attribuer les deux-mille écus de pen-*

ſion dont je vous envoye ci-joint le Brévet: c'eſt à vous-même que vous devez ce témoignage de mon eſtime. Je vous prie d'être perſuadée que ce n'eſt pas l'unique bien que je veux vous faire. Ne me fuyez donc plus comme vous faites, & ne me refuſez pas le doux plaiſir de vous entretenir. Peut-être, lorsque vous me connoitrez, ne me refuſerez-vous point votre eſtime, dont l'acquiſition peut faire ſeule mon bonheur.

Mademoiſelle de *Keſſel* ne crut pas devoir répondre à ce Billet. Elle chargea *Fitztuhm* qui en étoit le porteur, de dire à l'Electeur, qu'elle étoit pénétrée de la plus vive reconnoiſſance, & qu'elle ne manqueroit point de le remercier de l'excès de ſes bontés. *Fitztuhm* la pria vainement de lui donner un mot d'écrit; elle s'en défendit en diſant, qu'il lui ſembloit qu'il ſeroit plus reſpectueux de remercier de bouche l'Electeur.

Dès

Dès le même soir, ce Prince étant venu à son ordinaire chez l'Electrice sa Mere, Mademoiselle de *Kessel* alla au-devant de lui. „ Votre Altesse Electorale m'a „ donné une si grande preuve de „ sa magnanimité, (lui dit-elle) „ que je ne sai de quels termes „ me servir pour lui exprimer ma „ reconnoissance. Souffrez, Mon- „ seigneur, que je la renferme „ dans un silence respectueux, & „ que je me contente de faire des „ vœux pour que vous fassiez en- „ core longues années l'admira- „ tion de ceux qui vous appro- „ chent, & les délices de vos Su- „ jets. . . . Ce que j'ai fait pour „ vous est si peu de chose, Ma- „ demoiselle, (répondit l'Elec- „ teur) que vous ne devez pas „ m'en tenir compte. Je vous „ prie de l'accepter, comme ve- „ nant d'un Homme qui rend jus- „ tice à tout ce que vous valez, „ & qui ne fait cas de la Supre-

 „ me

„ me Puiſſance, que parce qu'elle
„ le met en état de vous faire du
„ bien." L'Electrice ayant paru dans ce moment, l'Electeur ne put continuer une converſation, où il alloit faire connoitre les ſentimens de ſon cœur.

Il fut deux jours, ſans pouvoir trouver le moment favorable pour lui dire quelque choſe de particulier. Il la voyoit chez l'Electrice ſa Mere, & plus il la regardoit, plus il en devenoit amoureux. Ces deux jours lui parurent un ſiecle. L'impatience où il étoit, lui fit conſulter Mr. de *Beichling*, (qui avoit pour-lors toute ſa confiance) ſur les moyens de pouvoir entretenir ſeul à ſeul la perſonne pour qui il avoit conçu tant de tendreſſe. *Beichling*, ravi de la confiance que l'Electeur lui témoignoit, fit tant de perquiſitions, qu'il apprit que Mademoiſelle de *Keſſel* devoit aller pour quelques jours à une Maiſon de campagne que Madame de

de *Friése* avoit à deux milles de Dresde. L'Electeur alla à la Chasse dans une Forêt qui joignoit la Terre de Madame de *Friese*, il feignit de s'y perdre avec *Beichling*, & se trouva insensiblement proche de la Maison où étoit Madame de *Friese* avec Mademoiselle de *Kessel*; & comme si le hazard eût voulu le favoriser, il rencontra sa Belle qui se promenoit dans une longue Avenue. Il mit pied à terre aussi-tôt qu'il la vit, & ayant attaché son cheval à un arbre, il la salua, & lui demanda galamment, si elle n'appréhendoit pas que quelque Chevalier épris de son mérite, ne vînt l'enlever. Elle lui répondit, que ces sortes d'Avantures n'étoient point à craindre pour elle; & sur-tout en Saxe, sous le Regne d'un Prince dont les Sujets, à l'imitation de leur Souverain, étoient ennemis des violences. Plus l'Electeur l'écoutoit, plus il aimoit à l'entendre. Il

s'informa des nouvelles de Madame de *Friese*, & sut qu'elle étoit seule.

Comme ils approchoient de la Maison, Madame de *Friese*, qui regardoit par les fenêtres de son Cabinet, ne resta pas médiocrement surprise d'appercevoir Mademoiselle de *Kessel* avec l'Electeur. Elle courut au-devant d'eux, & supplia l'Electeur d'entrer dans sa Maison. Ce Prince eut une conversation avec sa Belle, tandis que *Beichling* entretenoit Madame de *Friese*, ou qu'elle donnoit des ordres pour une collation qu'elle vouloit donner à l'Electeur. Les regards de Mademoiselle de *Kessel* le satisfirent plus que ses paroles, parce qu'elle accompagna tous ses discours de tant de modestie, que l'Electeur ne put s'empêcher de lui reprocher son peu de sensibilité. Elle ne se défendit de ce reproche, que sur l'estime qu'elle avoit pour Son Altesse E-

lec-

lectorale. „ Ah! (s'écria l'Elec-
„ teur) votre estime me flateroit,
„ si j'étois aussi indifferent que
„ vous. C'est à votre cœur, Ma-
„ demoiselle, que j'en veux ; &
„ tant que vous m'en refuserez la
„ tendresse, je me croirai mal-
„ heureux. Eh quoi! est-ce vous
„ offenser, adorable *Kessel*, que de
„ vous dire que votre mérite me
„ force à ne plus vivre que pour
„ vous ; & que si vous voulez,
„ vous trouverez en m'aimant, un
„ Amant sincere, & un Souve-
„ rain soumis & respectueux?...
„ Ah! Monseigneur, (dit Made-
„ moiselle de *Kessel*) je ne saurois
„ me flater que Votre Altesse E-
„ lectorale parle sérieusement....
„ Oui, je vous le jure, (reprit
„ l'Electeur en se laissant tomber
„ à ses genoux ;) mes paroles vous
„ expriment les vrais sentimens
„ de mon cœur." Mademoiselle
de *Kessel* le relevant : „ Au nom
„ de Dieu, Monseigneur, levez-

„ vous (lui dit-elle :) que penſeroit
„ Madame de *Frieſe*, ſi elle vous
„ trouvoit à mes pieds?... Elle
„ penſeroit que je vous adore,
„ (reprit l'Electeur,) & je lui fe-
„ rois peut-être plus de pitié que
„ je ne vous en fais.... Helas!
„ Monſeigneur, (répondit-elle en
„ rougiſſant) que Votre Alteſſe
„ Electorale eſt injuſte! Si vous
„ pouviez lire dans mon cœur,
„ vous le verriez touché de la plus
„ vive reconnoiſſance & .....

Madame de *Frieſe* étant entrée dans ce moment, l'Electeur prit la parole, & parla de choſes indifferentes. Comme il eut peur qu'elle ne s'apperçût trop du plaiſir qui le retenoit chez elle, il ſe fit un effort pour prendre congé des Dames; & lorſqu'il eut rejoint un gros de Courtiſans qui le cherchoient, il ne put s'empêcher de parler mille fois de Mademoiſelle de *Keſſel*, comme d'un Chef-d'œuvre parfait. Et en effet, ſans être

être prévenu, on étoit obligé de convenir qu'elle étoit extrêmement aimable. Elle étoit grande, brune, elle avoit les yeux pleins d'éclat & de langueur, le teint admirable, & de l'esprit infiniment, quoiqu'un peu mélancolique.

Trois jours après, Mademoiselle de *Kessel* étant revenue à la Cour, l'Electeur eut avec elle une conversation, dans laquelle il lui dit tout ce qu'un amour tendre & violent peut inspirer à un homme qui a de l'esprit & de la passion. La fierté de Mademoiselle de *Kessel* y ceda, elle avoua que son cœur étoit sensible. L'Electeur, transporté de joye, crut ne pouvoir assez payer un aveu qui faisoit son bonheur. Dès qu'il l'eut quittée, il lui envoya des diamans pour la valeur de soixante-mille écus, plusieurs pieces d'étoffe, & en un mot un trousseau des plus magnifiques. Cela lui valut cette faveur, qui met le com-

comble au bonheur des Amans.

Mademoiselle de *Kessel* le pria de cacher leur commerce, & lui avoua qu'elle craignoit le ressentiment des Electrices. Il voulut la tirer d'auprès de sa Mere: mais elle ne voulut pas. De sorte qu'il falut se contraindre, & se voir à la dérobée; ce qui rendoit leurs plaisirs plus piquans. Cependant la jeune Electrice, qui s'appercevoit que l'Electeur n'avoit plus pour elle les mêmes attentions, en eut un chagrin mortel. Elle le dissimula longtems, ne sachant à qui s'en prendre: mais un jour qu'on célébroit à la Cour l'Anniversaire de la naissance de l'Electeur, elle vit entrer chez elle Mademoiselle de *Kessel* parée comme une Reine, & toute brillante de diamans. Elle se douta aisément, que toute cette magnificence devoit venir de l'Electeur; & ne pouvant surmonter sa jalousie, elle lui demanda qui pouvoit

lui

lui avoir donné tout cela. Mademoiselle de *Kessel* fut fort déconcertée, & ne sut que répondre. Son embaras fortifia les soupçons de l'Electrice. „Je vois (dit-„ elle) d'où vous avez tiré toutes „ ces choses: mais vous étes bien „ effrontée, d'oser paroître ainsi „ devant moi." Puis la laissant là, elle fut chez l'Electrice sa Belle-mere, & lui conta ses doutes & ses chagrins. Les deux Princesses résolurent de chapitrer Mademoiselle de *Kessel*. Elles la firent venir, & après l'avoir forcée de leur avouer que l'Electeur l'aimoit, elles lui firent une mercuriale terrible, & l'Electrice-Mere la menaça de la faire enfermer dans une Maison de correction. La pauvre Fille se retira fondant en larmes, & le desespoir dans le cœur. Dans cet état, elle rencontra l'Electeur, qui lui demanda avec empressement le sujet de son affliction. Elle lui dit sans façon, qu'elle venoit d'être

d'être maltraitée des Electrices. L'Electeur irrité entra chez les deux Princesses, & furieux comme un jeune Lion: „ Tout le mon-
„ de cherche à m'outrager (leur
„ dit-il:) mais je saurai faire
„ respecter celle que j'aime." Les Electrices, outrées de dépit, se mirent à pleurer; la jeune surtout fut au desespoir." Eh quoi!
„ Monsieur, (lui dit-elle fondant
„ en larmes & le regardant ten-
„ drement,) osez-vous me dire
„ que vous aimez une autre que
„ moi?" L'Electeur la regarda avec une fierté qui approchoit bien du mépris. „ Vous avez bien du
„ caquet, Madame, (lui dit-il.)
„ Je ne sai qui vous l'inspire:
„ mais on feroit bien mieux (con-
„ tinua-t-il en regardant sa Mere)
„ de se mêler d'autre chose". Il voulut sortir, en achevant ces paroles: mais la jeune Electrice l'arrêta, & se jettant à ses pieds:
„ Ah! Monsieur, (lui dit-elle)
„ ren-

„ rendez-moi votre amitié, ou „ donnez-moi la mort. Je vous ai- „ me, & je vous aimerai toujours… „ Ayez pitié de votre Femme, (dit „ en même tems l'Electrice-Me- „ re.) Vous condamniez tant l'a- „ mour de feu votre Frere pour la „ *Neitsch*: voudriez-vous l'imiter „ en aimant la *Kessel?*" L'Electeur, sensible à ces reproches, releva l'Electrice, & l'embrassant: „ Oui, „ Madame, je vous aime toujours, „ & je suis au desespoir de vous a- „ voir causé du chagrin. Dites-moi „ ce que je dois faire pour vous „ satisfaire… Marier la *Kessel* (re- „ prit l'Electrice,) & l'éloigner „ pour jamais de la Cour…. Eh „ bien, il faut vous satisfaire, „ (répondit l'Electeur tout inter- „ dit.) Il n'y a qu'à lui cher- „ cher un Mari, je n'en con- „ nois point pour elle." L'Electrice-Mere dit qu'elle lui en trouveroit un. L'Electeur ne répondit point, & se retira dans sa chambre,

bre, les yeux baignés de pleurs.

Quelques momens après, ayant commandé ses Carosses, il partit pour *Mauritzbourg*, ne prenant avec lui que *Beichling* & *Fitztuhm*, ses deux Favoris. Avant que de partir, il écrivit à Mademoiselle de *Kessel*. Il lui demandoit pardon de ce qu'il la quittoit: il la conjuroit de ceder au tems, & d'accepter l'Epoux qui lui seroit offert par les Electrices. „ Il n'y a „ que ce moyen (lui marquoit-„ il) qui puisse vous garantir de „ la continuelle persécution des „ Electrices ". Mademoiselle de *Kessel* faillit à mourir de douleur, en lisant cette Lettre. „ Ah le trai-„ tre! ah le parjure (s'écrioit-„ elle.) Oui, je me marierai; „ mais ce ne sera qu'à celui qui „ aura le courage d'enfoncer un „ poignard dans le cœur de l'In-„ fidele ". En achevant ces mots, elle tomba évanouïe. Ses Femmes la firent revenir, à force de

soins

ſoins & de peines. Madame de *Frieſe* vint la voir, dans le tems qu'elle revenoit à elle. Cette officieuſe Dame la conſola le mieux qu'elle put : elle lui rappella le ſouvenir de ſa Vertu paſſée, la Religion, & ſa réputation. Mademoiſelle de *Keſſel* ſe rendit à ces raiſons, & ſi elle n'oublia pas l'outrage que lui faiſoit l'Electeur, elle gagna ſur elle de n'en point faire éclater de reſſentiment. Elle fit ſupplier l'Electrice-Mere, par Madame d'*Einſiedel* Dame-d'honneur de cette Princeſſe, de trouver bon qu'elle ſe retirât de la Cour. Elle obtint aiſément ſa demande. Madame de *Frieſe*, qui ne l'abandonna point dans ſa diſgrace, la retira chez elle.

Le lendemain, les Electrices lui firent propoſer divers partis. Mademoiſelle de *Keſſel* répondit, qu'elle n'avoit point de choix à faire, & qu'elle prendroit pour Epoux celui que l'Electeur lui nom-

meroit. Les Electrices fort embaraſſées députerent Mr. de *Miltiz* vers ce Prince, & le firent prier de nommer le Mari de Mademoiſelle de *Keſſel*: mais l'Electeur répondit, qu'il ne feroit jamais ce choix; que les Electrices devoient être contentes de ce qu'il les laiſſoit faire; mais qu'elles lui feroient plaiſir de ne point violenter Mademoiſelle de *Keſſel*.

Les Princeſſes, très mal ſatisfaites de cette réponſe, ne ſavoient comment faire. Enfin l'Electrice-Mere alla chez Madame de *Frieſe*, & ayant fait venir Mademoiſelle de *Keſſel*; „ Vous ſavez, Mademoiſelle, (lui dit-„ elle) que je vous ai toujours „ diſtinguée du reſte de mes Fil-„ les, & que je vous ai dit ſou-„ vent que je ne demandois pas „ mieux que de vous bien établir. „ Vous m'avez donné depuis, des „ ſujets de mécontentement; je „ veux bien les oublier: mais j'ex-

„ ige

„ ige de vous, que vous choisif-
„ fiez un Epoux. Quel qu'il foit,
„ ne m'importe. Je vous ai fait
„ propofer divers bons partis;
„ vous les avez refufés: en con-
„ noiffez-vous quelque autre? j'y
„ fouscris. Mais parlez, Made-
„ moifelle, car je ne vous quitte
„ point, que vous ne m'ayez don-
„ né une réponfe pofitive. Ne
„ vous flatez point de la protection
„ de mon Fils; il vous quitte, &
„ cela fans retour. Croyez-moi,
„ faites voir à toute la Cour,
„ que fi vous vous êtes écartée du
„ chemin de la Vertu, vous a-
„ vez fu y rentrer. L'Electrice
„ ma Belle-fille, & moi, nous
„ vous rendrons notre eftime, &
„ non contentes d'oublier tout
„ ce qui s'eft paffé, nous contri-
„ buerons même à la fortune de
„ celui que vous choifirez pour
„ Epoux."

Mademoifelle de *Keffel*, qui étoit demeurée muette & comme pé-

trifiée pendant tout le tems que l'Electrice avoit parlé, prit enfin la parole, & dit d'une voix tremblante, qu'elle connoissoit si peu ceux qu'on lui offroit pour Mari, qu'elle ne savoit pour lequel se déterminer: que cependant, elle en choisiroit un; mais qu'on lui donnât un mois pour prendre son parti. L'Electrice, qui appréhendoit d'offenser l'Electeur, n'osa la refuser. „ Je vous accorde „ votre demande, (lui dit-el„ le:) mais ce tems expiré, si „ vous pensez encore à m'amuser, „ comptez que je trouverai les „ moyens de vous faire repentir „ de votre opiniâtreté."

Le terme qui avoit été accordé à Mademoiselle de *Kessel* étoit presque expiré, sans qu'elle eût encore fait son choix. Comme une autre Penelope, elle esperoit le retour de son cher Ulysse. Elle se flatoit que l'Electeur, qui étoit toujours enfermé dans Mauritzbourg,

bourg, dans un chagrin mortel, reviendroit vers elle, & la délivreroit de la tyrannie des Electrices. Madame de *Friese*, qui vit qu'elle s'empoisonnoit l'esprit par ces vaines pensées, entreprit de la guérir de sa folle passion. Elle lui en peignit si vivement le ridicule & l'horreur, lui parla avec tant de bon-sens, & lui fit un portrait si avantageux de Mr. de *Hauchwitz* Maréchal de Camp au service de l'Electeur, qu'elle la détermina enfin à le prendre pour Epoux. Madame de *Friese* en alla porter la nouvelle aux deux Electrices, qui en furent aussi joyeuses que si elle leur eût annoncé quelque Victoire remportée par l'Electeur.

L'Electrice-Mere fit les fraix de la Noce, & combla la jeune Mariée de présens & de caresses. Peu de jours après, Mr. de *Hauchwitz* amena sa Femme à Wittenberg dont il étoit Gouverneur. Il

eut tant de bonnes manieres pour elle, qu'il gagna son amitié, & lui fit oublier l'Electeur. Ce Prince revint à Dresde, peu de jours après que Madame de *Hauchwitz* en fut partie. On voyoit le chagrin peint sur son visage: mais il ne fit point de reproches aux Electrices. Enfin le tems, qui détruit toutes choses, lui fit oublier sa Maitresse, & recouvrer sa liberté.

Ce ne fut pas pour longtems; il étoit écrit, que le cœur de *Frederic-Auguste* ne seroit jamais exempt de passion. Une jeune Beauté, venue du fond du Nord, y fut mettre le trouble, & l'embrasa plus vivement qu'il ne l'avoit jamais été. Ce fut *Aurore* Comtesse de *Königsmarck*, qui joignoit à une naissance distinguée, un esprit admirable, & toutes les graces possibles. Sa taille étoit médiocre & dégagée. Les traits de son visage avoient une délicatesse & une régularité sans égale. Ses dents bien

ran-

rangées étoient de la couleur des perles. Ses yeux étoient noirs, brillans, plein de feu & de tendresse. Ses cheveux, qui étoient de la même couleur, relevoient admirablement l'éclat de son teint, où sans le secours de l'Art on voyoit briller un incarnat admirable. Sa gorge, ses bras & ses mains étoient d'une blancheur qui surpassoit toutes les autres. En un mot, il sembloit que la Nature se fût épuisée en sa faveur. A toutes ces perfections du corps, elle joignoit beaucoup d'habileté, des manieres caressantes, un badinage leger, une raillerie fine, des saillies heureuses, un pinceau vif & brillant pour peindre ou les Caracteres, ou les Ridicules; des idées singulieres, & singulierement rendues; beaucoup de politesse; une générosité & un desinteressement sans exemple; un cœur bienfaisant, toujours prêt à servir, & ne nuisant jamais; sans fiel,

ſans rancune, oubliant & mépriſant les offenſes; humble, modeſte, & nullement prévenue de ſon mérite extraordinaire. Elle parloit le François, l'Italien, & l'Allemand, comme le Suedois; elle entendoit même le Latin, & faiſoit les plus jolis Vers du monde. Elle aimoit la Muſique, les Spectacles, la Magnificence & les Plaiſirs; elle deſſinoit parfaitement, entendoit l'Hiſtoire & la Géographie, poſſedoit la Fable, & n'ignoroit rien de ce qu'on appelle Belles-Lettres. Il n'eſt pas étonnant qu'avec tant de qualités, elle ait captivé le cœur de *Frederic-Auguſte*. Ce Prince l'aima d'abord avec une paſſion extrême, & depuis que ſa legereté l'eut porté à la quitter, il eut toujours pour elle de grandes attentions; & de toutes ſes Maitreſſes, elle eſt la ſeule pour laquelle il ait témoigné conſerver de l'eſtime.

La jeune Comteſſe de *Königs-*

marck

marck avoit quitté la Suede avec ſes deux Sœurs, Mesdames les Comteſſes de *Löwenhaupt* & de *Steinbock*. Elles étoient venues en Allemagne pour recueillir la ſucceſſion d'un Frere unique, mort depuis quelques mois à Hanover. Ce Seigneur avoit mis en dépôt des fonds très conſiderables, à Hambourg, auprès des *Laſtrops* Marchands de cette Ville. Comme la Caſſette du Comte avoit été enlevée d'abord après ſa mort, ſes Sœurs n'avoient d'autres preuves de ce dépôt, que ce que leur Frere leur en avoit ſouvent dit & écrit. Lorsqu'elles le ſurent mort, elles reclamerent ſes fonds. Les *Laſtrops*, informés qu'elles n'avoient point la Reconnoiſſance qu'ils avoient donnée au feu Comte, nierent d'avoir d'autres effets à lui, que des diamans pour la valeur de quarante-mille écus. Ils offrirent de les remettre aux Comteſſes, pourvu qu'elles

puſſent leur prouver la mort du Comte, & qu'il étoit mort ſans Teſtament. Un de leurs Commis les trahit, & dit aux Comteſſes que les *Laſtrops* avoient quatre-cens-mille écus appartenant au Comte de *Königsmarck*. Les trois Sœurs s'adreſſerent à la Régence de Hambourg: mais le crédit des *Laſtrops*, apparentés à tous les Membres du Sénat, prévalut ſur la bonne Cauſe. Les Comteſſes n'oſant s'adreſſer, pour des raiſons très valables, aux Directeurs du Cercle de Baſſe-Saxe, paſſerent à Dresde pour implorer la protection du jeune Electeur. Elles étoient chargées de fortes Lettres de recommandation du Roi & de la Reine de Danemarc pour l'Electrice-Mere. Cette Princeſſe les reçut avec tous les agrémens qu'on peut s'imaginer. Elle reconnut aiſément le mérite des trois Sœurs; mais elle conçut auſſi, qu'*Aurore*, qui étoit la cadette, mé-

méritoit la préférence. Elle prit pour elle, ainsi que la jeune Electrice, une amitié qui tenoit de la tendresse.

L'Electeur étoit à la Foire de *Leipzig*, quand les trois Sœurs arriverent à Dresde. A son retour, il s'arrêta à chasser dans le voisinage de Meissen; de sorte qu'il se passa près d'un mois avant que les Comtesses pussent lui adresser leurs plaintes. Lorsqu'il fut de retour à Dresde, l'Electrice-Mere les lui présenta. „Voici, mon Fils, trois „Sœurs de la Maison de *Königs-* „*marck*, que je vous présente, „& qui viennent implorer votre „protection. Elles en sont di- „gnes, & par leur mérite, & „par leur naissance. Je me joins „à elles, & vous prie de ne „rien négliger de ce qui peut „contribuer à leur satisfaction."

L'Electeur fut véritablement surpris de la beauté des trois Comtesses: mais ses yeux s'attacherent

d'a-

d'abord ſur *Aurore*. Il la ſalua la premiere, ce qui fit qu'elle prit la parole pour ſes Sœurs & pour elle. „ Votre Alteſſe Electorale
„ voit ici (lui. dit-elle) trois
„ Sœurs du Comte de *Königs-*
„ *marck*, que vous avez honoré
„ de vos bontés, & qui a eu l'hon-
„ neur de vous accompagner dans
„ une partie de vos Voyages.
„ Nous venons, Monſeigneur,
„ vous ſupplier de nous procurer
„ juſtice contre des Marchands
„ de Hambourg, qui oſent nous
„ retenir les fonds que notre mal-
„ heureux Frere leur avoit con-
„ fiés. Vous répandez vos bien-
„ faits ſur tous ceux qui vous ap-
„ prochent, vous ignorez ce que
„ c'eſt que refuſer : que ne de-
„ vous-nous donc point eſperer,
„ nous qui venons du bout de
„ l'Univers implorer votre ap-
„ pui ? . . . . Vous pouvez être
„ perſuadée, Mademoiſelle, (lui
„ répondit l'Electeur) que je vous
„ ferai

„ ferai rendre justice ; & que si
„ je suis assez malheureux pour n'y
„ point réussir, je reparerai le
„ tort que vous fera le Sénat de
„ Hambourg. En attendant, je
„ vous supplie de vouloir bien,
„ avec Mesdames vos Sœurs, vous
„ arrêter dans ma Cour. Je don-
„ nerai mes ordres pour que vous
„ y soyez servies comme vous le
„ méritez, & par mon exemple
„ j'apprendrai à mes Courtisans
„ combien ils doivent vous respec-
„ ter."

La jeune Electrice étant entrée dans ce moment, mit fin à cet entretien particulier. L'Electeur fit encore quelques politesses à Mesdames de *Löwenhaupt* & de *Steinbock*, & la conversation devint générale. Tout le monde admiroit l'esprit que faisoit paroitre la belle *Aurore* : elle n'entendoit autour d'elle que des louanges. Elle les recevoit avec une modestie si noble, qu'il ne sembloit pas qu'el-

le

le les entendît. Quant à l'Electeur, il demeura si touché de sa beauté & de l'air modeste qu'il avoit remarqué dans ses actions, qu'il conçut pour elle dès ce moment une passion & une estime extraordinaire.

Son impatience à pouvoir déclarer son amour, fut extrême. Dès le lendemain, il rendit visite aux Comtesses : mais il ne put trouver l'occasion de parler en particulier à *Aurore*, les Comtesses de *Löwenhaupt* & de *Steinbock* étant demeurées présentes. Ses yeux ne laisserent pas de s'expliquer, & *Aurore* s'apperçut de l'effet qu'elle faisoit sur cœur de *Frederic-Auguste*. Les Comtesses de *Löwenhaupt* & de *Steinbock* le remarquerent comme elle, & en raillerent leur Sœur, après que l'Electeur se fut retiré. „ On nous „ compare ici aux trois Graces, „ (dit en badinant la Comtesse de „ *Steinbock* ;) & cette comparai-

„ son

„ son n'est peut-être pas tout à
„ fait injuste. Cependant, ce
„ n'est point le prix de la beau-
„ té que nous venons chercher
„ ici; & le Pâris qui en déci-
„ de, devroit bien du moins at-
„ tendre que nous le priïons de
„ nous juger." *Aurore* ne put en-
tendre ce discours de sa Sœur,
sans rougir; elle baissa les yeux,
& ne dit pas un mot. „ Vous
„ rougissez, ma Sœur, (reprit sur
„ le même ton Madame de *Stein-*
„ *bock.*) Plus humble que Vénus,
„ vous ne triomphez pas de votre
„ conquête & de notre abaisse-
„ ment. Mais quand vous en se-
„ riez un peu fiere, je doute que
„ ma Sœur *Löwenhaupt* & moi en
„ eussions le dépit qu'eurent au-
„ trefois les deux Déesses.... Oh
„ pour cela non, (répondit la
„ Comtesse de *Löwenhaupt*:) je
„ vous assure bien, ma chere
„ Sœur, que je n'entre point en
„ concurrence de beauté avec
„ vous;

„ vous ; & si un Pâris me présen-
„ toit la pomme à votre préjudice,
„ j'aurois très mauvaise opinion
„ de son discernement & de son
„ bon-goût. . . . De grace, mes
„ Sœurs, (reprit Mademoiselle
„ de *Königsmarck*) laissez-là l'allé-
„ gorie. Que vous ai-je fait,
„ pour me faire la guerre comme
„ vous faites ? De quel Pâris me
„ parlez-vous, & quelle conquê-
„ te ai-je donc fait ? . . . . Quoi !
„ (dit Madame de *Löwenhaupt*)
„ ce n'est point assez pour vous
„ que nous vous cedions sans ja-
„ lousie, vous prétendez encore
„ nous obliger à vous nommer ce-
„ lui qui vous donne une préfé-
„ rence si marquée sur nous ? Non,
„ non, ma Sœur, notre bonté n'i-
„ ra pas jusques-là ; nous ne pour-
„ rions le nommer sans le louer,
„ & l'on n'aime point à louer
„ ceux qui nous humilient. . . . En
„ vérité je me fâcherai, (répon-
„ dit Mademoiselle de *Königs-*
„ *marck* ;)

„ *marck* ;) & oubliant que vous
„ êtes mes ainées & que je dois
„ vous reſpecter, je vous impo-
„ ſerai ſilence.... Si vous vous
„ fâchez, ma Sœur, (repliqua Ma-
„ dame de *Steinbock*) vous nous
„ ferez taire, ſans doute : mais
„ vous ne nous empêcherez pas
„ de penſer que vous avez remar-
„ qué comme nous, la préféren-
„ ce que vous donne l'Electeur
„ ſur nous.... Je ne ſai en quoi
„ vous l'avez pu remarquer, (ré-
„ pondit Mademoiſelle de *Königs-*
„ *marck* ;) il me ſemble que ce
„ Prince nous a traitées toutes
„ trois avec une égale politeſſe....
„ Il eſt vrai, (repliqua Madame
„ de *Löwenhaupt* ;) mais il ne
„ nous a pas regardé de la même
„ maniere.... Vous êtes plus ha-
„ biles que moi à faire des remar-
„ ques, (reprit Mademoiſelle de
„ *Königsmarck*, avec un air ſé-
„ rieux qui témoignoit que cette
„ converſation ne lui faiſoit pas

„ plaiſir;) & comme vous êtes
„ mariées & que vos Maris ont é-
„ té Amans, vous êtes faites au
„ langage des yeux. Pour moi,
„ qui n'ai jamais aimé, je ne
„ comprens pas qu'on m'aime, à
„ moins qu'on ne me le diſe."

Des viſites qui vinrent aux Comteſſes, firent finir leur converſation. Elles allerent le ſoir au Cercle chez l'Electrice-Mere. L'Electeur y vint, & après avoir dit quelques mots aux Electrices, il s'approcha de Mademoiſelle de *Königsmarck*, & s'abandonnant à la violence de ſa paſſion: „ Je ne
„ ſai, Mademoiſelle, (lui dit-il)
„ ſi ce n'eſt pas vous bleſſer, que
„ de vous dire que votre mérite
„ me force à ne vivre que pour
„ vous; & que je me trouverois
„ le plus malheureux de tous les
„ hommes, ſi mon reſpect, mes
„ ſoins, & mes hommages vous
„ étoient deſagréables. . . . Je
„ m'étois flatée en venant ici,

„ ré-

„ (répondit-elle) que je n'aurois
„ qu'à me louer de la générosité
„ de Votre Altesse Electorale; &
„ je ne croyois pas que ses bon-
„ tés dûssent me faire rougir. Je
„ la supplie donc très humble-
„ ment de vouloir bien s'abstenir
„ de discours qui ne peuvent que
„ diminuer ma reconnoissance,
„ & la haute estime que j'ai con-
„ çue pour sa personne.

Après ces paroles, elle appella sa Sœur *Löwenhaupt*, qui n'étoit pas éloignée d'elle. „ L'Electeur
„ me fait des questions touchant
„ la Cour de Suede, (lui dit-elle)
„ auxquelles vous êtes en état
„ de répondre mieux que moi". Le trouble & l'embaras de l'Electeur étoient au-delà de tout ce que l'on peut s'imaginer. Cependant, croyant pouvoir le cacher, il fit deux ou trois questions à Madame de *Löwenhaupt*, avant que de se retirer.

Etant seul dans sa chambre a-

vec ſon Favori *Beichling*: „ Oui,
„ (lui dit-il) ſi jamais homme a
„ été à plaindre, je le ſuis. J'a-
„ dore une ingrate, qui me hait,
„ qui me mépriſe peut-être; & je
„ ſens que je ne puis ceſſer de
„ l'aimer". Mr. de *Beichling* ſen-
tit l'extrême paſſion de ſon Mai-
tre; il le raſſura ſur ſes craintes,
& lui parlant avec toute la liber-
té qu'il s'étoit acquiſe: „ Faut-il,
„ Monſeigneur, que Votre Alteſſe
„ Electorale ſe deſeſpere, parce
„ qu'une Fille de qualité ne ſe
„ rend point dès que vous parlez?
„ Non, Monſeigneur, Mademoi-
„ ſelle de *Königsmarck* n'eſt point
„ à blâmer: elle vous a répondu
„ comme il convenoit à une Fil-
„ le bien née. C'étoit le ſeul mo-
„ yen pour vous obliger à joindre
„ l'eſtime à l'amour. Qu'euſſiez-
„ vous dit, ſi elle ſe fût rendue
„ auſſi-tôt que vous avez parlé?
„ Vous l'euſſiez mépriſée, & peut-
„ être ne l'aimeriez-vous plus...

„ Non

„ Non, (s'écria l'Electeur) je l'euſ-
„ ſe aimée davantage, ſi tant
„ eſt que la choſe fût poſſible.
„ Mais ne cherche point à juſti-
„ fier une cruelle; indique-moi
„ les moyens de la rendre ſenſi-
„ ble."

Après cela, le Maitre & le Confident confererent enſemble. Le réſultat de leur converſation fut, que l'Electeur écriroit à Mademoiſelle de *Königsmarck*, & que Mr. de *Beichling* lui porteroit le Billet.

La choſe fut exécutée dès le lendemain. Mr. de *Beichling* alla chez les Comteſſes à l'heure qu'il ſavoit que les perſonnes les plus diſtinguées de la Cour y étoient. Comme ſa faveur faiſoit qu'on lui cedoit par-tout, il lui fut aiſé de ſe placer près de Mademoiſelle de *Königsmarck*. Il l'entretint aſſez longtems de choſes indifferentes. Inſenſiblement, il lui parla de Poëſie. J'ai déja dit qu'elle aimoit les Vers, & qu'elle en faiſoit

aussi. Monsieur de *Beichling* étoit dans le même cas: il lui récita une Ode de sa façon; & comme il voyoit qu'elle l'écoutoit avec plaisir, il lui dit qu'il mouroit d'envie de lui faire voir des Vers qu'il avoit faits sur les Amours de l'Electeur & de Mademoiselle de *Kessel*; mais que c'étoit une chose qu'il ne pouvoit lui montrer que dans un tête à tête. Elle se leva aussi-tôt, & se retira avec lui dans une embrasure de fenêtre. Lui ayant récité en effet quelques Vers qu'il avoit faits sur ce sujet, il prit l'occasion de lui parler de la passion de l'Electeur, & lui en fit une peinture si vive & si touchante, que Mademoiselle de *Königsmarck* en parut attendrie. Mr. de *Beichling* saisissant cet heureux moment, lui présenta le Billet: elle le prit, & l'ayant mis dans sa poche, elle lui dit qu'il pouvoit en attendre la réponse. Elle rejoignit

gnit ensuite la compagnie: mais quelques momens après, elle passa dans sa chambre, & y lut le Billet de l'Electeur, qui étoit conçu en ces termes.

BILLET.

Si mon desespoir vous étoit connu, Mademoiselle, je suis persuadé que quelque haine que vous me portassiez, la bonté de votre cœur vous engageroit à m'accorder votre pitié. Oui, Mademoiselle, on ne peut être plus affligé que je le suis, d'avoir osé vous déclarer que je vous adore. Souffrez que j'aille expier ma faute à vos pieds; & puisque vous voulez ma mort, ne me refusez pas la consolation d'entendre prononcer mon Arrêt de votre bouche. L'état où je suis, ne me permet pas de vous en dire davantage. Croyez-en Beichling, *c'est un autre moi-même; il vous dira que ma vie & ma mort sont entre vos mains.*

Mademoiſelle de *Königsmarck* ſe trouva fort ébranlée, après la lecture de cette Lettre: elle ne ſavoit quel parti prendre, de la douceur, ou de la ſévérité; mais enfin, ce fatal aſcendant qui l'entrainoit malgré elle, la porta à faire cette réponſe.

REPONSE.

Il convient ſi peu, Monſeigneur, à une Particuliere de juger des Souverains, que je ne ſai quel parti prendre à l'égard de Votre Alteſſe Electorale. On ne condamne pas aiſément ceux qu'on eſtime; à plus forte raiſon, on ne veut point leur mort: jugez, Monſeigneur, ſi je dois deſirer la vôtre, moi qui joins à l'eſtime beaucoup de reconnoiſſance & de reſpect.

Ayant achevé ce Billet, elle revint dans la chambre où étoit Mr. de *Beichling*, & en le lui remet-

mettant: „ Voici (lui dit-elle) „ les Vers que vous m'avez „ demandés : je vous prie de „ ne les faire voir à person- „ ne." Elle n'eut pas plutôt fait cette démarche, que mille pensées vinrent la troubler. La compagnie lui étant importune, elle feignit de se trouver mal : elle se retira dans sa chambre, & se mit au lit, où ayant fait réflexion sur ce qu'elle venoit de faire, elle se le reprochoit comme un crime. „ Je suis vaincue & „ surmontée par une inclination „ qui m'entraine malgré moi, „ (s'écria-t-elle ;) toutes mes ré- „ solutions sont inutiles. Helas! „ je n'ai pu m'empêcher de rece- „ voir un Billet, & d'y répon- „ dre : pourrai-je avoir assez de „ force pour cacher ma tendres- „ se ? Il faut m'arracher de ces „ lieux, il faut m'en retourner „ en Suede ; & si mes Sœurs s'o- „ piniâtrent à l'empêcher, ou à

„ en vouloir savoir les raisons, il
„ faut les leur apprendre ". Elle
demeura dans cette résolution, &
passa le reste du jour, & la nuit,
à combattre une passion dont elle n'étoit plus la maitresse.

Pendant qu'elle s'affligeoit ainsi, l'Electeur n'étoit pas plus tranquille. Le Billet de Mademoiselle de *Königsmarck* ne le satisfaisoit point; le mot de *respect*, par lequel il finissoit, le choquoit:
„ C'est ce respect (disoit-il à
Beichling) qu'elle croit devoir à
„ mon rang, qui lui a fait rece-
„ voir ma Lettre, & qui me
„ procure cette réponse pleine
„ de froideur ". Quelques momens après, il prenoit le Billet & le baisoit mille fois, parce qu'il étoit de la main de Mademoiselle de *Königsmarck*. Enfin, après s'être longtems tourmenté, *Beichling* obtint de lui qu'il se tranquilliseroit jusqu'au lendemain, & qu'il iroit lui-même appren-

dre

dre le ſort qu'on lui réſervoit.

Cependant le lendemain, Mademoiſelle de *Königsmarck* ſachant que ſes Sœurs étoient levées, les fit prier de paſſer dans ſa chambre. Elle leur dit qu'elle ſe trouvoit ſi mal de l'air de Dresde, qu'elle les prioit de partir inceſſamment; qu'auſſi-bien, leur préſence y étoit inutile, puiſque l'Electeur ne pouvoit faire autre choſe que d'interceder auprès de l'Empereur, pour qu'il obligeât le Sénat de Hambourg à leur rendre juſtice de l'infidelité des *Laſtrops*. Les Comteſſes de *Löwenhaupt* & de *Steinböck* furent très ſurpriſes de la demande de leur Sœur; elles lui dirent, qu'elles ne pouvoient croire que la conſervation de ſa ſanté fût le motif qui la portoit à s'éloigner de Dresde, puiſqu'elle n'y avoit jamais été incommodée; & la preſſerent de leur avouer le véritable ſujet de cette réſolution précipitée. „ N'eſt-ce pas „ plu-

„ plutôt, ma chere Sœur, (lui
„ dit Madame de *Steinbock*) que
„ ma Sœur & moi avons deviné
„ juste il y a quelque tems, &
„ que vous appréhendez la pré-
„ sence de l'Electeur?" Made-
moiselle de *Königsmarck* voulut parler, elle voulut faire un aveu sincere de l'état de son cœur; mais un torrent de larmes lui entrecoupa la voix, & son trouble seul parla pour elle. Ses Sœurs lui témoignerent prendre sincerement part à son inquiétude; elles réitererent leurs instances, & la prierent de leur dire le sujet de ses peines.
„ Ne me contraignez pas (leur
„ dit-elle) à vous dire une cho-
„ se que je n'ai pas la force de
„ vous avouer, quoique j'en aye
„ la volonté. Songez seulement
„ que la prudence ne veut pas
„ qu'une Fille de mon âge, &
„ maitresse de sa conduite, de-
„ meure exposée au milieu de cet-
„ te Cour." Madame de *Stein-*

bock,

bock, sensiblement touchée de l'état où elle la voyoit, lui dit qu'elle étoit prête à partir incessamment; & la pria de cacher son trouble. „ Emportons d'ici, s'il „ se peut, (lui dit-elle) l'estime „ qu'on a bien voulu nous y ac- „ corder." Madame de *Löwenhaupt* ne disoit pas un mot. Son cœur n'étoit pas plus tranquille que celui de Mademoiselle de *Königsmarck*; l'idée de quitter la Cour de Saxe, la faisoit frémir. Elle étoit entrée dans d'étroites liaisons avec le Prince de *Furstemberg*, qui étoit, après l'Electeur, le plus aimable Homme de la Cour. Il étoit grand & bien fait, il avoit des manieres extrêmement nobles, personne ne le surpassoit en galanterie & en politesse; son esprit étoit fin; il s'exprimoit admirablement bien, & avoit l'heureux don de persuader tout ce qu'il vouloit: c'eût été un Homme parfait, s'il eût eu plus de sincérité,

rité, & qu'il eût été plus ſcrupuleux dans ſes amours.

Lorsqu'il avoit vu paroitre les trois Comteſſes, ſon inclination l'avoit fait pancher vers Mademoiſelle de *Königsmarck*; mais ſa pénétration lui fit bientôt découvrir que l'Electeur étoit épris des charmes de cette belle Fille. Il étoit trop bon Courtiſan, pour devenir le Rival de ſon Maitre; la Raiſon le fit ceder; & comme il n'y avoit point pour-lors de Femme à la Cour pour laquelle il ſe ſentît de l'inclination, il s'attacha à Madame de *Löwenhaupt*. Elle reconnut ſon mérite, & ils furent bientôt unis des plus étroites chaines. C'étoit dans le commencement de leurs amours, que Mademoiſelle de *Königsmarck* ſongea à s'en retourner en Suede. Madame de *Löwenhaupt* n'avoit garde d'y conſentir: elle promit véritablement à ſes Sœurs de partir avec elles; mais elle réſolut non ſeulement de

de-

demeurer, mais de les faire demeurer elles-mêmes. Mademoiselle de *Königsmarck* fut plus tranquille, depuis que ses Sœurs lui eurent promis de la ramener en Suede. Elle se leva, & parut le reste du jour un peu négligée, comme une personne qui s'étoit trouvée mal. L'abattement qui paroissoit dans ses yeux, lui donnoit un air de langueur qui ne diminuoit point ses charmes.

Pendant tout le jour les Comtesses reçurent, comme à l'ordinaire, les visites de ce qu'il y avoit de plus galant à la Cour. L'Electeur les vint voir sur le soir. Lorsqu'il entra, Mademoiselle de *Königsmarck* venoit de se retirer pour écrire une Lettre. Il crut qu'elle l'évitoit, & son cœur en fut allarmé; à peine parla-t-il aux Dames. Madame de *Löwenhaupt* reconnut tout ce qui se passoit dans son ame; elle s'approcha de lui, & lui dit d'une voix basse:

„ On

n'étoit pas amoureux, s'étoient retirés par reſpect. Le Prince de *Furſtemberg* entretenoit Madame de *Löwenhaupt*, & le Chancelier *Beichling* parloit à Madame de *Steinbock* de ſes differends avec les *Laſtrops*.

Les deux Amans ſe voyant en liberté de ſe parler à cœur ouvert, en profiterent. L'Electeur s'exprima avec tant de force, que Mademoiſelle de *Königsmarck* ne put tenir la réſolution qu'elle avoit priſe de lui cacher ſa tendreſſe. Ils ſe dirent mille choſes, qui les charmerent l'un de l'autre; & enfin ils convinrent de s'aimer toujours. Mademoiſelle de *Königsmarck* exigea de l'Electeur, qu'ils tiendroient leur intelligence ſecrete, ſur-tout à Madame de *Steinbock*, dont la Vertu ſévère l'épouvantoit. L'Electeur lui raconta ce que Madame de *Löwenhaupt* lui avoit dit, & ils réſolurent de la prendre pour Confidente de leurs amours. Ils ſe

ſe quitterent enfin, fort contens de s'être parlés.

L'Eléćteur, avant que de ſortir, parla à Madame de *Löwenhaupt*; il lui dit où il en étoit avec ſa Sœur, & la pria d'être attachée à ſes interêts, & de porter Mademoiſelle de *Königsmarck* à conſentir qu'il fît connoitre à toute la Terre qu'il l'adoroit. Elle l'aſſura qu'elle lui rendroit ſes offices, & il ſe retira le plus content du monde.

Madame de *Löwenhaupt* travailla ſi efficacement pour l'Elećteur, qu'elle leva tous les ſcrupules & les craintes de Mademoiſelle de *Königsmarck*. Elle fit ſavoir le ſuccès de ſa négociation à l'Elećteur, & dans une converſation qu'elle eut avec lui, elle lui dit que ſon triomphe étoit aſſuré: mais qu'elle ne ſavoit pas comment il pourroit voir Mademoiſelle de *Königsmarck*, ſans que Madame de *Steinbeck* en eût connoiſſance. L'Elec-

teur, qui n'a jamais manqué d'expédiens dans ses Intrigues amoureuses, dit qu'il falloit qu'elle fît consentir ses Sœurs d'aller à Mauritzbourg; que là il logeroit Mademoiselle de *Königsmarck* de maniere qu'il pourroit l'entretenir, sans que jamais Madame de *Steinbock* pût s'en appercevoir. Madame de *Löwenhaupt* approuva ce projet; elle en parla à Mademoiselle de *Königsmarck*, qui fit d'abord quelques difficultés: mais enfin elle ceda aux conseils de sa Sœur & aux sollicitations de l'Electeur, qui la vint voir dans le tems qu'elles parloient toutes deux du Voyage de Mauritzbourg.

Jamais l'Electeur n'a paru plus content, que d'avoir obtenu le consentement de sa Belle pour son départ. Ce fut dans cette même conversation, qu'ils se jurerent une affection éternelle; & l'entretien de Mademoiselle de *Königsmarck* eut des charmes si doux pour

l'E-

l'Electeur, que pendant qu'il dura il fut entierement attaché à renouveller à cette aimable personne toutes les protestations du plus tendre amour. Ils se séparerent, & Mademoiselle de *Königsmarck* disant à son Amant un adieu tendre, le laissa le plus amoureux de tous les Hommes.

Madame de *Steinbock* desapprouva beaucoup, que ses Sœurs eussent promis à l'Electeur d'aller à Mauritzbourg. Elle leur représenta le tort que cette Partie, dont les Electrices ne seroient point, leur feroit dans l'esprit de ces Princesses. „ Tandis que j'ai cru (dit-elle à Mademoiselle de *Königsmarck*) que „ vous envisagiez la passion de „ l'Electeur pour vous avec la „ froideur que vous devez à votre Naissance & à votre Vertu, „ je ne vous en ai point parlé; „ je me suis reposée sur votre sagesse: mais maintenant que je

 „ vois

„ vois que vous oubliez la févéri-
„ té que vous vous étiez prefcri-
„ te, je croi, ma chere Sœur, de-
„ voir vous avertir du précipice
„ où vous êtes prête de tomber.
„ Vous êtes maitreffe de vos vo-
„ lontés, je n'ai aucune autorité
„ fur vous; mais je me flate que
„ votre Vertu en aura : je vous
„ conjure de ne lui point réfifter.
„ Songez à ce que vous vous de-
„ vez à vous-même, & penfez
„ que vous allez perdre cette ré-
„ putation que vous vous êtes ac-
„ quife avec tant de juftice. Ayez
„ de la force & du courage, ma
„ Sœur. Partons; fuivez-moi en
„ Suede. Ne craignez point de
„ prendre un parti trop févère &
„ trop difficile : quelque affreux
„ qu'il vous paroiffe d'abord, il
„ fera plus doux dans la fuite,
„ que les malheurs d'une Galante-
„ rie."

Mademoifelle de *Königsmarck* fondoit en larmes : elle ne répon-
dit

dit point à Madame de *Steinbock*, mais elle l'embrassa tendrement, & alla se renfermer dans sa chambre. Madame de *Löwenhaupt* l'y suivit, & cette dangereuse Sœur sut combattre & surmonter tous les mouvemens de Vertu, que Madame de *Steinbock* avoit réveillés. Elle dépeignit l'Electeur soumis, respectueux, & amoureux; le desespoir dans lequel il seroit, si elle l'abandonnoit; & les justes sujets de plainte qu'il auroit, si après lui avoir promis d'aller à Mauritzbourg, on lui manquoit de parole.
„ C'est une complaisance (disoit-
„ elle) que nous devons à la géné-
„ rosité avec laquelle il s'interesse
„ pour nous. Madame de *Stein-*
„ *bock* n'y pense pas, sans doute,
„ & je me fais fort de la faire en-
„ trer dans mes sentimens." Mademoiselle de *Königsmarck*, qui n'étoit plus maitresse d'elle-même, & sur qui l'amour exerçoit son empire, ne combattit que foiblement

les raiſons de ſa Sœur, & conſentit enfin d'aller à Mauritzbourg.

Madame de *Steinbock* voyant la réſolution de ſes Sœurs, en fut affligée ; & comme elle ne pouvoit les en détournèr, elle prétexta une maladie, pour n'être point du voyage.

L'Electeur, avant que de partir pour Mauritzbourg, envoya à Mademoiſelle de *Königsmarck* un habit d'une richeſſe extraordinaire, & une garniture de diamans des plus ſuperbes. Mesdames de *Löwenhaupt* & de *Steinbock* ne furent point oubliées ; leurs préſens furent magnifiques, quoiqu'inférieurs de beaucoup à ceux qui étoient deſtinés pour leur Sœur.

Mademoiſelle de *Königsmarck* & la Comteſſe de *Löwenhaupt*, accompagnées des plus belles Dames de la Cour habillées en Amazones, partirent quelques momens après l'Electeur, qui leur donna des divertiſſemens extraordinaires. Lorsqu'el-

qu'elles furent entrées dans la Forêt de Mauritzbourg, elles apperçurent un Palais ſuperbe. Leur Caroſſe ayant arrêté pour leur donner le tems de conſiderer la magnificence de cet Edifice, elles en virent ouvrir tout à coup la porte. Diane, environnée de ſes Nymphes, s'y préſenta. Elle adreſſa la parole à Mademoiſelle de *Königsmarck*, & faiſant alluſion au nom d'*Aurore*, elle l'invita, comme ſi elle eût été cette Déeſſe, à entrer dans ſon Palais, pour y recevoir les hommages des Divinités des Bois.

Les Dames ayant mis pied à terre, Diane les conduiſit dans un Sallon orné de peintures qui repréſentoient les principales actions de cette Déeſſe. La mort du tendre Endymion, la punition du téméraire Actéon, y étoient peintes avec un art infini. Diane ordonna à ſes Nymphes, de régaler *Aurore* & ſa Suite: auſſi-tôt,

le milieu du parquet s'ouvrit, & l'on vit ſortir du fond de la terre une table couverte des mets les plus délicieux. Les Dames étant placées, on entendit un bruit de Hautbois, de Fiffres, & de Chalumeaux. Le Dieu Pan parut en même tems, ſuivi des Faunes & des autres Dieux des Bois : c'étoit l'Electeur, & les Hommes les mieux faits de ſa Cour. Diane, qui étoit repréſentée par Madame de *Beithling*, invita Pan à s'aſſeoir près de la belle *Aurore*. Que de jolies choſes ne lui dit point ce Dieu! quels empreſſemens pour la ſervir! quels ſoins pour lui plaire & pour la perſuader de ſa paſſion! Ils ſe dirent réciproquement cent fois, Que vous êtes aimable! que je vous aime! je vous aimerai éternellement.

Enfin, le repas fini, on entendit un grand bruit de Cors de chaſſe & de Chiens. Les Dames étonnées accoururent aux fenêtres ; &

& virent passer un Cerf que des Chasseurs poursuivoient. Elles souhaiterent de pouvoir suivre la Chasse: aussi-tôt il se trouva des Chevaux tout prêts, avec des Caleches ouvertes pour celles qui ne vouloient point monter à cheval. Le Cerf, enfermé dans les toiles, fut réduit à se précipiter dans un Etang près du Château de Mauritzbourg. Les Chiens l'y suivirent, & les Dames étant arrivées au bord, trouverent des Gondoles qui les porterent dans une Ile au milieu de l'Etang: elles y arriverent à la mort du Cerf, & virent donner la Curée.

A une des extrémites de l'Ile, étoit une magnifique Tente à la Turque. Elles y entrerent, & trouverent que tous les meubles étoient à la Turque aussi. Dans le tems qu'elles en admiroient la beauté, elles virent arriver vingt-quatre jeunes Turcs superbement vêtus, qui leur présenterent dans de

de grandes corbeilles d'argent toutes ſortes de rafraichiſſemens. Quelques momens après, elles virent ſortir d'une autre Tente tous les Grands-Officiers du Serrail. Le Grand-Seigneur paroiſſoit au milieu d'eux, tout éclatant de pierreries : c'étoit l'Electeur, qui vint joindre les Dames, & qui ayant jetté un Mouchoir richement brodé à Mademoiſelle de *Königsmarck*, s'aſſit avec elle ſur un Sopha. On préſenta des carreaux à toutes les autres Dames, & dès qu'elles furent aſſiſes, l'on vit entrer pluſieurs Baladines, qui par leurs ſauts, leurs poſtures & leurs danſes à la Turque, les amuſerent quelque tems. S'étant enfin levées, l'Electeur donna la main à Mademoiſelle de *Königsmarck*, & la conduiſit à ſa Gondole. L'Electeur, Madame de *Löwenhaupt* & le Prince de *Furſtemberg* y entrerent avec elle; les autres Dames prirent dans leurs Gondoles les

Ca-

Cavaliers qui leur convenoient. On se promena ainsi quelque tems sur l'eau, au son harmonieux d'un Concert de Musique. La Compagnie étant revenue à terre, l'Electeur se plaça avec Mademoiselle de *Königsmarck* dans une Caleche ouverte. Ils étoient environnés de Janissaires, & des Grands-Officiers du Serrail à cheval: les Dames suivoient dans differentes Caleches. On arriva ainsi au Château de Mauritzbourg.

L'Electeur conduisit Mademoiselle de *Königsmarck* dans l'Apartement qui lui étoit destiné, & dont les meubles étoient d'une richesse extraordinaire. Le Lit, sur-tout, étoit d'une ordonnance admirable. La garniture en étoit de damas aurore, brodé en argent. On y voyoit en divers compartimens, les Amours d'Aurore & de Tithon. Des Amours soutenoient les rideaux en festons, & sembloient répandre des pavots, des roses

roses & des anémones sur ce Lit admirable. " C'est ici, Mademoi-
„ selle, que vous êtes vraiment
„ Souveraine, (lui dit galam-
„ ment l'Electeur;) & que de
„ grand Seigneur que j'étois, je
„ deviens votre Esclave.... Ah!
„ (lui dit Mademoiselle de *Königs-*
„ *marck*) dans quelque état que
„ vous vous présentiez, vous serez
„ toujours cher à mes yeux ".
L'Electeur lui baisa la main, & la laissa seule, pour lui donner le tems de changer d'habit, & pour en changer lui-même. Mademoiselle de *Königsmarck* mit celui que l'Electeur lui avoit donné, & jamais elle ne parut plus belle. L'Electeur de son côté s'ajusta avec le soin d'un homme qui cherche à plaire; son habit étoit brodé de diamans & de perles. Lorsqu'il sut que Mademoiselle de *Königsmarck* étoit habillée, il alla chez elle, & lui sut un gré infini de s'être ainsi parée. Il la mena

à la Comédie, où l'on représenta Psyché avec ses Agrémens.

Le souper suivit la Comédie. Mademoiselle de *Königsmarck*, en se mettant à table, trouva sur son assiette un bouquet de diamans, de rubis, d'émeraudes & de perles, qui lui annonçoit qu'elle étoit la Reine du Bal qui devoit suivre le souper. Elle en fit effectivement l'ouverture avec l'Electeur: ils s'attirerent les regards & l'admiration de tout le monde; on ne pouvoit se lasser de les voir; toutes les Dames se souhaiterent un Amant tel que l'Electeur, & les Hommes une Maitresse semblable à Mademoiselle de *Königsmarck*. Enfin cette grande journée se passa au contentement des deux Amans. On les vit disparoitre de la Salle du Bal: mais personne ne fit semblant de s'appercevoir de leur absence, parce qu'on se doutoit bien qu'ils avoient voulu être seuls. On les

y laissa; & l'Electeur goûta à loisir les charmes les plus doux avec Mademoiselle de *Königsmarck*, qui lui donna les marques les plus essentielles de sa tendresse.

Cette Fête fut suivie pendant quinze jours, de toutes sortes de Jeux & de divertissemens. La Danse n'y fut point oubliée, & Mademoiselle de *Königsmarck* y parut toujours merveilleusement, & se distingua parmi les autres.

Pendant qu'on n'étoit occupé que de plaisirs à Mauritzbourg, Madame de *Steinbock*, qui étoit mécontente de la conduite de sa Sœur, prit la résolution de partir de Dresde. Elle feignit d'avoir reçu des ordres de son Mari, pour retourner en Suede. Mais les Electrices ne laisserent pas de pénétrer le véritable motif de son départ, & l'en estimerent davantage. Elle écrivit une Lettre à l'Electeur, dans laquelle, sans faire mention de ses Sœurs, elle le remercia des bon-

bontés qu'il avoit eues pour elle.

Ce Prince ne doutant pas que le départ précipité de Madame de *Steinbock* ne fît de la peine à Mademoiselle de *Königsmarck*, lui en fit un mystere; & montant à cheval il courut à Dresde, afin de détourner, s'il étoit possible, Madame de *Steinbock* de sa résolution. Sa précaution fut inutile, il la trouva partie dès la veille; ce qui le rendit si chagrin qu'il oublia de voir les Electrices, & retourna sur l'heure même à Mauritzbourg. Les Princesses apprenant qu'il avoit été à Dresde, furent extrêmement piquées de l'indifference qu'il leur avoit témoignée. La jeune Electrice pleura beaucoup, & l'Electrice-Mere protesta qu'elle ne demeureroit pas longtems exposée à de pareils affronts, & qu'elle se retireroit au Château de Lichtenberg, qui lui avoit été assigné pour son Douaire. En même tems elle donna ses ordres pour

qu'on lui préparât ses Equipages.

Mademoiselle de *Königsmarck* fut extrêmement affligée du départ de Madame de *Steinbock* : mais elle le fut encore plus, lorsqu'elle sut ce que l'Electeur avoit fait. Elle lui en fit des reproches, & lui dit que la plus grande preuve qu'elle attendoit de son amour, étoit qu'il continuât d'avoir pour l'Electrice tous les égards que méritoient les vertus de cette Princesse ; elle le menaça même, que s'il en agissoit autrement, elle se retireroit hors de ses Etats ; & pour adoucir les chagrins de l'Electrice, elle exigea qu'il retournât à Dresde, disant, qu'elle ne vouloit point être cause que cette Princesse fût privée du plaisir de le voir. L'Electrice, qui fut informée de ce procedé, en fut charmée, & redoubla d'estime pour Mademoiselle de *Königsmarck*. Il est vrai que cette Favorite a toujours répondu merveilleuse-

ment

ment bien à cette eſtime, qu'elle a toujours eu pour l'Electrice les attentions les plus reſpectueuſes; & que loin de détourner l'Electeur de voir cette Princeſſe, elle lui diſoit ſouvent, que la perte qu'elle faiſoit de ſon cœur étoit ſi grande, & qu'elle devoit en être ſi ſenſiblement touchée, qu'il ne pouvoit aſſez ſoulager ſes ennuis, ni avoir aſſez de bonnes manieres pour elle.

L'Electrice apprenant les bons offices que lui rendoit Mademoiſelle de *Königsmarck*, vit à ſon tour ſa faveur ſans jalouſie. Je „ me conſole, (diſoit-elle quelquefois) d'avoir une Rivale, „ parce que c'eſt une perſonne de „ mérite. " L'Electrice-Meré, dont la Vertu ſévère avoit toujours été ennemie de toute Galanterie, ne pouvoit pas condamner ſon Fils d'aimer une perſonne ſi aimable. Les deux Electrices la voyoient, & la trai-

toient avec familiarité. Les Courtisans avoient pour elle un respect fondé sur l'estime : les Femmes, même, ne pouvoient la haïr. Sa modestie, sa douceur, & sa politesse ne l'abandonnerent jamais ; & dans sa faveur elle alloit au-devant d'un chacun, & prévenoit les besoins des malheureux. Sa mémoire est encore en vénération à tous ceux qui l'ont connue.

L'Electeur étant revenu de Mauritzbourg à Dresde, forma une Maison à Mademoiselle de *Königsmarck*, la logea, & lui donna des meubles superbes. Quelque tems après, il obtint des Chanoinesses de Quedlinbourg, toutes Princesses ou Comtesses, d'élire Mademoiselle de *Königsmarck* pour Doyenne du Chapitre. Ce Titre lui valut celui de *Madame*. L'Electeur soupoit tous les soirs avec elle, & lui donnoit des Fêtes magnifiques, auxquelles toute

te la Cour participoit. Il venoit des Etrangers de tous côtés à Dresde, qui s'en retournoient pleins d'admiration & pour l'Amant & pour la Maitresse.

Cependant, la satisfaction de Madame de *Königsmarck* fut un peu alterée par le départ de Madame de *Löwenhaupt*, qui ayant résisté longtems aux ordres de son Mari qui la rappelloit, fut enfin obligée de partir. „ Me voici seule, „ (disoit d'un air tendre Madame de *Königsmarck*, en parlant à „ l'Electeur;) je renonce pour „ vous à tout ce que j'ai de plus „ cher. Ah! que je serois mal- „ heureuse, si vous m'abandon- „ niez!.. Non, Madame, (s'é- „ cria l'Electeur) vous n'avez „ rien à craindre: je suis à vous „ pour tout le tems de ma vie. „ Soyez-en assurée; & que ces „ perfections qui m'ont charmé, „ & que je ne puis jamais trou- „ ver qu'en vous, vous soient

„ garants de ma fidelité. Je ne
„ trouverai qu'en vous cet esprit
„ admirable & charmant, qui fait
„ qu'auprès de vous je me crois
„ le plus heureux Mortel de la
„ Terre. Cessez donc d'avoir des
„ appréhensions qui m'affligent &
„ m'outragent. J'adore en vous,
„ ma chere Comtesse, non seule-
„ ment la beauté la plus parfaite;
„ mais aussi cette belle ame, cet
„ esprit & cette bonté de cœur,
„ enfin ces grandes qualités qui
„ vous élevent si fort au-dessus de
„ toutes les Femmes que je con-
„ nois, & qu'il est impossible que
„ je trouve ailleurs .... Que
„ vous êtes aimable, mon cher
„ Prince, & que vous savez ras-
„ surer un cœur qui ne craint que
„ parce qu'il vous aime trop!
„ Conservez ces sentimens, ils
„ font mon bonheur & ma joye.
„ Oui, mon Cher, car je ne puis
„ plus vous appeller autrement,
„ & l'amour bannit toute con-

„ train-

„ trainte, je préfere votre ten-
„ dresse à votre grandeur & à vo-
„ tre puissance. Je vous trouve
„ mille fois plus grand par vos
„ sentimens, que par votre rang.
„ Vous êtes maitre de moi, de
„ mon cœur, & de ma vie." Nos deux Amans s'étant encore dit mille choses pareilles, & même plus tendres, souperent ensemble, & ne se quitterent que bien avant dans la nuit.

Ils employerent si bien leur tems, que neuf mois après, Madame de *Königsmarck* accoucha d'un Fils, qui étoit le véritable portrait de son Pere, dont il a aujourd'hui l'air, la force, les manieres, & la façon même de penser. La naissance de cet Enfant donna une joye extrême à l'Electeur. Il le nomma *Mauritz* (*Maurice*), en mémoire du triomphe qu'il avoit obtenu à Mauritzbourg sur sa Mere. Dans la suite, il lui a donné le titre de *Comte de Saxe*. C'est

celui qui par ſon mérite s'eſt acquis l'eſtime des François, auprès de qui il ſert en qualité de Lieutenant-Général, avec un Régiment d'Infanterie.

L'Electeur ne quitta preſque point ſa Maitreſſe, pendant le tems de ſes couches; il paſſoit les journées entieres au chevet de ſon lit; & comme elle fut extrêmement malade les premiers jours, il ne ceſſoit de conjurer les Medecins d'avoir ſoin d'elle, & d'employer tout leur Art pour la conſerver. Cependant, malgré les ſoins qu'ils ſe donnerent, ils ne purent empêcher qu'il ne reſtât à Madame de *Königsmarck* une ſueur preſque continuelle, qui étoit d'une odeur peu agréable, & que les ſenteurs les plus fortes ne pouvoient ſurmonter. Ce malheur affligea d'abord extrêmement les deux Amans: mais enfin il cauſa à l'Electeur un dégoût, qui fit qu'il s'éloigna peu à peu de la Comteſ-

ſe;

ſe; juſqu'à ce qu'ayant pris d'autres engagemens, il ceſſa entierement de vivre avec elle comme Amant: car d'ailleurs il la vit toujours, & eut toujours pour elle une très grande eſtime.

Ce fut peu de mois après les couches de Madame de *Königsmarck*, que la Cour de Vienne offrit à l'Electeur le Commandement de l'Armée Impériale en Hongrie. Ce Prince, qui commençoit à briſer les chaines qui l'attachoient à Madame de *Königsmarck*, & qui après tout a toujours fait ceder l'amour des Femmes à celui de la Gloire, accepta l'offre de l'Empereur. Il partit pour l'Armée, & y agit d'une maniere qui répondit parfaitement à la haute opinion qu'on avoit eue de ſon courage.

Après la Campagne, il vint rendre ſes reſpects à l'Empereur, qui le reçut avec toute la diſtinction qui étoit dûe à ſon rang. Ce fut à Vienne, que ce Vainqueur

des Turcs fut encore vaincu par l'Amour. La Comtesse d'*Esterlé* fut le fatal écueil, contre lequel échoua sa liberté. Son cœur, d'accord avec ses yeux, la lui fit regarder comme tout ce qu'il y avoit de plus parfait, & comme un Miracle de la Nature. Ce fut à un Bal que donnoit le Roi des Romains, Fils ainé de l'Empereur, qu'il la vit pour la premiere fois. Sa vue fit sur lui un tel effet, que malgré cette hardiesse qu'on lui reprochoit, il demeura interdit. Il entreprit de lui parler; mais il étoit tellement troublé, qu'il ne trouvoit pas ce qu'il vouloit lui dire: tout son discours fut un galimatias auquel Madame d'*Esterlé* n'auroit rien compris, si elle eût eu moins de connoissance du langage des yeux. Elle lut dans ceux de l'Electeur, tout l'effet que ses charmes faisoient sur son cœur.

Comme elle ne se piquoit pas d'une Vertu austere, & qu'elle ne de-

demandoit pas mieux que de le faire expliquer, elle se retira dans une embrasure de fenêtre. L'Electeur la suivit. Elle lui parla d'abord de la magnificence de la Fête; mais il ne lui répondoit pas un mot. Elle crut qu'il se trouvoit mal, & lui présentant de l'Eau de la Reine d'Hongrie : „ Mon„ seigneur, (s'écria-t-elle) m'en„ tendez-vous?... Oui, Mada„ me, (repliqua-t-il en poussant „ un grand soupir,) je vous en„ tends, & je vous vois très bien. „ Je suis même sensible autant que „ je le dois, au secours que vous „ voulez bien me donner. Mais „ ce n'est point de l'Eau de la „ Reine d'Hongrie, qui peut me „ faire revenir. Vous avez d'au„ tres remedes, Madame; dai„ gnez les employer, & souffrez „ que j'attende ma guérison de „ vous, qui êtes la cause de mon „ mal.... J'ignore quel mal j'ai „ pu vous communiquer, (répon-

„ dit

„ dit en riant la Comteſſe,) & je
„ ne m'en connois point de con-
„ tagieux. De plus, je ſuis peu
„ experte en remedes. Si pourtant
„ je connoiſſois votre mal, j'em-
„ ployerois avec plaiſir mon peu
„ de ſavoir, pour vous rendre u-
„ ne ſanté qui ne peut être que
„ chere à l'Europe.... Que tou-
„ te l'Europe me néglige, Mada-
„ me, (s'écria l'Electeur;) pourvu
„ que vous preniez part à ce qui
„ me regarde, je me croirai le
„ plus heureux des Hommes. Oui,
„ belle Comteſſe, (continua-t-il
„ avec un transport qui marquoit
„ aſſez combien il étoit épris,) ma
„ maladie n'eſt autre que la paſ-
„ ſion la plus vive & la plus ten-
„ dre, que je reſſens pour vous.
„ Rien ne m'en peut guérir: mais
„ apportez du ſoulagement à mes
„ peines. Je ne vous demande
„ la vie, que pour vous la dé-
„ vouer, & pour vous admirer
„ comme la perſonne de l'Univers
„ qui

„ qui mérite le plus de l'être....
„ Je vous ai déja dit, Monſei-
„ gneur, (répondit Madame d'*Eſ-*
„ *terlé*,) que je voulois employer
„ tous les remedes qui me ſe-
„ roient connus, pour procurer
„ votre guériſon. Je ſuis trop
„ eſclave de ma parole, & trop
„ bonne Sujette de l'Empereur,
„ pour ne point contribuer à
„ vous rendre une ſanté qui ne
„ peut que lui être précieuſe.
„ Tranquilliſez-vous donc, &
„ me laiſſez le tems de penſer à
„ ce que je dois faire."

La Comteſſe parloit avec tant d'application, que le Roi des Romains, qui venoit joindre l'Electeur, n'étoit plus qu'à quelques pas d'elle, lorsqu'elle s'en apperçut. Elle ne ſe déconcerta point, & dit, comme ſi elle eût répondu à l'Electeur: „ J'aime beaucoup la
„ Muſique; mais particuliere-
„ ment le chant." Le Roi des Romains demeura perſuadé qu'il n'é-

n'étoit question d'autre chose ; il pria l'Electeur de passer dans un Sallon voisin, où il y avoit un superbe souper. La table étoit en forme de fer à cheval ; l'intérieur étoit vuide, & formoit un bassin d'eau, au milieu duquel paroissoient Zéphyre & Flore, auxquels des Amours présentoient des fleurs. Les quatre coins de la Salle étoient remplis par des Cascades d'Eau de senteur, ce qui formoit un spectacle charmant, à la lumiere d'un millier de bougies placées sur des lustres & des girandoles de crystal. A une des extrémités de la Salle étoit un Théatre, dont le rideau représentoit Psyché, dans un magnifique Palais que Cupidon avoit fait bâtir pour elle. Les Ris, les Jeux, les Plaisirs voloient autour d'elle. Rien n'étoit plus beau ni plus aimable, que cette jeune Princesse : elle étoit telle enfin, qu'il faut être pour donner de l'amour à l'Amour même. Le

Roi

Roi & la Reine des Romains, & l'Electeur, étant placés, le rideau s'ouvrit. On vit un superbe Théatre représentant l'Olympe, où tous les Dieux étoient assemblés. Jupiter leur présentoit le Portrait de l'Electeur, & leur demandoit que de son vivant il fût reçu au nombre des Dieux. Toutes les Divinités applaudirent à Jupiter, & célébrerent ensuite par des danses & des chants la résolution qui avoit été prise.

Après le souper, tandis qu'on levoit les tables, la Cour s'étant approchée des fenêtres, vit tirer un Feu d'artifice. Le Bal commença ensuite; & cette magnifique Fête ne se termina que le lendemain, après le lever du Soleil.

L'Electeur auroit été fort satisfait de la Fête, s'il avoit pu trouver le moyen de continuer la conversation qu'il avoit commencée avec Madame d'*Esterlé*: mais elle l'évita avec beaucoup d'adresse; car

car quoiqu'elle ne prétendît point se faire rechercher longtems, elle vouloit du moins l'être assez, pour qu'on lui tînt compte de s'être rendue.

Deux jours se passerent, sans que l'Electeur pût la voir. Il la rencontra chez la Reine des Romains; mais il ne put l'entretenir, parce qu'elle se tint fort éloignée. Enfin le Roi des Romains étant arrivé, proposa à la Reine & à l'Electeur de jouer à la Premiere. Madame d'*Esterlé* fut de la partie; le hazard plaça l'Electeur à côté d'elle. Ce Prince n'avoit garde de perdre le moment de dire à la Comtesse de petits mots, le plus bas qu'il lui fut possible. Il feignoit pour cela de prendre du tabac, & de se servir souvent de son mouchoir, dont il cachoit sa bouche quand il lui parloit. Il ne la regardoit pas, dans la crainte que Mr. d'*Esterlé*, qui en qualité de Chambellan de service se tenoit der-

derriere le fauteuil du Roi, ne s'en apperçût : mais il ne laissa point de cette maniere de lui dire qu'il l'adoroit, qu'il ne demandoit pour toute récompense que la permission de la servir avec le même respect qu'on sert les Dieux, & que son desinteressement méritoit quelque bonté. Quoiqu'elle feignît de ne pas l'entendre, elle l'entendoit fort bien. L'application de l'Electeur à lui parler étoit si grande, qu'il arriva plus d'une fois que la Reine des Romains lui adressa la parole, sans qu'il l'entendît. La Comtesse étoit charmée de ce qu'il lui disoit : mais elle lui répondoit peu, parce qu'elle appréhendoit d'être observée par la Reine des Romains & Mr. d'*Esterle*. Cependant, le peu qu'elle lui dit, suffit pour lui donner à entendre qu'il ne tiendroit pas à elle qu'il ne fût bien-tôt parfaitement heureux.

Le lendemain l'Electeur, qui

vouloit ſavoir à quoi s'en tenir, écrivit à la Belle tout ce que le cœur inſpire lorſqu'on aime beaucoup, & qu'on peut ſe flater de n'être point haï. Comme il penſoit les choſes avec une délicateſſe & une vivacité inexprimable, il les diſoit dans des termes ſi choiſis, ſi naturels, & ſi nobles, que ſon eſprit n'enchantoit pas moins que ſa perſonne. Il mouroit d'impatience qu'elle lui accordât la permiſſion de l'entretenir en particulier; il l'en pria, & pour faire mieux valoir ſa priere, il accompagna le Billet d'une paire de boucles d'oreilles de la valeur de quarante-mille florins. La Pluye d'or ne fit pas un effet plus ſéduiſant ſur le cœur de Danaé, que le firent les boucles d'oreilles ſur celui de Madame d'*Eſterlé*. Toutes les raiſons qui avoient combattu ſon penchant à ſe rendre, s'évanouïrent; & manquer de reconnoiſſance envers un Prince ſi géné-

néreux, lui parut la ſeule faute qu'elle pouvoit faire. Elle lui répondit dans des termes qui ne demandoient point d'explication, & lui manda qu'elle l'attendroit à huit heures du ſoir.

L'Electeur ne manqua pas l'heure. Il trouva la Comteſſe nonchalamment couchée ſur un lit de repos de brocard d'or, dans un cabinet où l'on ne voyoit reluire qu'or, peintures, & glaces ſuperbes: il ſembloit que ce fût la demeure de la Mere des Amours. Madame d'*Eſterlé* étoit charmante. Ses cheveux, qui étoient du plus beau blond du monde, tomboient par boucles ſur ſes épaules, & étoient relevés par des rubans verds. Elle avoit une robe couleur de roſe & argent, avec des fleurs qui imitoient le naturel. Une dentelle magnifique relevoit la beauté de ſa gorge; l'incarnat & le blanc de ſon teint uniſſoient les roſes avec les lys. Elle étoit dans

une émotion extrême, de crainte, ou peut-être de joye de la visite de l'Electeur; ce qui ajoutoit de nouvelles graces à celles qu'elle avoit naturellement. Le Prince la regardoit avec un plaisir, qu'il est aussi impossible de décrire, que tout ce qui se passa entre les deux Amans. Il est certain que l'Electeur fut si content de sa visite, qu'en se retirant chez lui, il donna ses meilleurs momens à penser à elle.

Il y avoit employé le reste de la nuit, & commençoit à dormir le matin, quand on vint lui dire que le Roi des Romains le prioit de passer dans son apartement. Il se leva promtement, & ne tarda guéres à se rendre auprès de lui. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit ce Prince, qu'il avoit laissé la veille en parfaite santé, maintenant au lit, pâle, défait, & comme un homme hors de lui-même! „ Bon Dieu! qu'est-ce

„ que

„ que ceci, (s'écria l'Electeur,)
„ & qu'eſt-il arrivé à Votre Ma-
„ jeſté?... La plus cruelle des A-
„ vantures, (répondit le Roi des
„ Romains.) Je ſuis menacé d'u-
„ ne mort prochaine. Mais ce
„ qui m'afflige, eſt que vous êtes
„ menacé d'un ſort encore plus
„ malheureux.... Quelle triſte
„ révélation a pu troubler votre
„ repos, Sire, (répondit l'Elec-
„ teur;) & quels ſiniſtres preſ-
„ ſentimens pouvez-vous avoir
„ ſur des choſes ſi incertaines?...
„ Aſſeyez-vous un moment, mon
„ Couſin, (reprit le Roi;) écou-
„ tez-moi; & peut-être enſuite
„ ſerez-vous rempli de crainte
„ auſſi-bien que moi." L'Elec-
teur s'étant aſſis, le Roi reprit
la parole. „ J'ai eu la plus effra-
„ yante apparition cette nuit,
„ (dit-il) qu'ait peut-être jamais
„ eu Mortel. Deux heures après
„ que je me fus couché hier au
„ ſoir, j'ai entendu entrer dans

 „ ma

„ ma chambre. Croyant que c'é-
„ toit un de mes Valets de cham-
„ bre, sans ouvrir mon rideau
„ j'ai grondé de ce qu'on venoit
„ m'éveiller. Mais jugez de mon
„ étonnement ; j'ai entendu un
„ grand bruit de chaines. J'ai
„ regardé, & j'ai vu un Spectre
„ tout blanc, qui d'une voix ef-
„ froyable m'a dit : *Joseph, Roi*
„ *des Romains, je suis une Ame*
„ *qui endure les peines du Purgatoi-*
„ *re. Je viens te trouver de la*
„ *part de Dieu, pour t'avertir de*
„ *l'abîme où tu ès prêt de tomber,*
„ *par tes liaisons avec l'Electeur de*
„ *Saxe. Renonce à son amitié,*
„ *où te prépare à la damnation éter-*
„ *nelle.* Ici le bruit des chaines
„ a redoublé ; & comme la fra-
„ yeur m'avoit ôté la parole, le
„ Fantôme m'a dit: *Tu ne me ré-*
„ *ponds point, Joseph? Serois-tu*
„ *assez malheureux, pour résister à*
„ *Dieu? & l'amitié d'un Homme*
„ *t'est-elle plus chere que celle de ce-*

„ *lui*

„ *lui à qui tu dois toutes choses?*
„ *Va, je te laisse penser à ce que*
„ *tu as à faire. Dans trois jours je*
„ *viendrai savoir ta réponse; & si*
„ *tu persistes à voir l'Electeur de*
„ *Saxe, ta perte & la sienne sont*
„ *certaines*. En achevant ces mots,
„ le Spectre a disparu, & m'a
„ laissé, je vous l'avoue, dans
„ d'étranges inquiétudes. Je n'ai
„ pas eu la force d'appeller, &
„ mon premier Valet de chambre
„ m'a trouvé tantôt saisi d'épou-
„ vante. Je me trouve un peu
„ rassuré, par la résolution où je
„ suis de m'amender. J'espere
„ d'obtenir le pardon de mes pé-
„ chés. Il n'y a que vous, mon
„ cher Cousin, pour qui je suis
„ en peine. C'est pourquoi je
„ vous conjure d'embrasser notre
„ sainte Religion, & de mériter
„ avec moi la Vie éternelle.

L'Electeur avoit écouté attentivement le Roi des Romains; mais enfin prenant la parole:

„ Auriez-vous été bien éveillé, „ Sire, (lui dit-il ;) & ne seroit-„ ce pas un rêve, dont l'impres-„ sion est demeurée à Votre Ma-„ jesté ?" Le Roi l'assura qu'il n'avoit point dormi, & qu'assurément tout ce qu'il lui avoit dit, n'étoit pas l'effet d'un songe. „ Je „ n'y comprens donc rien, (re-„ prit l'Electeur ;) car assurément „ personne ne sauroit me persua-„ der qu'un Esprit puisse être en-„ chainé, & porter des chaines. „ Cependant, je ne puis m'ima-„ giner qu'il y ait des gens assez „ hardis pour oser faire une telle „ supercherie à Votre Majesté.... „ Bon ! (répondit le Roi,) y a-t-il „ la moindre apparence ? Qui „ oseroit m'en imposer de la sor-„ te ? .... Eh que fait-on, „ après tout ? (dit l'Electeur.) „ Vous avez des Prêtres, Sire, „ qui sont habiles, & fertiles en „ fourberies ; ils ont du pouvoir „ dans cette Cour. Ils s'imagi-„ nent

„ nent peut-être, que dans les
„ converſations que j'ai l'honneur
„ d'avoir avec Votre Majeſté, je
„ lui parle de Religion, & que
„ je la mets au fait de leurs four-
„ beries. M'eſt-il permis, Sire,
„ de demander à Votre Majeſté,
„ ſi ſon Confeſſeur ne lui a ja-
„ mais fait naitre des ſcrupules
„ ſur l'honneur que vous me fai-
„ tes de m'aimer?" . . . Le Roi
lui avoua que ſon Confeſſeur l'a-
voit menacé de lui refuſer l'Abſo-
lution, s'il continuoit de le voir.
„ Puisque cela eſt ainſi, (s'écria
„ l'Electeur,) nous découvrirons
„ bien-tôt le Spectre. Je vous
„ ſupplie, Sire, de trouver bon
„ que je me charge de ce ſoin.
„ Je vous réponds de l'événe-
„ ment, pourvu que Votre Ma-
„ jeſté veuille bien s'en rappor-
„ ter à moi, qu'elle continue de
„ me traiter avec ſa bonté ac-
„ coutumée, & qu'elle ne diſe à
„ perſonne qu'elle m'a parlé de

 „ ſon

„ son Avanture ”. Le Roi promit de garder le secret. L'Electeur, pour s'en mieux assurer, ne le quittoit point ; à l'heure du coucher, il passoit dans sa chambre, se faisoit deshabiller, & venoit par une porte secrete coucher auprès du Roi.

La troisieme nuit, le Roi des Romains & l'Electeur étant bien éveillés, entendirent remuer des chaines, & une voix qui disoit, *Joseph, Roi des Romains!* L'Electeur n'en voulut point entendre davantage, & s'étant élancé hors du lit, il saisit le Spectre, qui à son tour plus effrayé que ne l'avoit été le Roi des Romains, s'écria, *Jésus Maria!* & tombant à genoux, demanda la vie, & dit qu'il étoit Prêtre. Mais l'Electeur sourd à ses cris le porte vers une fenêtre, & le précipitant en-bas, *Va, retourne* (lui dit-il) *au Purgatoire dont tu ès sorti.* L'heure du prétendu Spectre n'étoit point encore

core venue : quoiqu'il tombât de fort haut, il en fut quitte pour se casser une jambe. Quelque envie qu'il eût de tenir son Avanture cachée, il ne put résister à la douleur ; il cria au secours ; la Garde survint, & on le reconnut pour le Pere Compagnon du Confesseur du Roi des Romains. Ce Prince fut dans une étrange colere de ce qu'on avoit osé le jouer de la sorte ; il jura qu'il chasseroit un jour tous les Jésuites de ses Etats : mais après qu'il fut informé qui avoit fait agir les Peres, il leur pardonna, & défendit même de parler de cette Avanture.

Pendant que ceci s'étoit passé à la Cour, l'Electeur n'avoit pu voir la Comtesse. Comme elle ignoroit le sujet qui le tenoit éloigné, elle le crut infidele. Son impatience ne lui permit pas d'attendre une occasion de lui parler ; elle lui écrivit, & le pria de venir chez elle. L'Electeur, qui n'a-

voit

voit pas moins d'impatience de la voir, s'y rendit. Elle étoit dans un deshabillé magnifique ; sa coiffure, quoique négligée, n'en étoit pas moins galante ; elle portoit le Portrait de l'Electeur en bracelet. Ce fut dans cet état qu'elle attendit ce Prince. Lorsqu'il entra, elle jouoit du Clavecin & chantoit un Air fort triste. Qand elle le vit, ses yeux se couvrirent de larmes ; elle demeura comme immobile dans un fauteuil. L'Electeur, surpris de la voir dans cet état, lui en demanda la cause. „ Comment osez-vous (lui „ dit-elle en soupirant) me de„ mander le sujet de mes larmes? „ votre cœur ne vous reproche„ t-il pas que vous en êtes la cau„ se? Comment ne pleurerois-je „ point, quand je me représente „ qu'une autre m'a peut-être enle„ vé votre tendresse, & que les „ momens que vous venez passer „ ici, ne sont que des momens

„ que

„ que vous lui dérobez, & que
„ vous croyez peut-être ne pou-
„ voir encore me refuser."

L'Electeur, sensiblement touché de ces reproches, se jetta à ses pieds, prit ses mains, & les serrant entre les siennes en les baisant sans cesse, il la rassura, en lui jurant qu'il n'aimoit qu'elle. „ Vous
„ m'aimez, (lui dit-elle en le re-
„ gardant tendrement,) & je de-
„ meure trois jours sans que vous
„ m'en donniez aucune assuran-
„ ce!" L'Electeur lui rendit compte de l'Avanture du Roi des Romains, & ce récit, joint aux assurances qu'il lui donna de son amour & de sa fidelité, fit rentrer la Comtesse dans sa belle humeur. Comme elle étoit naturellement très emportée, elle se jetta à son cou, l'embrassa, le baisa, & l'appella mille fois son Cher & son Adorable. L'Electeur, qui n'est jamais demeuré en arriere avec ses Maitresses en témoignages de tendres-

dresse, en donna de très vifs à la Comtesse. Elle ne put se résoudre à le laisser aller, & bien qu'il eût promis au Roi des Romains de souper avec lui chez Mademoiselle de *Palfi* sa Maitresse, elle l'obligea de manquer à sa promesse & de souper avec elle. L'Electeur y consentit, à condition qu'ils passeroient la nuit ensemble; & la Dame ne l'ayant point refusé, il occupa la place du Comte d'*Esterlé*, qui par ordonnance des Medecins ne couchoit point depuis quelque tems avec sa Femme.

Nos Amans eurent tant de choses à se dire, que le jour les surprit avant qu'ils eussent dormi; mais enfin ils se livrerent au sommeil. Il étoit dix heures du matin, qu'ils dormoient encore; & ils ne se seroient sans doute pas éveillés si-tôt, si le Comte d'*Esterlé* ne fût venu les troubler. Ce Seigneur ayant quelques affaires à communiquer à sa Femme, se

ren-

rendit à ſa chambre. Comme il en trouva la porte fermée, il l'ouvrit doucement avec un paſſe-partout, ſe faiſant un plaiſir de la ſurprendre. Mais combien fut-il ſurpris lui-même, lorſque s'étant approché du lit, il y vit l'Electeur dormant dans les bras de la Comteſſe, la tête appuyée ſur ſon ſein? Ah! perfide, s'écria-t-il... Ce cri réveilla les Amans. L'Electeur ſauta hors du lit, & ſaiſiſſant ſon épée, il fit ſi grand peur au Comte, qu'il prit la fuite, & laiſſa nos deux Amans fort confus de leur Avanture.

La Comteſſe étoit au deſeſpoir, & ne ſavoit quel parti prendre: elle appréhendoit mortellement le reſſentiment du Comte. L'Electeur, qui trouvoit ſes appréhenſions légitimes, rêva aux expédiens qui pourroient garantir la Comteſſe d'être maltraitée, & il n'en trouva point de meilleur que de la conduire dans la maiſon de ſon Envoyé, que le Droit des

Gens

Gens rendoit un Asyle sacré. La Comtesse eut d'abord quelque peine à prendre ce parti : mais l'Electeur lui représenta, que leur intelligence étant sue par l'homme du monde qui en devoit avoir le moins connoissance, elle n'avoit plus rien à ménager. Elle se rendit enfin, & ayant pris sa Cassette où étoient ses diamans, elle monta avec l'Electeur dans un Carosse de louage ; & ce Prince en la conduisant chez son Envoyé, la lui recommanda comme un dépôt qui lui étoit extrêmement précieux.

Pendant que Madame d'*Esterlé* fuyoit son Mari, ce pauvre Seigneur étoit dans l'Antichambre de l'Empereur, & comme Vulcain, y publioit sa honte & son desespoir. Ses Amis le consoloient, en lui disant qu'il n'y avoit pas là dequoi se tant affliger. Ils lui citerent des exemples tirés de la Fable, & de l'Histoire ancienne & moderne. „ Amphitryon, (lui di-

„ disoient-ils, aussi irrité que
„ vous en apprenant l'infidelité
„ d'Alcmene, s'appaisa lorsqu'il
„ sut que c'étoit Jupiter qu'il a-
„ voit eu pour Rival. Combien
„ de Maris, dans l'ancienne Ro-
„ me, ont cedé leurs Femmes
„ aux Empereurs? En France,
„ Mr. de *Montespan* a cedé la
„ sienne à *Louis XIV*; & en
„ Angleterre, où les Rois sont
„ moins absolus, combien de Ma-
„ ris ont souffert que le Roi
„ *Charles II* rendît visite à leurs
„ Femmes? Tout ce que vous
„ me dites là est fort vrai & fort
„ bon, (répondit niaisement
„ Mr. d'*Esterlé*;) mais Am-
„ phitryon a cedé à un Dieu,
„ & les autres à leurs Souve-
„ rains. . . . Oh bien, (dit le
„ Comte de *Martinitz*, qui a été
„ ensuite Ambassadeur de l'Em-
„ pereur à Rome) pour que vous
„ puissiez imiter les Maris que
„ nous vous avons nommés, met-

P „ tez-

„ tez-vous au ſervice de l'Elec-
„ teur de Saxe; il couchera avec
„ votre Femme, ſans que perſon-
„ ne y puiſſe trouver à redire. "
Toute l'Aſſemblée applaudit à cet avis, & le pauvre Comte d'*Eſterlé* le crut ſi bon, qu'il alla du même pas trouver Mr. de *Beichling*, & le pria de le faire entrer au ſervice de l'Electeur.

Ce Prince fut extrêmement ſurpris lorsque Monſieur de *Beichling* lui fit ce meſſage; il le traita de Viſionnaire: mais ce Favori lui proteſta qu'il lui parloit de la part de Monſieur d'*Eſterlé*. L'Electeur écrivit auſſi-tôt un Billet à la Comteſſe, pour lui mander cette nouvelle. Elle lui répondit, qu'elle le prioit de ne point recevoir Mr. d'*Eſterlé* à ſon ſervice; mais de lui accorder une Penſion, aux conditions qu'elle lui imposeroit. L'Electeur lui fit ſavoir qu'il la laiſſoit maitreſſe de règler cette affaire, & qu'il accor-

cordoit vingt-mille florins de Pension au Comte. Sur quoi la Comtesse conclut le Traité suivant avec son Mari.

Qu'il consentiroit qu'elle retournât occuper son apartement.

Qu'il ne lui parleroit jamais de ce qui s'étoit passé.

Qu'il renonceroit à tous les droits de Mari, & n'habiteroit plus avec elle.

Qu'elle pourroit faire tels Voyages qu'elle jugeroit convenable.

Qu'il viendroit la prendre dans son Carosse chez Mr. de Gerstorff, *Envoyé de Saxe, & la conduiroit dans son Hôtel.*

Elle vouloit pour préliminaire de la Paix, que son Mari lui demandât pardon en présence de Mr. & de Madame de *Gerstorff*, de ce qu'il avoit osé la surprendre avec l'Electeur; & ce ne fut qu'à la consideration de Mr. de *Beichling*,

ling, qu'elle se désista de sa prétention. Mais ce Ministre ajouta aux Articles, *Que Mr. d'Esterlé reconnoitroit pour siens, les Enfans dont Madame sa Femme pourroit accoucher; & que, Garçons ou Filles, ils porteroient le nom & les Armes d'Esterlé.* Ce Traité fut signé des deux Parties, & tous les points en furent observés. L'Electeur en fit part au Roi des Romains, qui s'en divertit beaucoup; & depuis ce tems-là, Madame d'*Esterlé* passa pour Maitresse déclarée de l'Electeur.

Ce Prince, le Roi des Romains, Mademoiselle de *Palfi*, & Madame d'*Esterlé*, soupoient souvent ensemble, en partie quarrée. Ce fut dans une de ces parties, que le Roi donna une promesse par écrit à l'Electeur, que si lui Dieu donnoit des Filles, l'Ainée seroit Femme du Prince Electoral de Saxe. C'est ce Billet qui est cause que ce Prince a effectivement obte-

obtenu l'ainée des Archiducheſſes *Joſephines*, au préjudice de l'Electeur de Baviere ſon Compétiteur.

Les nouvelles amours de l'Electeur étant connues à Dresde, Madame de *Königsmarck* ne balança pas à ceder ſa place. Elle médita auſſi-tôt ſa retraite; mais une retraite glorieuſe, & telle qu'on pouvoit l'attendre d'une perſonne auſſi ſage & auſſi prudente qu'elle. On crut d'abord, qu'elle ſe retireroit dans ſon Chapitre, ou qu'elle retourneroit en Suede. Mais on ſe trompa: elle demeura à la Cour, & vit arriver l'Electeur avec ſa nouvelle Rivale. Elle ne fit point de reproches à l'Amant, & fit beaucoup de politeſſes à la Maitreſſe. Par-là, elle conſerva un crédit ſuffiſant pour ſe maintenir dans la vénération des Courtiſans, qui tous la plaignirent, & virent ſa chute avec déplaiſir. Elle éprouva ce que peut-être jamais Maitreſſe n'avoit éprouvé;

 il

il lui resta beaucoup d'Amis dans sa disgrace, & elle ne trouva pas un Ennemi.

Madame d'*Esterlé* ne sut point, comme elle, gagner l'amitié & l'estime publique. Cette Favorite étoit hautaine, vindicative, peu sincere en amitié comme en amour; son interêt lui tenoit lieu de tout; elle avoit des Galands qu'elle immoloit les uns aux autres, mais toujours à son profit; sa dépense étoit excessive, & jamais *Frederic-Auguste* n'a eu de Maitresse qui lui ait tant coûté.

L'Electrice la vit arriver sans murmurer; & Madame de *Brandstein* lui ayant dit que l'Electeur souhaitoit qu'elle vît Madame d'*Esterlé*, elle répondit, que l'Electeur étoit le maitre, & qu'il pouvoit amener qui bon lui sembloit. Mais quoique cette Princesse dissimulât sagement son chagrin, elle résolut dès-lors de n'avoir plus d'habitude particuliere avec l'E-

lecteur.

lecteur. C'eſt ce qu'elle a très religieuſement obſervé ; & lorsque l'Electeur lui témoignoit vouloir remplir les devoirs de l'hymenée, elle trouvoit toujours des excuſes.

L'Electrice-Mere refuſa abſolument de recevoir la Comteſſe d'*Eſterlé*, & elle le refuſa d'une maniere fort inſultante pour cette Dame, & peu obligeante pour l'Electeur. Elle effectua alors ce qu'il y avoit longtems qu'elle méditoit, de ſe retirer à Lichtenberg. Elle amena avec elle le Prince ſon Petit-fils, qui vient de ſucceder à ſon Pere, & eut un ſoin plein de tendreſſe pour ſon éducation.

L'Amour n'avoit pas aſſez d'empire ſur le cœur de l'Electeur, pour lui faire oublier le ſoin de ſa Gloire. Le Roi de Pologne *Jean Sobieski* étant venu à décéder, l'Electeur penſa à le remplacer. Il avoit de grands Concurrens ; mais

il les égaloit en mérite, & les ſurpaſſoit en richeſſe & en puiſſance. Il avoit des Partiſans en Pologne, entre autres, *Brebendofsky* Caſtelan de Culm, qui avoit épouſé la Fille du Comte de *Flemming* Feldt-Maréchal au ſervice de l'Electeur de Brandebourg, & ci-devant Feldt-Maréchal en Saxe. Il dépêcha vers ce Palatin le Chevalier de *Flemming*, Couſin-germain de ſa Femme.

Pendant que *Flemming* faiſoit les préparatifs pour ſon Ambaſſade, l'Electeur changea ſecretement de Religion entre les mains du Prince de *Saxe-Zeitz*, Evêque de Javarin.

Chacun ſait ce qui ſe paſſa en Pologne, dans l'Election d'un Roi; comment le Cardinal *Radziowski*, Primat du Royaume, élut le Prince de *Conti*; & comment l'Evêque de Cujavie proclama *Frederic-Auguſte* Electeur de Saxe, qui ſut enfin l'emporter ſur ſon Rival.

Ce

Ce Prince ayant reçu le Diplome de son Election, partit pour Cracovie, où il fut couronné avec une magnificence toute Royale. La Comtesse d'*Esterlé* l'accompagna dans ce Voyage. Ce fut pour elle une espece de Triomphe, que le Sacre de son Amant. Elle vit la cérémonie dans une Tribune qui lui avoit été destinée, & elle y parut toute éclatante de pierreries. On remarqua, que le Roi allant à l'Offrande, porta les yeux sur sa Maitresse, comme s'il eût voulu lui dire, que c'étoit à elle qu'il offroit son encens & son cœur. Le gros des Polonois, superstitieux à l'extrême, en furent peu édifiés, & douterent de la Catholicité de leur nouveau Roi.

Après le Sacre, le Roi & sa Maitresse allerent à Cracovie, où le nouveau Roi reçut les hommages des Palatinats. La Noblesse, empressée à lui plaire, l'honoroit jusques dans sa Maitresse. Madame

me d'*Esterlé* devint si fiere des déférences qu'on lui témoignoit, qu'elle méconnoissoit tout le monde, excepté ceux qui avoient part à sa faveur.

Le Chevalier *Flemming* fut de ce nombre. Ce Gentilhomme avoit une envie extrême de faire fortune; & quoique le Roi l'eût déclaré Maréchal de Camp de son Armée au préjudice d'Officiers plus anciens que lui, il n'étoit point satisfait. Sa Cousine, Madame de *Brebentau*, lui conseilla de s'attacher à la Comtesse d'*Esterlé*, & de gagner s'il étoit possible sa tendresse. Mr. de *Flemming* eut beau lui représenter, que ce seroit manquer de fidelité & de reconnoissance à son Roi & à son Bienfaiteur, que de lui enlever le cœur de sa Maitresse; elle lui répondit, que ceux qui étoient si religieux à observer les bienséances, n'alloient pas fort loin dans la Carriere de la Fortune; qu'elle ne lui

lui conſeilleroit jamais de trahir ſon Roi; mais qu'elle ne voyoit pas qu'il fît grand mal, quand il partageroit avec lui les faveurs d'une Maitreſſe, pour laquelle le Roi avoit plus d'amour que d'eſtime, qu'il n'aimeroit pas longtems, & qu'il verroit un jour avec indifference entre les bras d'un autre. Mr. de *Flemming*, naturellement aſſez peu ſcrupuleux, ſe laiſſa perſuader; il adreſſa ſes vœux à Madame d'*Eſterlé*, & en fut écouté favorablement. Elle entreprit de lui faire ſa fortune. Le Roi, à ſa recommandation, le fit Lieutenant-Général, Miniſtre d'Etat du Cabinet, & Grand-Ecuyer de Lithuanie. Mr. de *Flemming* étoit de toutes les parties du Roi, & Sa Majeſté s'accoutuma ſi fort à ſon humeur ſouple & complaiſante, qu'elle ne put plus s'en paſſer.

Mr. de *Flemming*, de ſon côté, ſe conduiſit avec tant de circonſpection, que le Roi ne le ſoupçonna

çonna jamais d'être son Rival; & il y a apparence, que si Madame d'*Esterle* eût été aussi prudente que lui, elle se seroit maintenue dans la faveur du Roi, qui aimoit dans ses Maitresses ces airs emportés, & qui a toujours préféré les Femmes de ce caractere, à celles qui avoient un extérieur de modestie. Madame d'*Esterle* comptant sur la faveur du Roi, comme sur un héritage dont elle eût acquis pour toujours la possession, garda si peu de mesures, que le Roi s'apperçut de ses infidelités. Cependant, comme il l'aimoit trop pour s'en défaire, il prit le parti de dissimuler; jusqu'à ce qu'enfin, il la surprit avec le Prince *Wiesnowiski*. Son indignation fut extrême: il ne fit cependant aucun reproche à sa perfide Maitresse, mais il lui envoya dire par Mr. de *Fitztuhm*, qu'elle eût à sortir du Palais dans deux heures, & dans vingt-quatre heures de Varsovie, & à quitter sans délai le Royaume. Elle

Elle obeït. Lorsqu'elle fut partie, ses Ennemis, qui étoient en grand nombre, insinuerent au Roi, qu'il auroit fallu lui faire rendre une partie des joyaux qu'il lui avoit donnés, puisque cette punition lui auroit été plus sensible que sa disgrace. Le Roi, qui étoit encore dans son premier mouvement de colere, fit courir après elle. On la joignit à deux journées de Varsovie. Un Chevalier-Garde du Roi lui demanda de la part de Sa Majesté, sa Cassette de diamans. Elle la lui remit; mais elle lui dit, que comme elle ne vouloit point, en cas qu'il y manquât quelques-uns des diamans que le Roi lui avoit donnés, qu'on pût le soupçonner de s'en être emparé, elle vouloit cacheter la Cassette, & mettre la clef dans la Lettre qu'elle écriroit au Roi. Le Chevalier-Garde, qui croyoit avoir la vraye Cassette parce qu'il avoit celle qu'on

lui

lui avoit dépeinte, & qui n'avoit point d'ordre de la faire ouvrir, ne s'opposa pas à la Comtesse: de sorte qu'elle cacheta la Cassette & la clef, laissa le tout entre les mains du Chevalier-Garde, & continua sa route avec beaucoup de diligence. Elle arriva à Breslau, en même tems que le Chevalier-Garde arriva à Varsovie. Il remit la Cassette au Roi, qui l'ayant ouverte, n'y trouva que des colifichets. Madame d'*Esterlé* avoit prévu le coup, & avoit confié ses Joyaux à un Musicien Italien, qui avoit pris la route de Dantzig, tandis qu'elle prenoit celle de la Silésie. Le Roi voyant la fourberie, ne put s'empêcher d'en rire, & n'en fut pas plus fâché contre Madame d'*Esterlé*.

Ce Prince fut quelque tems sans Maitresse déclarée: mais comme l'oisiveté n'étoit pas son fait, il avoit de ces Amourettes passageres, qui n'étoient proprement que

des feux-folets ; mais dans lesquelles il trouvoit tant de plaisir, qu'il fut tenté de s'en faire une habitude. La premiere à qui il jetta le mouchoir, fut une Fille Turque, qui avoit été faite Esclave à Bude, lorsque les Impériaux prirent d'assaut cette Place. Elle n'avoit que cinq ou six ans alors ; & avec la liberté, elle perdit en même tems son Pere & sa Mere, dont on n'a jamais pu apprendre des nouvelles. Mr. de *Schöning** Lieutenant-Général au service de l'Electeur de Brandebourg, dont elle fut le partage, la mena à Berlin & la fit baptiser ; mais il lui conserva son nom de *Fatime*. Mademoiselle de *Flemming* ayant pris de l'amitié pour la jeune *Fatime*, la demanda à Mr. de *Schöning* & l'obint. Lorsqu'elle fut mariée au

* Il est mort Feldt-Maréchal au service de Saxe, après l'avoir été au service de l'Electeur de Brandebourg.

au Palatin *Brebentau*, *Fatime* la ſuivit en Pologne. Comme elle avoit autant d'eſprit que de beauté, Madame de *Brebentau* la traitoit comme ſon égale, & l'introduiſoit dans toutes les Compagnies. Ce fut chez elle que le Roi vit *Fatime*. Quoiqu'il l'eût trouvée belle dans le tems même qu'il aimoit Madame d'*Eſterlé*, ſon attachement pour cette Maitreſſe lui avoit fait regarder *Fatime* avec indifference : à peine lui avoit-il parlé. Mais Madame d'*Eſterlé* étant bannie de ſon cœur, il parla un jour longtems avec *Fatime*, & fut ſi charmé de ſon eſprit, que dès ce moment il en devint amoureux. Dès-lors il alla tous les ſoirs chez Madame de *Brebentau*. Toute la Cour y étoit, & les plus belles Dames s'empreſſoient à l'envi de lui plaire. Mais il n'avoit des yeux que pour *Fatime* : il n'étoit content, que lorsqu'il pouvoit dire à cette belle Fille quel-

que

que chose de galant qui ne fût entendu que d'elle. *Fatime* y répondoit avec esprit & modestie. Elle se défendit longtems d'aimer: mais quelle Esclave pourroit à la longue résister aux poursuites d'un Roi aimable, généreux & magnifique? Ce Prince lui donna de si grandes assurances de tendresse, & lui fit des promesses si séduisantes, que la jeune & innocente *Fatime* se laissa vaincre.

On ne sait pas trop comment elle échapa à la vigilance de Madame de *Brebentau*: mais elle lui échapa. On s'en apperçut, au changement de la taille de *Fatime*. Madame de *Brebentau* fut si fâchée contre cette pauvre Fille, qu'elle vouloit la chasser: mais le Roi, qui en fut informé, la pria de la garder, & de la considerer comme une Fille qu'il lui recommandoit plus que sa vie. Madame de *Brebentau*, charmée d'obliger le Roi, garda *Fatime*, qui

quelques mois après, accoucha dans sa maison d'un parfaitement beau Garçon, que le Roi reconnut pour son Fils, qu'il a fait élever depuis comme tel, & à qui il a donné le titre de Comte *Rotofski*.

Le Roi, qui n'a jamais pu avoir de longs attachemens pour des Filles, & pour qui les Femmes mariées, & en qui il trouvoit un esprit d'intrigue, avoient plus de charmes, se dégoûta bientôt de *Fatime :* elle avoit pour lui trop de douceur & de modestie. Cependant, comme il l'estimoit, il pensa à l'établir ; il la maria à un nommé *Spiegel*, Lieutenant-Colonel dans ses Troupes. *Fatime* donna la main à cet Officier, & a si bien vécu avec lui, que la médisance même a été forcée de la respecter.

Le Roi, en quittant *Fatime*, n'avoit point renoncé à l'amour. Une autre Beauté, d'un rang plus éle-

élevé, s'empara de ſon cœur. Ce fut la Princeſſe *Lubomirski*, Femme du Grand-Chambellan de la Couronne, & Niece du Cardinal *Radziowski* Primat du Royaume. Beaucoup de gens ont cru que le Roi ne s'étoit attaché à cette Dame, que pour ſe ſervir de ſon crédit ſur l'eſprit de ſon Oncle, qui lui étoit toujours oppoſé. Mais ſi c'eſt la Politique qui attacha d'abord *Frederic-Auguſte* à la Princeſſe *Lubomirski*, il eſt certain que le mérite de cette Dame porta dans la ſuite le Roi à l'aimer de bonne foi.

Il attaqua le cœur de Madame de *Lubomirski*, ſelon toutes les règles de la Galanterie. Elle ſe défendit en Héroïne, & fit ſemblant de n'entendre ni ſoupirs, ni regards tendres. Lorsque le Roi parla, elle répondit avec reſpect, mais en Princeſſe d'un Royaume libre. Le Roi n'en devint que plus empreſſé. La Princeſſe

aimoit les plaisirs, & la dépense ; rien ne fut épargné : les Comédiens François, & la Musique, furent mandés de Dresde. C'étoit tous les jours Comédie, Bal, Carousel, parties de Chasse, Promenades sur la Vistule, Loteries, & choses de grand éclat ; jamais Varsovie n'avoit été si brillant.

Un jour qu'on couroit la Bague, après que le Roi, que personne n'égaloit en adresse, eut remporté les premiers Prix, il se fit amener des chevaux qu'il avoit fait venir depuis peu de Turquie. Quoiqu'ils ne fussent pas encore dressés, il les voulut monter, & en fit donner aux premiers Seigneurs de sa Cour. Le Roi, & Mr. de *Fitztuhm*, se trouverent sur les plus fougueux : ces chevaux voulurent se jetter l'un à l'autre ; le Roi recula brusquement, & porta son cheval contre un pilier du Manège, avec tant de violence, que la secousse le

fit

fit chanceler. On courut à lui, & on le crut considerablement blessé. Madame de *Lubomirski* le crut encore plus blessé que les autres. L'interêt qu'elle y prenoit, lui donna une appréhension & un trouble qu'elle ne songea pas à cacher. Elle s'approcha de lui, & remarquant quelques gouttes de sang, elle en eut une telle douleur, qu'elle tomba évanouïe entre les bras de la Comtesse *Tobianski* sa Cousine. Quand le Roi fut revenu à lui & qu'il eut relevé la tête, le premier objet qui le frappa fut Madame de *Lubomirski.* L'état où il la vit ranima ses esprits; il se releva, & courut à son secours. Il arriva dans le tems qu'elle ouvroit les yeux, & que d'une voix languissante elle disoit à sa Cousine, *Le Roi est-il mort?* Elle apperçut dans ce moment ce Prince, qui la regardoit d'une maniere à lui faire juger combien il en étoit touché.

Elle en eut une telle joye, qu'oubliant ſon mal, & les meſures qu'elle devoit garder devant ſon Mari qui étoit préſent, elle s'écria: „ Ah, Sire! vous vivez; „ je vous revois; Dieu vous rend „ à mes larmes! . . . Oui, Madame, (répondit le Roi:) mais „ je vous ſupplie de croire que je „ ſuis plus ſenſible aux marques „ que je reçois de votre pitié, „ qu'à la vie". La préſence du Grand-Chambellan l'empêcha d'en dire davantage.

Madame de *Lubomirski*, en ſortant de la Lice, alla chez la Princeſſe *Conſtantin Sobieski*, qui donnoit ce ſoir le Bal au Roi. Son eſprit étoit bien occupé de ce qui s'étoit paſſé. Il y vint habillé magnifiquement, & comme un homme qui ne ſe ſentoit pas de l'accident qui lui étoit arrivé: il paroiſſoit même plus gai que de coutume; & la joye de ce qu'il avoit vu, lui don-

donnoit un air qui augmentoit encore ſon agrément. Tout le monde fut ſurpris lorsqu'il entra, & il n'y eut perſonne qui ne lui fît compliment ſur ſon Avanture, excepté Madame de *Lubomirski.* Le Roi, après avoir ſalué les Dames & s'être arrêté quelques momens avec la Princeſſe *Sobieski*, paſſa auprès de Madame de *Lubomirski*, & lui dit tout bas: „ Je
„ compte ce jour, Madame, pour
„ le plus beau de ma vie. . . . .
„ Il me ſemble en effet, reprit
„ la Princeſſe qui ne vouloit pas
„ lui donner le tems de s'expli-
„ quer,) que Votre Majeſté le
„ peut mettre au rang de ſes plus
„ heureux jours, puisqu'elle y
„ a échapé à un grand péril. . . . .
„ Ce péril eſt peu de choſe, Ma-
„ dame, (répondit le Roi,) en
„ comparaiſon du bien qu'il m'a
„ procuré. Je n'enviſage le dan-
„ ger où j'ai été, que pour me
„ rappeller l'état où je vous ai

 vue.

„ vue. Mais, Madame, ce qui
„ faisoit alors ma félicité, ne
„ subsisteroit-il plus, & vous
„ repentiriez-vous de m'avoir
„ donné des marques de vos bon-
„ tés? ... Au nom de Dieu,
„ Sire, (reprit Madame de *Lu-*
„ *bomirski*) contentez-vous de
„ ce que vous avez vu, & n'exi-
„ gez pas l'aveu d'une chose
„ qui ne vous est que trop con-
„ nue, & qu'en-vain je voudrois
„ vous cacher. Songez que mon
„ Mari est présent, & que ce
„ n'est pas devant lui que je dois
„ vous expliquer mes sentimens".
Le Roi eut bien de la peine à moderer le transport de joye où le mettoit cette réponse; cependant, pour ne point exposer sa Maitresse, tout Roi qu'il étoit, il voulut bien obeïr & se retirer.

Il ouvrit le Bal avec la Princesse *Sobieski*. Comme il finissoit de danser, il se trouva mal, & il

il falut l'emporter. Arrivé au Palais, on le saigna, & il se trouva mieux. Les Medecins attribuerent cet accident à sa chute, & au refus qu'il avoit fait de se laisser saigner immédiatement après qu'il fut tombé, comme ils le lui conseilloient; mais il n'avoit eu garde d'y consentir, dans la crainte d'être privé de voir sa Maitresse au Bal. Sa maladie n'eut point de suite. Ce qui contribua à son rétablissement, fut un Billet que lui remit son Premier Medecin, de la part de Madame de *Lubomirski*. Il étoit conçu en ces termes.

BILLET.

Que d'allarmes Votre Majesté m'a donné dans un jour! Oui, Sire, j'ai passé la plus cruelle nuit de ma vie, & le danger où je vous ai cru a failli à me mettre au tombeau. Je viens d'apprendre que vous êtes mieux,

mieux. Puissiez-vous être bien-tôt témoin de la joye aue m'a donné cette nouvelle! Cependant, je tremble encore. Ah! si je perds mon Roi... mon Amant... quel interêt ai-je au monde?

Le Roi relut vingt fois ce Billet; il le fit lire à Mr. de *Fitztuhm*, dont la faveur commençoit à prévaloir sur celle du Chancelier *Beichling*. Ce Favori ne manqua pas de se recrier sur le stile. „ Elle souhaite, (s'écria le Roi) „ que je sois témoin de la joye „ que lui cause le recouvrement „ de ma santé. Eh bien, mon „ cher *Fitztuhm*, il faut aller „ chez elle, il faut la rendre elle- „ même témoin de la joye que „ me causent ses bontés. Une „ telle Maitresse vaut bien que „ je hazarde ma santé. . . . Ma- „ dame de *Lubomirski* mérite „ tout, (répondit Mr. de *Fitz-* „ *tuhm*:) mais je suis persuadé que

„ que Votre Majesté l'offense-
„ roit, si elle s'exposoit pour la
„ voir. Laissez-moi faire, Sire;
„ j'espere de l'engager à venir
„ ici ; cela vaudra mieux pour
„ vous & pour elle. . . . . Ah!
„ mon cher *Fitztuhm*, (s'écria
„ le Roi,) si tu me procures ce
„ bonheur, il n'y a rien que je
„ ne fasse pour toi, & tu peux
„ tout attendre de ma reconnois-
„ sance ". Mr. de *Fitztuhm* remercia le Roi de l'excès de ses bontés, & le pria d'écrire une Réponse à Madame de *Lubomirski*, & de l'en faire le porteur. Le Roi écrivit ce Billet.

BILLET.

Pardonnez-moi, ma chere Princesse, toutes les inquiétudes que je vous ai causées. Mais non, je serois fâché de ne vous les avoir pas données: j'ignorerois encore vos bontés pour moi. Vous me verriez à vos pieds,

pieds, vous remercier de tout ce que vous me marquez d'obligeant, si mes Medecins, & Fitztuhm *même, ne me tenoient prisonnier. Je sens bien toutefois que je ne puis vivre sans vous voir. Ils ont beau faire, j'échaperai à leur vigilance, pour me rendre auprès de vous. S'il m'en coûte la vie, je la perdrai du moins pour la plus belle cause du monde.*

Mr. de *Fitztuhm* trouva grande compagnie chez Madame de *Lubomirski*; mais il ne laissa pas de lui faire connoitre qu'il avoit à l'entretenir. Elle passa dans un cabinet, où il la suivit. Il lui rendit le Billet, & lui dit que le Roi mourroit, si elle ne venoit le voir. „ Mais comment voulez-„ vous que je fasse? (lui dit-„ elle.) Je ne puis me rendre „ auprès du Roi, sans m'exposer „ au ressentiment de mon Mari, „ & à la critique de toute la „ Cour. . . . . Il y a remede à tout,

„ tout, Madame, (répondit Mr.
„ de *Fitztuhm*;) & pourvu que
„ vous vouliez faire ce que je
„ vous dirai, il n'y aura que le
„ Roi, vous, & moi, qui sau-
„ rons cette visite.... Eh bien,
„ parlez, que faut-il faire? (re-
„ prit la Princesse.) .... Faire
„ une retraite dans un Couvent
„ sous-prétexte de dévotion, lui
„ répondit Mr. de *Fitztuhm*; aussi-
„ bien sommes-nous dans la pre-
„ miere semaine du Carême, où
„ ces sortes de retraites sont en
„ usage. Lorsque vous serez dans
„ le Couvent, vous en sortirez
„ sur les dix heures du soir; vous
„ monterez dans un Carosse, que
„ j'aurai soin de vous mener;
„ vous viendrez mettre pied à
„ terre à l'entrée de mon aparte-
„ ment, & je vous conduirai par
„ un escalier dérobé, qui n'est
„ pratiqué que par moi, dans la
„ chambre du Roi".... La
Princesse trouva ce plan très bien
ima-

„ posseder le cœur d'un si grand „ Roi, & d'un Homme si parfait. „ Aimons-nous donc toujours, „ cher Prince; ne me soyez ja- „ mais infidele: me punisse le Ciel, „ si j'en aime jamais d'autre que „ vous!" Ils s'en tinrent pour cette fois aux paroles tendres: ce n'est pas que le Roi ne voulût quelque chose de plus; mais Madame de *Lubomirski*, à qui la santé de Sa Majesté étoit chere, ne voulut pas la mettre au risque de s'alterer. Le Roi lui fit promettre qu'il la verroit de la même maniere le lendemain. Il étoit près de quatre heures du matin, quand elle se retira. Etant rentrée dans son Couvent, elle voulut soutenir le caractere de Dévote; elle assista à Matines, ensuite à la Messe, & puis fut prendre le repos dont elle avoit besoin.

Le lendemain & le jour suivant, elle retourna au Palais; & lorsque le Roi fut en état de sortir,

tir, il l'alloit voir dans ſon Couvent. Les deux Amans paſſerent ainſi doucement le Carême. Il n'en fut pas de même après les Fêtes de Pâques. Le Roi ayant continué de rendre de fréquentes viſites à Madame de *Lubomirski*, ſon Mari en prit de l'ombrage; il en parla à ſa Femme, qui lui répondit avec beaucoup de fierté. Le Prince, mécontent, tint des diſcours qui offenſerent le Roi. On lui défendit la Cour. Il prit le parti de ſe retirer dans ſes Terres, & voulut amener ſa Femme: mais elle refuſa de le ſuivre. Il la fit citer devant la Nonciature, & demanda caſſation de ſon mariage; & comme elle y conſentit, le Roi, qui ſe mêloit de cette affaire, obtint pour eux le Divorce du Saint Pere, au point même que les deux Parties pouvoit ſe remarier.

N'y ayant plus d'obſtacle pour les deux Amans, le Roi partit

pour la Saxe. Madame de *Lubomirski* le ſuivit, accompagnée de ſes Sœurs, dont l'une étoit mariée à Mr. de *Vopofski*, Gentilhomme Polonois. L'autre étoit encore Fille: mais elle ſe maria peu de tems après à Mr. de *Glaſnap* Officier dans les Chevaliers-Gardes, homme de naiſſance & de mérite, mais ſans fortune, & qui crut la faire par cette alliance. Il ſe trompa, & ſe vit enfin obligé, ainſi que Mr. de *Vopofski*, de faire caſſer ſon mariage: après quoi il a épouſé une autre Femme.

Le Roi voulant faire éclater ſa magnificence aux yeux de ſa Maitreſſe, lui fit voir les principales Villes de la Saxe. Etant arrivé à Wittenberg, il la quitta pour aller voir la Reine, qui depuis quelque tems faiſoit ſa réſidence au Château de Pretſch, à deux ou trois lieues de cette Ville. La ſéparation, qui ne devoit être que de deux jours, ne laiſſa pas d'être

tre tendre. La Maitresse gémit & pleura. „ Quoi ! (disoit-elle) „ vous me quittez, je serai deux „ jours sans vous voir ; & vous pas- „ serez ce tems auprès de la Reine, „ que malgré le respect je lui dois, „ je ne puis considerer que com- „ me mon Ennemie, puisqu'elle ne „ peut que me haïr, moi qui lui „ enleve le cœur le plus parfait „ de l'Univers. Ah ! si elle me „ l'enlevoit à son tour, que de- „ viendrois-je ? Cette idée seule „ me donne une inquiétude mor- „ telle. Jugez donc, cher Prin- „ ce, dans quel état je serois si „ vous m'abandonniez. Ce n'est „ pas que je n'aimasse encore „ mieux vous voir retourner vers „ la Reine, que de vous voir „ dans les bras d'une Rivale : mais „ enfin, de quelque maniere que „ je vous perde, la mort seule „ pourra m'en consoler." Le Roi, touché de ces paroles, embrassa sa Maitresse, & la pria de ne se

 point

point tourmenter sur un cas qui ne pouvoit pas arriver. „ Comment pourrois-je vous être infidele? (lui disoit-il;) où trouverois-je une personne aussi accomplie que vous, & qui sache aimer comme vous aimez? Non, ma Chere, vous n'avez rien à appréhender. Vos perfections doivent vous être garants de ma fidelité." Ce discours rassura un peu Madame de *Lubomirski*: mais elle exigea que le Roi differât encore son départ de trois jours. Ce Prince, qui ne pouvoit rien lui refuser, y consentit, & on passa cet intervalle de tems dans des Jeux, des Bals, & des Festins, où l'adresse & la magnificence du Roi parurent toujours avec éclat.

Ce fut dans une de ces Fêtes, que le Roi présenta à sa Maitresse une Cassette de vermeil, dans laquelle il y avoit toutes sortes de bijoux, & dans le fond le Diplome

me de l'Empereur, qui la déclaroit Princeſſe de l'Empire ſous le nom de *Teſchen.* „ Que ne vous dois-
„ je point, Sire, lui dit-elle, &
„ comment vous prouver ma re-
„ connoiſſance ? ..... En m'ai-
„ mant toujours comme vous fai-
„ tes, (reprit le Roi.) Le rang
„ que vous accorde l'Empereur,
„ eſt au deſſous de votre mérite :
„ ne penſez donc pas à m'en re-
„ mercier. Plût au Ciel que je
„ pûſſe vous procurer une Cou-
„ ronne ! avec quel plaiſir vous
„ la verrois-je porter !" Enfin ils ſe dirent une infinité de belles choſes, après quoi ils ſe quittérent, pour ſe rejoindre dans le particulier. La nuit leur eût paru trop longue, s'ils l'euſſent paſſée l'un ſans l'autre.

Le lendemain, le Roi partit pour Pretſch, où la Reine le reçut avec reſpect. Mais le cœur de cette Princeſſe étant trop ulceré du long cours des infidelités

du Roi, elle ne put lui donner des marques de ſenſibilité, & ne ſortit point de cette indifferente froideur dont elle s'étoit fait une habitude, quoique le Roi lui parlât avec toute la cordialité d'un Epoux qui révéroit ſes vertus & ſon mérite.

Le Roi ne reſta qu'une nuit à Pretſch; il fut rejoindre ſa Maitreſſe, qu'il rencontra à demi-chemin dans une Forêt entre Wittenberg & Pretſch. Elle étoit vêtue en Amazone, d'un juſte-au-corps jaune, avec une jupe bleue en broderie d'argent; c'étoient les couleurs de Saxe. Elle portoit un chapeau avec un plumet bleu & blanc. Elle avoit ſi bon air dans cet habillement, qu'elle n'en pouvoit porter un qui lui fût plus avantageux. Le Roi courut à elle d'auſſi loin qu'il la vit, & quand il fut près d'elle, il deſcendit de caroſſe. Elle voulut auſſi deſcendre de cheval; mais le Roi ne le vou-

voulut point, & lui baiſa la main. Elle lui dit mille choſes agréables ſur ſon retour, & ſur la crainte qu'elle avoit eue qu'il ne l'eût ſacrifiée à la Reine. Le Roi ayant ordonné qu'on lui menât un cheval, y monta, & propoſa une partie de Chaſſe à ſa Maitreſſe. Comme il avoit déja concerté cette partie dès la veille, ſa Meute ſe trouva prête. La crainte qu'avoit le Roi, qu'il n'arrivât quelque accident à cette nouvelle Chaſſereſſe, l'obligea à reſter toujours à ſes côtés; il ne l'abandonna point. Après lui avoir donné le plaiſir de faire paſſer devant elle le Cerf que l'on couroit, il s'écarta avec elle dans le lieu le plus couvert du Bois, pour lui faire prendre quelque rafraichiſſement. Les Courtiſans & les Dames, qui s'apperçurent de cet éloignement, les laiſſerent jouïr paiſiblement de leur ſolitude. La ſuite a fait connoitre qu'ils firent plaiſir au Roi

& à ſa Maitreſſe ; car depuis ce jour-là elle eut des maux de cœur & des vomiſſemens, qui firent ſoupçonner que le Roi & elle ne s'en étoient pas tenus à la bagatelle. Elle accoucha dans ſon terme, d'un Garçon qui porte le titre de Prince de *Teſchen*, & qui reſſemble beaucoup à l'Amant de ſa Mere.

Le jour qui ſuivit cette partie de Chaſſe, le Roi & ſa Maitreſſe ſe rendirent à Leipzig, où la Foire attiroit alors beaucoup de perſonnes de diſtinction. La Reine y vint, & aida au Roi à recevoir la Reine de Pruſſe, qui venoit leur rendre viſite. Madame de *Teſchen* ſalua les deux Reines, à la Redoute ; le Roi la préſenta lui-même à ces Princeſſes, qui lui firent un accueil bien different. La Reine de Pologne la reçut avec beaucoup de froideur, & lui demanda depuis quand elle étoit en Saxe. „ J'y ſuis venue avec

„ le

„ le Roi, Madame, (répondit la
„ Favorite,) & je compte de m'en
„ retourner bien-tôt avec lui."
La Reine fut si mortifiée de cette réponse, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Elle feignit de se trouver mal, pour avoir un prétexte de se retirer.

La Reine de Prusse, au contraire, fit mille amitiés à Madame de *Teschen*: mais comme cette Princesse aimoit à se divertir aux dépens de son prochain, elle invita le Roi à souper en petite partie, sous prétexte que le fracas d'une grande Cour l'importunoit. „ Mais
„ je veux, s'il vous plait, (dit
„ cette Princesse,) nommer les
„ personnes qui seront de cette
„ partie, & votre Maitresse n'en
„ sera pas. Je veux vous voir u-
„ ne fois sans elle, & vous posse-
„ der tout entier. Je sai bien
„ que vous penserez toujours à
„ elle; mais n'importe: je choi-
„ sirai des personnes qui vous en

„ pourront détourner ; & j'aime „ encore mieux que vous pensiez „ à votre Maitresse, que de vous „ voir lui parler toujours." Le Roi lui dit qu'il feroit tout ce qu'elle souhaitoit, & qu'il la laissoit absolument la maitresse de nommer les personnes qui lui seroient les plus agréables.

Elle fit inviter Mesdames de *Königsmarck*, de *Hauchwitz* & d'*Esterlé*, les trois Maitresses disgraciées du Roi, que le hazard & des affaires d'interêt avoient rassemblées à Leipzig. La Reine de Prusse avoit à sa suite les Princesses de *Hohenzollern*, Mere & Fille, & la Princesse *Henriette d'Anhalt-Dessau*. La jeune Princesse de *Hohenzollern* étoit un prodige de beauté: mais sa grande jeunesse lui donnoit un air d'innocence, qui n'étoit pas du goût de *Frederic-Auguste*. La Princesse de *Dessau*, sans être aussi régulierement belle, avoit ce Je-ne-sai-quoi qui plait

plait & qui touche; sa taille, son air, ses manieres & son esprit ne pouvoient être surpassés: aussi le Roi lui donna-t-il la préférence sur la Princesse de *Hohenzollern*, dont la Mere eut tant de dépit de voir que sa Fille n'eût pas fait la conquête du Roi, (comme elle s'en étoit flatée,) qu'elle ne fit pendant tout le soir que gronder sa Fille, qui avoit continuellement les larmes aux yeux.

Madame d'*Esterlé*, à qui le Roi avoit pardonné sa trahison & ses tromperies, s'empressoit à faire valoir ses charmes; on voyoit qu'elle n'avoit point encore perdu l'esperance de ramener le Roi. Madame de *Hauchwitz* parut triste & rêveuse. Il n'y avoit que Madame de *Königsmarck*, qui paroissoit indifferente: aussi fut-ce avec cette Dame, que la Reine se divertit des differens effets que la présence du Roi faisoit dans cette Assemblée.

Ce-

Cependant le Roi eut une longue conversation avec la jeune Princesse de *Dessau*, dans laquelle elle fit tant d'impression sur son cœur, qu'on peut dire qu'il ne tint qu'à elle de lui faire oublier Madame de *Teschen*. Mais cette Princesse répondit avec froideur à tout ce que le Roi lui dit de tendre. „ Votre Majesté, (lui
„ dit-elle,) n'est pas en état de
„ me faire Reine ; & peut-être si
„ elle s'y trouvoit, ne me juge-
„ roit-elle pas digne d'occuper
„ cette place. Mais je la supplie
„ aussi de croire, que je sai trop
„ qui je suis née, pour vouloir
„ être sa Maitresse. "

Pendant le souper, Madame de *Königsmarck* dit à la Reine, que pour rendre la Fête complette, il manquoit la présence de Madame de *Teschen*. La Reine dit qu'elle se repentoit de ne l'avoir pas invitée. Madame de *Königsmarck* répondit qu'il étoit encore tems de

l'avoir,

l'avoir; qu'il n'y avoit qu'à danser après souper, & permettre que les Masques entrassent. J'ose promettre à Votre Majesté, (dit-elle,) qu'elle ne tardera pas à venir. La Reine trouva cet expédient admirable; elle proposa au Roi de danser. Aussitôt la Musique fut mandée; & la Reine de Prusse ordonna, à l'insu du Roi, au Fourier de la Cour d'annoncer que les Masques pouvoient entrer. On se leva de table, & le Roi ouvrit le Bal avec la Reine de Prusse. Après qu'il eut dansé, il s'assit auprès de la Princesse d'*Anhalt*, dont la fierté ne l'avoit pas rebuté. Il lui parloit avec tant d'application & de vivacité, qu'il n'apperçut point trois Masques déguisés en Chauve-souris, qui s'approchoient assez près de lui pour entendre ce qu'il disoit. Un de ces Masques, après avoir écouté quelques momens, adressant la parole à la Princesse

ceſſe d'*Anhalt*: „ Ah! Princeſſe, „ (lui dit-elle,) ce que le Roi „ vous dit, il me le diſoit enco- „ re ce matin. Ne le croyez point, „ je vous en conjure. . . . Ah! „ (s'écria le Roi tout interdit,) „ c'eſt la *Teſchen!*.... Ne crai- „ gnez rien, Masque, (reprit la „ Princeſſe de *Deſſau*;) le Roi „ peut parler: mais toutes les „ Princeſſes ne vous reſſemblent „ pas." Elle ſe leva; le Roi en voulut faire autant: mais Madame de *Teſchen* l'arrêtant: „ Vous me „ fuyez, (lui dit-elle;) & ce ma- „ tin vous me juriez que vous „ n'en aimeriez jamais d'autre „ que moi.." Le Roi, qui remarqua que la Reine de Pruſſe l'obſervoit, fut au deſeſpoir de cette ſcène. „ Au nom de Dieu, Ma- „ dame, ne donnons point la „ Comédie aux Etrangers qui „ ſont ici, (lui dit-il.) On nous „ obſerve. Allez chez vous, je „ vais vous ſuivre; & vous ver-

„ rez

„ rez que je vous aime toujours."
Madame de *Teſchen*, un peu raſſurée, ſortit; le Roi ſe mit en devoir de la ſuivre: mais la Reine de Pruſſe qui s'en apperçut, & dont le deſſein étoit ce jour-là de ſe divertir aux dépens de la Favorite, propoſa au Roi de danſer des Contredanſes. Elle les fit durer très longtems: enſuite elle l'entretint de mille choſes, elle plaiſantoit ſur ſes amours & ſur ſon inconſtance, & feignant de n'avoir pas apperçu Madame de *Teſchen*, elle dit qu'elle ſe reprochoit de ne l'avoir pas admiſe au ſouper. „ La pauvre Femme ſe
„ meurt peut-être d'inquiétude,
„ (lui dit-elle) au moment que
„ je vous parle, & Votre Majeſ-
„ té devroit bien lui faire dire
„ que c'eſt moi qui vous empê-
„ che de lui aller demander pardon
„ de ce que vous avez trouvé ce
„ ſoir la jeune Princeſſe de *Deſſau*
„ plus aimable qu'elle." Ces
rail-

railleries déconcerterent le Roi: il ſe faiſoit violence pour tâcher de répondre; mais tout ce qu'il diſoit ſe ſentoit de ſon embaras. Plus il en témoignoit, & plus la Reine lui faiſoit la guerre. „ Mon inconſtance, Madame, „ (répondit-il enfin,) eſt en „ quelque maniere pardonnable. „ Si j'avois une Femme, oſe- „ rai-je dire une Maitreſſe, tel- „ le que Votre Majeſté, je l'aſ- „ ſure bien que mes ennemis ne „ me reprocheroient point ma „ légereté. . . . Ah! ſi Votre „ Majeſté ſe met à m'en conter, „ (reprit la Reine de Pruſſe,) j'en- „ voye chercher dans le moment „ Madame de *Teſchen*: mais il eſt „ vrai que ce ſeroit en-vain; le „ jour paroît, les Chauve-ſouris „ ne volent plus. Venez, venez, „ Princeſſe, (cria-t-elle à la jeu- „ ne Princeſſe d'*Anhalt*,) le Roi „ de Pologne dans ce moment „ me prend pour vous." Avec

tous

tous ces discours, & plusieurs semblables, elle retint le Roi jusqu'à sept heures du matin.

Il passa alors chez Madame de *Teschen*, qu'il trouva dans un état qui lui fit pitié. Elle étoit assise, & fondoit en larmes. Ses Sœurs étoient auprès d'elle, & tâchoient de la consoler: mais elle ne les écoutoit point, & ne trouvoit de consolation que dans son desespoir. Le Roi fut si tansporté, qu'après lui avoir demandé mille pardons, il baisa ses mains. Elle le regarda tendrement, & lui dit: „ Que je „ serois miserable, Sire, si vous „ n'aviez pitié de moi!" Le Roi lui conta ses raisons; il se plaignit de la Reine de Prusse, qu'il dit être la cause de tout; & ajouta, qu'il n'en avoit conté à la Princesse de *Dessau*, que par amusement. Comme l'on croit assez aisément ce que l'on souhaite, Madame de *Teschen* crut le Roi. Les deux Amans se raccommoderent,

& se séparerent enfin parfaitement unis.

Cependant le Roi, qui s'étoit véritablement laissé surprendre au mérite de la Princesse *Henriette de Dessau*, étoit affligé de la voir partir. La Reine de Prusse le voyant rêveur, lui dit avec cet air enjoué qui lui étoit naturel, qu'elle lui conseilloit de changer d'air. " Croyez-moi, (lui dit-„ elle,) vous devriez m'accom-„ pagner à Orangenbaum, où je „ compte de passer quelques jours „ auprès de la Princesse Douai-„ riere d'*Anhalt*. Vous y serez „ plus libre; une Femme, & „ trois ou quatre Maitresses, „ qu'il vous faut ménager ici, ne „ peuvent que vous donner bien „ de l'embaras. " Le Roi accepta la partie; & afin que Madame de *Teschen* n'y trouvât point à redire, il lui persuada que des affaires d'Etat l'obligeoient à faire ce Voyage, pour avoir une

entre-

entrevue ſecrete avec le Roi de Pruſſe. Il la pria de l'aller attendre à Dresde, où il lui promit de la joindre en très peu de jours. Cette ſéparation affligea beaucoup Madame de *Teſchen*: mais le Roi lui repréſenta ſi fortement qu'elle étoit abſolument néceſſaire pour le bien de ſes affaires, & lui jura tant de fois qu'il la rejoindroit avec un cœur fidele, qu'enfin elle y conſentit.

Le Roi partit pour ce petit Voyage, & arriva en peu d'heures à Orangenbaum. La Princeſſe *Henriette*, fâchée de l'y voir, le reçut avec beaucoup de froideur. Elle fit confidence à la Princeſſe ſa Mere, de tout ce que le Roi lui avoit dit, & la pria de trouver bon que ſous prétexte de quelque maladie, elle demeurât dans ſa chambre. „ Non, ma „ Fille, (répondit la Princeſſe:) „ on démêleroit bien-tôt que „ c'eſt une maladie ſuppoſée. Et

„ de plus, j'ai aſſez bonne opi-
„ nion de vous, pour croire que
„ vous n'avez que faire de fuir,
„ pour vous garantir de répondre
„ à une paſſion qui ne peut que
„ vous offenſer ".

La Princeſſe *Henriette* fut donc obligée de paroitre: mais elle ſut toujours ſe tenir ſi éloignée du Roi, qu'il ne put lui rien dire de particulier, bien qu'il en cherchât tous les moyens pendant quatre jours qu'il demeura à Orangenbaum, d'où il partit enfin pour Dresde le même jour que la Reine de Pruſſe s'en retourna à Berlin. Son retour cauſa une joye inexprimable à Madame de *Teſchen*, qui malgré les ſermens du Roi, avoit craint de ne le plus voir. Les premiers jours ſe paſſerent en careſſes. Mais comme elle vit pluſieurs Belles empreſſées à lui enlever le cœur du Roi, & qu'elle connoiſſoit ſon inconſtance, elle reprit ſes inquiétudes.

Dres-

Dresde lui devint insupportable; elle prévoyoit que le Roi lui échaperoit, s'il y restoit: ainsi elle l'engagea de retourner en Pologne, où la Guerre entreprise contre la Suede, & poussée avec peu de succès, sembloit d'ailleurs le rappeller.

Les affaires que le Roi trouva en Pologne, & la Campagne qu'il fit en Livonie, le séparoient quelquefois de sa Maitresse. Ces absences étoient avantageuses à la Favorite: elles n'étoient pas assez longues pour la faire oublier; mais elles l'étoient assez pour inspirer au Roi le desir de la revoir, & pour donner un air de nouvelle passion à leurs entrevues. Madame de *Teschen* jouït pendant quelques années assez paisiblement de sa faveur; elle l'employa à se procurer une fortune solide, qui pût lui faire supporter patiemment sa disgrace.

Les malheurs de la Guerre ayant

obligé le Roi d'aller chercher de nouvelles reſſources en Saxe, il laiſſa Madame de *Teſchen* à Varſovie. Ce ne furent plus tant de pleurs; elle étoit accoutumée à ces ſéparations; & cette vivacité qui fait le charme d'un amour naiſſant, ne ſubſiſtoit plus. Le Roi étant arrivé à Dresde, penſoit à diſſiper ſes ennuis; il faiſoit des parties où la débauche étoit quelquefois pouſſée bien avant. Dans une de ces parties, où il n'y avoit pour cette fois que des Hommes, la converſation tomba ſur les Maitreſſes. Chacun vantoit la ſienne, & en diſoit des merveilles. Mr. de *Hoybm*, Miniſtre d'Etat du Cabinet, qui étoit de cette partie, dit qu'il n'avoit point de Maitreſſe: mais qu'il avoit une Femme qu'il aimoit comme une Maitreſſe, & qui étoit cent fois plus aimable que toutes celles qu'ils vantoient tant. Comme le vin lui avoit échauffé la tête,

te, il fit un portrait de ſa Femme ſi circonſtancié, que le plus habile Peintre n'eût pu faire mieux. Le Roi, qui ſavoit que ſa jalouſie lui faiſoit garder ſa Femme à la Campagne, lui dit qu'il ne croyoit pas que ce qu'il diſoit fût vrai; qu'il parloit comme un Homme qui n'étant marié que depuis trois mois, étoit encore amoureux de ſa Femme; & que ſi Madame de *Hoybm* étoit auſſi belle & auſſi parfaite qu'il le diſoit, elle auroit fait plus de bruit dans le Monde. Le Prince de *Furſtemberg* ſoutint la même choſe, & ajouta, qu'il parioit mille Ducats, que ſi Madame de *Hoybm* paroïſſoit à la Cour, elle n'y ſeroit pas trouvée telle qu'il la dépeignoit. Mr. de *Hoybm* topa à la gageure, & le Roi s'offrit d'être Juge. On obligea Mr. de *Hoybm* d'écrire à ſa Femme, pour qu'elle ſe rendît inceſſamment à Dresde. Un Domeſtique fut envoyé ſur l'heure même avec la

Lettre ; & afin que Mr. de *Hoyhm* ne fût pas en état de revoquer ſon ordre, on le fit tant boire, que le pauvre homme ſe ſouvenoit à peine qui il étoit. On le fit emporter & coucher. Il fut fort ſurpris le lendemain en s'éveillant, de voir arriver ſa Femme. Il ſe repentit de l'avoir fait venir, & l'auroit renvoyée ſur l'heure même, s'il n'avoit craint qu'on ne le raillât trop ſur ſa jalouſie.

La Reine étant pour-lors à Dresde, Madame de *Hoyhm* vint la ſaluer. Le Roi, & ceux qui avoient fait la gageure contre Mr. de *Hoyhm*, ſe trouverent chez la Reine, & furent obligés de convenir que Mr. de *Hoyhm* n'avoit pas exageré en vantant la beauté de ſa Femme. Le Roi condamna le Prince de *Furſtemberg* à payer les mille Ducats. „ Je vois bien, „ répondit plaiſamment le Prin- „ ce,) qu'il faut ſe réſoudre à pa- „ yer les Violons pour Votre Ma-

„ jeſ-

„ jesté." Le Roi, qui aimoit le Prince, lui dit de payer les mille Ducats à Mr. de *Hoybm*, & d'en aller recevoir dix-mille du Trésorier de sa Cassette. Le Prince lui baisa la main, & le remercia de ses bontés. Il paya sa dette, & reçut ce que le Roi lui donnoit.

Avant que de m'engager plus avant dans cette Histoire, je croi qu'il est à propos de peindre Madame de *Hoybm* telle qu'elle étoit, & de rapporter quelques particularités qui la regardent. Le personnage qu'elle a fait à la Cour de Saxe, mérite bien qu'on la fasseconnoitre.

Elle avoit le visage long, le nez bien fait, la bouche petite, les dents parfaitement belles, les yeux noirs, grands, brillans & fins; tous ses traits étoient délicats; son rire étoit charmant, & alloit réveiller la tendresse jusques au fond des cœurs. Elle avoit les cheveux noirs, le sein admirable, la gorge, les mains, & les bras

bien faits; le teint rarement naturel, mais ordinairement blanc & rouge. Sa taille pouvoit passer pour un chef-d'œuvre. Elle avoit un air majestueux, & dansoit dans la derniere perfection.

Son Caractere n'étoit pas tout à fait si parfait. Elle avoit l'esprit vif & plaisant, plus que solide; elle étoit peu sincere; inégale; polie avec ceux qui avoient pour elle les égards qu'elle se croyoit dûs, extrêmement fiere avec ceux qui osoient lui résister; interessée, & cependant liberale; reconnoissante aux bienfaits, implacable dans la vengeance, absolue dans ses volontés, & ne voulant pas toujours ce qui étoit juste. Cependant, quelque prévenu qu'on fût contre elle, quand elle vouloit plaire, il n'étoit pas possible de se défendre de l'aimer. Elle avoit des manieres qui charmoient, elle en avoit d'autres qui offensoient. Il n'y avoit rien qu'elle ne fît pour

de

de l'argent & des honneurs. Lorsqu'elle ſe vit Maitreſſe du Roi, elle mit toute ſon attention à ne pas laiſſer ce Prince dans une tranquillité dangereuſe. Auſſi ne s'arma-t-elle jamais d'une ſévérité, qui auroit éloigné ceux que ſes appas captivoient. Elle vouloit des Victimes, toujours toutes prêtes à immoler à la jalouſie du Roi. Jalouſie qu'elle ſavoit faire naitre, nourrir, & arrêter, ſelon qu'elle le jugeoit à propos. Son grand art étoit de ne jamais faire paroitre qu'elle eût en vue ſa propre gloire : ſon interêt ſe tenoit toujours caché ſous le voile de celui du Roi. Elle ſe ſervoit du prétexte d'aimer les Fêtes & les Spectacles, pour l'amuſer ſans ceſſe. Ce Prince croyoit s'acquérir des Créatures en répandant des graces; mais ces mêmes graces affermiſſoient toujours le pouvoir de Madame de *Hoyhm*, qui ſeule, malgré le diſcernement de *Frederic-Auguſte*, dé-

décidoit du mérite de ceux qui les obtenoient. Ainsi le Sujet revêtu d'une nouvelle dignité, ou accablé des liberalités du Roi, croyoit tout tenir de Madame de *Hoyhm*. Malgré les Cabales qui se formoient contre elle, malgré la haine des Ministres, elle se maintint près de neuf ans dans la faveur; & l'on peut dire que dans cet intervalle, elle vit la Pologne & la Saxe à ses pieds.

Madame de *Hoyhm* avoit de la naissance. Elle étoit du Holstein, & avoit suivi la Princesse de *Holstein-Ploen* à Wolffenbuttel, lorsque cette Princesse épousa le Prince héréditaire de *Brunswick-Wolffenbuttel*. Ce fut à cette Cour que Mr. de *Hoyhm* l'épousa. Ce Ministre cherchoit depuis longtems une Femme: il ne vouloit point de Saxonne, quoiqu'il fût Saxon; il disoit qu'elles étoient trop galantes & trop dépensieres. Il vouloit une Femme qui fût belle, sage

ge & œconnome. Un de ſes Amis, qui revenoit de Wolffenbuttel, lui dit qu'il trouveroit toutes ces qualités en Mademoiſelle de *Brouchstorff*, Fille-d'honneur de la Princeſſe héréditaire de Wolffenbuttel. Mr. de *Hoyhm* le crut: il partit pour Brunſwick, ſous prétexte de voir la Foire, mais en effet pour voir Mademoiſelle de *Brouchstorff*. Il la trouva telle qu'on la lui avoit dépeinte, de ſorte qu'il la rechercha en mariage. Comme il étoit Homme de qualité & de grands biens, & qu'il tenoit un rang conſiderable à la Cour de Saxe, il fut reçu agréablement, & n'eut pas la peine de ſoupirer longtems. Le mariage étant achevé, il mena ſa Femme en Saxe dans une de ſes Terres, où il comptoit de la laiſſer juſqu'à ce que le Roi fût retourné en Pologne. Mais comme on n'évite pas ſa deſtinée, ſon imprudence lui fit parler d'elle au Roi: il fut obligé

obligé de la faire venir, comme je l'ai dit, à la Cour, où bien-tôt après elle se vit la Dispensatrice des graces & de la fortune des Particuliers.

Le Roi, dès la premiere fois qu'il la vit, fut charmé de sa beauté. Il lui trouva cet esprit de gayeté, qu'il vouloit dans ses Maitresses. Il n'en falut pas davantage pour le rendre amoureux. Son inclination pour Madame de *Teschen* combattit quelque tems le penchant qui l'entrainoit vers Madame de *Hoyhm.* „ Ce ne sera „ qu'une affaire de galanterie, (se „ disoit-il ;) j'oublierai Madame „ de *Hoyhm* dès que je ne la ver„ rai plus." Il crut sa conquête aisée. Cependant, ayant parlé d'amour, il ne trouva pas dans Madame de *Hoyhm* cette facilité dont il s'étoit flaté. Jamais Maitresse ne lui coûta plus à acquérir; il falut, pour ainsi dire, prodiguer soins, assiduité, argent. Cette

te résistance ne fit qu'augmenter le desir de vaincre. Quand Madame de *Hoyhm* crut être assurée du cœur du Roi, elle s'adoucit, & enfin elle capitula à des conditions qui lui assuroient un empire absolu sur le cœur de *Frederic-Auguste*. Ce Prince promit de renoncer pour jamais à Madame de *Teschen*, de faire casser le Mariage qui unissoit Madame de *Hoyhm* à son Mari; enfin il s'engagea par un Billet écrit de sa main, qu'en cas que la Reine vînt à mourir, Madame de *Hoyhm* occuperoit sa place, & que les Enfans qui naitroient avant & après qu'il l'auroit épousée, seroient reconnus pour légitimes Princes de Saxe. A toutes ces choses elle fit joindre une Pension annuelle de cent-mille écus.

Ce fut à ces conditions, que Madame de *Hoyhm* accepta le Titre de Maitresse du Roi. Mais ne voulant point que Mr. de *Hoyhm*

Hoybm pût l'accuser d'ingratitude & de trahison, elle alla lui annoncer elle-même la résolution où elle étoit de le quitter. Elle entra un matin dans le cabinet de son Mari. „ Je viens, Monsieur, „ (lui dit-elle,) vous remercier de „ toutes les bontés que vous avez „ eues jusques ici pour moi, & „ vous assurer que je n'en perdrai „ jamais le souvenir. Mais je „ viens aussi pour vous dire, que „ la sympathie qui forme les heu- „ reux mariages ne se trouvant „ point entre nous, mon intention „ est de me séparer de vous. Le „ Roi m'aime, Monsieur, & je „ ne vous cache point que je suis „ résolue de répondre à l'honneur „ qu'il me fait. Cependant, com- „ me je ne veux pas que vous „ puissiez vous plaindre de moi, „ je viens vous proposer un Di- „ vorce, qui nous rendant libres „ l'un & l'autre, mettra votre „ gloire à couvert. C'est le par-

„ ti,

„ ti, Monsieur, qui me paroît „ vous convenir le plus. Si vous „ l'acceptez de bonne grace, vous „ pouvez être assuré de mon ami- „ tié, & que je contribuerai au- „ tant qu'il me sera possible à votre „ fortune. Si au contraire vous „ cherchez à me chagriner, vous „ ne me ferez point changer de „ résolution, & vous me forcerez „ d'oublier que je vous ai des „ obligations, pour mieux me „ souvenir que vous vous serez „ opposé à ma fortune."

Il est impossible de se représenter combien Mr. de *Hoybm* demeura surpris de ce compliment. Il voulut se répandre en plaintes & en reproches; mais sa Femme l'interrompant: „ Je sai, Mon- „ sieur, (lui dit-elle,) tout ce que „ vous pouvez me dire; ainsi vous „ pouvez vous épargner la peine „ de combattre une résolution „ que rien ne peut détruire. Ex- „ pliquez-vous donc, s'il vous

„ plait, & donnez-moi une ré-
„ ponſe poſitive, afin que je puiſ-
„ ſe prendre mes meſures".

Mr. de *Hoyhm*, qui ſe trouvoit ſi étrangement preſſé par une Femme qu'il adoroit, & qu'il étoit ſur le point de perdre d'une maniere ſi extraordinaire, ſentit dans ſon cœur tous les mouvemens que le dépit, la rage, & le deſespoir peuvent faire naitre. Il ſe promenoit à grands pas dans ſa chambre, levoit les yeux & les mains au Ciel, & paroiſſoit accablé de douleur. Madame de *Hoyhm* attendoit cependant tranquillement ſa réponſe. Comme elle vit qu'il ne diſoit pas un mot:
„ Je vois bien, Monſieur, conti-
„ nua-t-elle,) que vous manquez
„ de réſolution, & qu'il faut vous
„ donner le tems de penſer à ce
„ que vous avez à faire. Je vous
„ prie toutefois de vous ſouve-
„ nir, qu'il dépend maintenant
„ de vous d'établir, ou de détrui-

„ re

„ re votre fortune ". Elle ſortit ſans attendre ſa réponſe.

Mr. de *Hoybm* demeura dans un état d'affliction, qui ne ſe peut exprimer. Il ſe tourmentoit, ſe levoit, s'aſſeyoit, & ſe ſentoit ſi accablé, qu'il ne ſavoit à quoi ſe réſoudre. Son eſprit, peu accoutumé à ſuccomber, ne s'inquiétoit pas tant d'avoir le Roi pour Rival, que des ſentimens trop tendres que Madame de *Hoybm* avoit pour le Monarque. „ Ah!
„ perfide Femme, (s'écrioit-il,)
„ pourquoi m'avez-vous épouſé?
„ pourquoi m'avez-vous témoi-
„ gné de la tendreſſe? Helas! ne
„ m'avez-vous donné votre foi,
„ que pour me tromper, & pour
„ me rendre le plus malheureux
„ des hommes! "

Mr. de *Fitztuhm* le trouva dans cette agitation d'eſprit. Ce Favori venoit le trouver de la part du Roi. Il lui dit que Sa Majeſté deſiroit qu'il renonçât à

Madame de *Hoyhm*, en consentant que son mariage fût cassé. Il l'assura que le Roi lui tiendroit compte de cette complaisance; au-lieu que s'il s'opiniâtroit à s'opposer à une chose qu'il ne pouvoit point empêcher, le Roi en garderoit un ressentiment dont il éprouveroit tôt ou tard les effets. Mr. de *Hoyhm* se voyant pressé de la sorte, consentit enfin à ce qu'on exigeoit de lui. Il demanda pour toute grace, qu'il lui fût permis de s'absenter pour quelques mois de la Cour; ce que Sa Majesté lui accorda.

Fitztuhm ayant porté au Roi la réponse de Mr. de *Hoyhm*, ce Prince courut tout transporté de joye chez sa Maitresse, & lui annonça cette agréable nouvelle. „ Je suis donc à vous, Sire? „ (s'écria-t-elle.) Que mon bon„ heur puisse durer toujours!" Elle fit mille caresses à Mr. de *Fitztuhm*, & lui dit qu'elle n'oublie-

blieroit jamais le service qu'il venoit de lui rendre. Elle lui présenta une Tabatiere d'or enrichie de diamans, & le pria de la recevoir comme un foible témoignage de sa reconnoissance. Le Roi demanda à voir cette boîte; il l'ouvrit, & y trouvant le Portrait de Madame de *Hoybm*, il le baisa.
„ Non, non, *Fitztuhm*, (lui
„ dit-il,) ceci est trop beau pour
„ toi, & jamais d'autre que moi
„ n'aura ce Portrait. Va, laisse-
„ le moi, & contente-toi de
„ vingt-mille écus dont je te fais
„ présent".

Le Consistoire de Dresde ayant été assemblé, Mr. & Madame de *Hoybm* y comparurent par Procureur, demandant que leur mariage fût cassé. Leurs raisons parurent bonnes à ce Tribunal, qui déclara leur mariage dissous, permettant à l'un & à l'autre de se remarier. Le Roi confirma cette Sentence, qui le même jour fut af-

 fichée

fichée à toutes les portes des Eglifes.

Madame de *Hoybm* quitta le nom de fon Mari, & fe fit appeller Madame de *Cofel.* Comme elle avoit de l'ambition, elle voulut être titrée ; & le Roi la fit faire Comteffe de l'Empire par l'Empereur. Cet honneur lui attira une groffe Cour, & beaucoup d'envieufes.

Comme, par le Divorce, le Roi fe trouvoit dans une entiere liberté de faire les galanteries & l'éclat qui pouvoient fatisfaire fa paffion, il la fit connoitre par-tout. Il logea Madame de *Cofel* dans le voifinage du Palais, de maniere que par une Gallerie couverte qu'il fit faire, il pouvoit fe rendre chez elle fans être vu de perfonne. Quelque tems après, il lui fit bâtir un Palais, où il fit des apartemens pour toutes les Saifons. Les uns, revêtus de marbre, étoient pour l'Eté ; les autres, lambrif-

briſſés, parquetés, & remplis de la plus belle Laque de la Chine, & de glaces, étoient pour l'Hiver; il y mit pour deux-cens-mille écus de meubles; & ceux qui y entroient, croyoient voir un enchantement. Ce n'étoit que Vaiſſelle de vermeil, Vaſes de cryſtal, Tableaux, Lits de brocard en broderie: tout y étoit d'un goût ſi exquis & ſi particulier, qu'il n'y avoit rien qui ne pût ſervir de modele.

Madame de *Coſel* voyant ſa faveur établie, penſa à éloigner du Roi ceux qu'elle ſoupçonnoit de lui être oppoſés. Le Chancelier *Beichling* fut le premier qu'elle immola à ſon deſir de regner. Il avoit parlé fort librement ſur ſon compte, & avoit repréſenté au Roi, que les ſommes qu'il dépenſoit pour elle, pouvoient être mieux employées. C'en étoit aſſez pour le faire trouver coupable. Elle l'accuſa de Malverſation & de Péculat. Le Roi le fit arrêter, con-

duire à Königſtein, & lui confisqua ſes biens qui étoient conſiderables. Par cette action d'éclat, Madame de *Coſel* établit ſon autorité, & fit connoitre combien il étoit dangereux de l'offenſer.

Après la diſgrace du Chancelier, Mr. de *Fitztuhm* ſe trouva être le ſeul Favori, ou plutôt le ſeul Confident des Amours du Roi; car il ne ſe mêloit d'aucune autre affaire. Ce Favori étoit fort grand, & de belle taille; il avoit la phyſionomie aimable, & les manieres d'un homme de qualité; il étoit complaiſant, ſouple, affable & honnête. Il reſpectoit le Roi comme ſon Maitre, & l'aimoit comme ſon Ami.

Le Prince de *Furſtemberg*, & le Feldt-Maréchal Comte de *Flemming*, étoient bien conſiderés comme Favoris; mais tous ceux que la faveur ou les affaires approchoient du Roi, ne pouvoient s'y maintenir qu'en ſe ſoumettant à

Ma-

Madame de *Cosel*. Elle gouvernoit avec un empire si absolu, qu'on peut dire qu'elle étoit Maitresse du Roi & de l'Etat.

Tandis que toute la Cour fléchissoit devant elle, un Ministre Lutherien osa la braver en Chaire. Il la compara à Bethsabée; & pour que personne ne s'y trompât, il la dépeignit aussi bien qu'auroit pu faire le plus habile Peintre. Elle le sut, & en fut extrêmement irritée. Elle en fit des plaintes ameres, & demanda que le Prédicateur fût sévèrement puni de son indiscretion. Mais le Roi, qui a toujours été ennemi des violences, & qui en secret ne pouvoit disconvenir que la comparaison du Ministre ne fût juste, n'eut pas la complaisance de la satisfaire: il lui dit que les Prédicateurs avoient une heure, tous les Dimanches & les jours de Fête, pendant laquelle ils étoient en droit de dire tout ce qu'ils vou-

loient ; qu'il faloit les laisser dire : mais que si un d'eux s'avisoit de lui manquer de respect ou de mal parler d'elle hors de-là, il le puniroit comme il le méritoit.

Cependant, le Roi devant aller en Pologne, pria Madame de *Cosel* de demeurer à Dresde : mais elle craignoit trop de le perdre, pour le laisser aller seul. Elle lui répondit, qu'il n'y avoit que la mort qui pût la séparer de lui ; & il falut qu'il prît le parti de l'emmener.

Madame de *Teschen*, apprenant que le Roi revenoit à Varsovie & qu'il menoit avec lui Madame de *Cosel*, quitta cette Capitale & se retira auprès du Cardinal-Primat son Oncle, bien résolue de fomenter la haine de ce Prélat contre *Frederic-Auguste*. Mais cet esprit de vengeance l'abandonna, après qu'elle eut reçu une Lettre que lui écrivit ce Prince. Dans cette Lettre il lui rappelloit le sou-

ſouvenir de leurs Amours. „ Eſt-
„ il poſſible, Madame, (lui mar-
„ quoit-il,) que la haine puiſſe
„ ſucceder à l'amour? Quant à
„ moi, j'ai toujours pour vous
„ ces ſentimens d'eſtime & d'a-
„ mitié, qui forment les liaiſons
„ ſolides ; votre bonheur fait le
„ mien, & je ſuis toujours prêt
„ de contribuer en toute choſe à
„ votre ſatisfaction. Pourriez-
„ vous penſer autrement pour
„ moi, vous dont je connois la
„ bonté de cœur, vous qui m'a-
„ vez aimé, vous enfin à qui je
„ n'ai connu que des ſentimens
„ généreux? Prendriez-vous par-
„ ti contre moi, en faveur d'un
„ Roi qui vous eſt inconnu & qui
„ ignore ce que c'eſt que de ré-
„ vérer le Beau-Sexe? Non,
„ Madame, je ne le puis croire.
„ Toutes les Dames, j'oſe m'en
„ flater, prendroient mon parti
„ contre vous, & vous blâme-
„ roient de préférer les interêts
„ d'un

„ d'un Roi ſauvage, à ceux d'un
„ Prince qui vous a toujours ad-
„ mirée. Soutenez donc mes inte-
„ rêts, Madame, auprès de Mr.
„ le Cardinal-Primat votre Oncle;
„ faites qu'il ne ſe départe point
„ de la foi qu'il m'a promiſe,
„ qu'il demeure uni à mon Parti,
„ afin que nous obtenions une
„ Paix glorieuſe pour une Nation
„ dont vous êtes un ſi digne or-
„ nement, & pour un Roi à qui
„ ſes chagrins ne peuvent faire
„ oublier qu'il vous fut cher au-
„ trefois."

Le Roi envoya cette Lettre par un Gentilhomme à Madame de *Teſchen*. Elle n'en put faire la lecture, ſans répandre des larmes. Elle oublia l'infidelité du Roi, & ne ſe ſouvint plus que de l'avoir aimé. Dans la réponſe qu'elle lui fit, elle ne lui cacha pas qu'elle s'étoit retirée auprès de ſon Oncle dans l'intention de lui nuire:
„ Mais je ſens bien, Sire, (lui
„ di-

„ disoit-elle,) qu'il ne dépend „ pas de moi de vous haïr. Je „ ferai voir à Votre Majesté, „ que je ne suis pas indigne de „ la confiance dont elle m'hono- „ re; & il ne tiendra pas à moi „ que mon Oncle ne se conforme „ à vos commandemens.

Elle fit en effet tout ce qu'une Femme habile pouvoit faire, pour maintenir son Oncle dans le Parti du Roi; mais ce Cardinal avoit résolu de détrôner ce Prince. Il eut pour cet effet une entrevue avec le Roi de Suede, & Madame de *Teschen* ne put jamais le détourner de ce pernicieux dessein. Elle en donna avis au Roi, qui ne trouvant de ressource que dans son propre courage, s'arma de constance, & manda son Armée de Saxe, pour l'opposer au Roi de Suede qui s'avançoit à grands pas vers Varsovie. Quoique le Roi fût accablé d'affaires, il ne laissoit pas de continuer ses galan-

teries. Madame de *Cosel* faisoit toujours sa principale passion: mais il lui échapoit quelquefois, & il adressoit ses vœux à quelque Beauté du tiers ordre.

Il y avoit à Varsovie un Marchand de vin, François de Nation, nommé *Duval*, qui avoit une Fille extrêmement aimable: on l'appelloit *Henriette*. Tout ce qu'il y avoit de brillante Jeunesse lui faisoir la cour, & il n'y avoit point de Beauté qui fût plus fêtée. Elle les recevoit tous avec une égale politesse, & l'on ne pouvoit distinguer quel étoit l'Amant favorisé. Cette jeune Fille faisoit le sujet ordinaire de conversation de ce qu'on appelloit les Galands de la Cour. Ils étoient un jour une troupe, qui en parloient au lever du Roi. Le Monarque les entendit; il eut la curiosité de leur demander qui étoit la Belle dont ils s'entretenoient. Mr. de *Rantzau*, Aide de Camp du Roi, lui ré-

répondit que la perſonne dont ils parloient, étoit la Fille d'un Marchand François, & une des plus aimables créatures qui fût dans le Royaume. Le Roi ne repliqua pas un mot; mais lorsqu'il fut habillé, il ordonna à Mr. de *Rantzau* de le ſuivre dans ſon Cabinet; il s'informa plus particulierement d'*Henriette*, & lui dit qu'il vouloit qu'il le conduisît chez elle. Cette viſite fut arrêtée pour la nuit prochaine. Le Roi dit qu'il ſe déguiſeroit, & qu'il ne vouloit pas que la Fille ni perſonne pût le connoitre. Il défendit à Mr. de *Rantzàu* de parler de cette courſe nocturne à Madame de *Coſel*. Le nouveau Mercure promit le ſecret, mais il ſupplia le Roi de vouloir bien auſſi ne le point expoſer au reſſentiment de ſa Maitreſſe. Le Monarque lui dit de ne rien craindre, & lui commanda de ſe trouver à l'entrée de la nuit dans ſon antichambre. Il paſſa

en-

ensuite chez Madame de *Cosel*, à qui il dit qu'on lui proposoit une entrevue secrete pour la nuit prochaine avec le Comte *Tobianski*, Neveu du Cardinal-Primat: mais que ce Seigneur étant connu de tout le monde, il n'osoit le faire venir dans le Château; qu'ainsi il lui avoit donné rendez-vous dans une maison particuliere, où ils se rendroient tous deux déguisés.
„ Je prendrai *Rantzau* avec moi,
„ (ajouta le Roi;) je croi pou-
„ voir compter d'autant plus sur
„ sa fidelité, qu'il vous est allié,
„ & que c'est vous qui me l'avez
„ donné." Le Roi prononça ces paroles d'un air de bonne foi, qui imposa à la pénétration de Madame de *Cosel*. „ Quoique mon
„ Cousin ait l'honneur de vous
„ accompagner, Sire, (reprit-el-
„ le,) je ne laisserai pas d'être
„ bien inquiete. Il peut vous
„ arriver mille accidens; Varso-
„ vie est plein de Traitres qui
„ ont

„ ont juré votre perte; il n'en
„ faut qu'un qui vous reconnoiſ-
„ ſe, pour mettre vos jours en
„ danger." Le Roi lui répondit en riant, qu'il pardonneroit ces vaines frayeurs à tout autre: mais qu'il ne pouvoit les excuſer en elle. „ Helas! Sire, (repliqua-t-el-
„ le en le regardant tendrement,)
„ on peut être intrépide, &
„ trembler pour ce qu'on aime."
Le Roi répondit à ſes marques de tendreſſe, par bien des careſſes: mais il ſe trouva fort embaraſſé par une fantaiſie de Madame de *Coſel*, à qui il tomba dans l'eſprit de l'accompagner dans ſa courſe nocturne. „ Souffrez, Si-
„ re, (lui dit-elle,) que je vous ſui-
„ ve, que je ſois votre garde. Si
„ quelqu'un oſe attenter à votre
„ perſonne, *Rantzau* & moi nous
„ vous défendrons; & avant qu'on
„ parvienne jusqu'à vous, il fau-
„ dra qu'on m'ait ôté la vie." Le Roi fut touché de toutes les mar-

ques d'amour que lui donnoit sa Maitresse; il se reprochoit de la tromper, & fut tenté de lui avouer la vérité: mais pensant ensuite que cet aveu ne serviroit qu'à l'affliger, il crut devoir se l'épargner. Il la pria de ne point penser à le suivre, & dit qu'il aimeroit mieux renoncer à l'entrevue, que de l'exposer au hazard de quelque avanture fâcheuse. Madame de *Costel* ceda, parce qu'elle ne s'étoit point encore attribué ce vouloir absolu, qu'on lui a vu employer dans la suite.

La nuit étant venue, le Roi se déguisa de son mieux, prit Mr. de *Rantzau* avec lui, & se rendit à pied à la maison de *Duval*. Ils se firent donner une chambre en particulier; & quelque tems après, Mr. de *Rantzau*, qui étoit un des meilleur chalands de la maison, fit venir la jeune *Henriette*, & lui présenta le Roi, comme s'il eût été un Officier de ses amis. La

jeune

jeune Fille, qui n'avoit vu le Roi qu'en passant, & qui ne s'attendoit point qu'il dût lui rendre visite, fut aisément trompée. Cependant, après quelques momens de conversation, comme le Roi lui disoit mille jolies choses, elle le regarda avec plus d'attention.
„ Plus je vous regarde, (lui dit-
„ elle,) plus je vous trouve de ref-
„ semblance avec le Roi... Il est
„ vrai (reprit-il) que plusieurs per-
„ sonnes m'ont dit comme vous,
„ que j'avois l'honneur de lui ref-
„ sembler; mais je voudrois bien
„ que ce fût plutôt par la puissan-
„ ce, que par la figure, afin d'être
„ en état de vous faire une fortu-
„ ne brillante.... Ce n'est point
„ l'interêt (répondit-elle) qui me
„ gouverne; & si le Roi m'aimoit,
„ je sens que je pourrois l'aimer
„ bien plus par rapport à tout le
„ bien qu'on m'en a dit, que parce
„ qu'il me feroit ma fortune....
„ Ah! Mademoiselle, (s'écria le

 „ Roi)

„ Roi) si cela est, aimez-moi donc
„ en faveur de la ressemblance que
„ j'ai avec Sa Majesté.... Tout
„ beau, Monsieur, (reprit-elle,)
„ vous avez un air de ressemblance
„ avec le Roi: mais c'est à savoir si
„ vous avez ce cœur tendre qu'on
„ vante en lui, & qui seul peut
„ me charmer.... Oui, Made-
„ moiselle, (repliqua le Roi, a-
„ vec un transport dont il n'étoit
„ plus le maitre,) j'ai ce cœur
„ tendre, j'ai toutes les qualités
„ qu'a ce Prince; enfin, je suis
„ le Roi lui-même." Il jetta en meme tems un surtout & une perruque blonde qui cachoit ses cheveux, & lui fit voir l'Etoile de l'Ordre de l'Eléphant brodée sur son juste-au-corps. La jeune *Henriette* demeura confuse, dans la crainte d'avoir peut-être manqué au respect qu'elle devoit au Roi: mais ce Prince la rassura. Il lui dit qu'il lui demandoit pardon de ce qu'il la surprenoit ainsi: mais

qu'a-

qu'ayant entendu parler de ses charmes, il avoit voulu voir par lui-même si la vérité répondoit à la renommée. Qu'il en trouvoit plus qu'on ne lui en avoit dit, & qu'il sentoit qu'il ne la quitteroit pas aussi libre qu'il l'étoit venu trouver. *Henriette* baissa les yeux, & répondit avec respect: mais elle étoit si interdite, qu'elle ne savoit pas trop ce qu'elle disoit. Le Roi profitant de son trouble, lui fit offre de son cœur; & *Henriette* n'eut pas la force de le refuser. Dans l'excès de joye qui le transportoit, il oublie que Madame de *Cosel* l'attend, & il passe la nuit à rire & à badiner avec *Henriette*, qui se rassurant peu à peu, reprit son enjouement naturel. Elle chantoit & folâtroit; le Roi auroit bien voulu qu'elle eût fait autre chose: mais la jeune Fille n'étoit point de cet avis, & il fallut que le Monarque se conformât à ses volontés. Ils se quit-

 terent

terent enfin, avec promesse de se revoir la nuit suivante.

Il étoit presque jour, quand le Roi rentra dans le Palais. Il trouva Madame de *Cosel* auprès du feu. Comme il étoit tout rempli de l'image d'*Henriette*, il lui demanda avec un assez grand froid, pourquoi elle n'étoit pas couchée. „ Je vous attendois, Sire, (lui „ dit-elle tristement;) & j'étois „ inquiete pour vous.... Vous „ devez pourtant vous accoutu- „ mer à ne m'avoir pas toujours „ auprès de vous, (reprit le Roi;) „ & lorsque je serai à la tête de „ mon Armée, il n'y a pas appa- „ rence que vous puissiez me sui- „ vre...., Pourquoi non? (ré- „ pondit-elle:) je vous suivrai par- „ tout, auprès de vous je n'aurai „ peur de rien. Mais que vous „ est-il arrivé? (continua-t-elle:) „ vous me paroissez chagrin.... „ Rien, (répondit le Roi;) mais „ je suis fâché de vous trouver

„ en-

„ encore levée." La froideur avec laquelle il parloit, donna des ſoupçons à Madame de *Coſel*: mais elle jugea devoir les diſſimuler, jusqu'à ce qu'elle fût éclaircie de ſes doutes. Elle ſe coucha; & le Roi, qui ſe repentoit de lui avoir donné de l'inquiétude, ne voulut point la quitter. Ils ſe donnerent tous deux des marques de la plus vive tendreſſe, qui ne purent cependant étouffer les ſoupçons de Madame de *Coſel*.

Le Roi s'étant levé pour aller tenir ſon Conſeil, elle profita de ſon abſence, pour avoir une converſation avec Mr. de *Rantzau*. Elle l'interrogea, & voulut ſavoir de lui où avoit été le Roi. Ce Confident, ſans ſe déconcerter, lui dit qu'il avoit été en conference avec le Comte *Tobianski*. „ Je
„ vous croi, (lui dit-elle:) mais
„ prenez garde de me tromper,
„ car très aſſurément je vous en
„ ferois repentir."

Mr. de *Rantzau* donna avis au Roi de la conversation qu'il avoit eue avec Madame de *Cosel*. „ Je „ vous avoue, (dit ce Prince,) „ que votre Cousine me fait de la „ peine. Je l'aime : c'est une „ desesperée, capable de tout en- „ treprendre. Cependant, *Hen-* „ *riette* ne m'est point indifferen- „ te. Que ferai-je?... Sire, (ré- „ pondit Mr. de *Rantzau*,) il „ faut vous attacher à celle qui „ vous plait davantage, & ne „ plus penser à l'autre." Le Roi ne répondit rien, & alla chez sa Maitresse. Il la trouva qui pleuroit. „ Qu'avez-vous, Madame, „ (lui dit-il,) & pourquoi cette af- „ fliction où je vous vois?.... „ Helas! Sire, (répondit-elle,) „ je ne sai : mais mon cœur me „ dit que vous m'êtes infidele... Le Roi lui dit là-dessus mille choses pour la rassurer, & la conjura de ne le point accabler par des soupçons qu'il ne méritoit pas. Et

pour

pour la détourner de ses pensées affligeantes, il lui parla de l'état de ses affaires, & lui dit qu'il devoit encore revoir secretement le Comte *Tobianski*. „ Je ne m'y „ oppose point, Sire, (répon„ dit-elle;) mais je crains bien „ que ce ne soit pas le Comte *To*„ *bianski* que vous irez chercher." Le Roi, que cette récidive fâchoit, lui dit qu'il n'aimoit ni les soupçons, ni les reproches.

Cependant, dès qu'il fit nuit, il retourna voir *Henriette*. Il la trouva moins réservée: elle avoit fait confidence à sa Mere, de ce qui s'étoit passé entre le Roi & elle, & en avoit reçu des leçons, qui l'avoient rendue plus habile, & avoient éloigné les scrupules qui lui restoient encore. Le Roi triompha de sa pudeur; mais ce ne fut pas sans bien des larmes versées du côté d'*Henriette*; & jamais Virginité mourante n'a poussé de plus doux soupirs. Ces

deux Amans se dirent plus d'une fois qu'il s'aimoient, & se le dirent de differentes manieres.

La nuit étoit bien avancée, lorsque le Roi se retira. Avant que de se séparer de la belle *Henriette*, il la pria de trouver bon que leur amour demeurât caché. Il lui promit de la voir souvent, & ils convinrent qu'elle iroit trouver le Roi habillée en Homme, & que Mr. de *Rantzau* seroit son conducteur.

Comme le Roi se retiroit avec ce Confident, il eut une Avanture qui faillit à faire découvrir toute son intrigue. Un Chevalier-Garde étoit éperdument amoureux d'*Henriette*, & pensoit à l'épouser. Il avoit été deux jours sans pouvoir lui parler, lorsqu'une Servante lui dit qu'*Henriette* avoit passé deux nuits de suite avec Mr. de *Rantzau* & un autre Officier. Le Chevalier-Garde devint jaloux & furieux; il résolut d'ôter la vie à celui

celui qui lui enlevoit sa Maitresse; & pour y réussir plus surement, il prit avec lui son Frere, Chevalier-Garde comme lui, & tous deux attendirent Mr. de *Rantzau* à quelque distance de la maison de *Duval*. D'aussi loin qu'ils le virent, ils lui crierent de mettre l'épée à la main; mais Mr. de *Rantzau*, qui appréhendoit de découvrir le Roi, & qui crut que ceux qui le menaçoient pouvoient bien se méprendre, puisqu'il ne savoit point avoir de querelle avec personne, prit le parti de se nommer & de leur dire, que si en effet c'étoit à lui qu'ils en vouloient, il étoit prêt de les satisfaire: mais qu'il les prioit de lui donner une demie-heure pour aller rendre compte au Roi, d'une commission dont Sa Majesté l'avoit chargé. „ Non, non, (lui cria „ le Chevalier-Garde,) vous ne „ m'échaperez pas: défendez-„ vous. Vous m'avez enlevé ma

Mai-

„ Maitresse ; je veux vous ôter
„ la vie, ou vous me l'ôterez."
Mr. de *Rantzau* se sentant si vivement pressé, mit l'épée à la main. Le Roi le laissa faire, tant que l'autre Garde demeura spectateur comme lui. Mais lorsqu'il le vit se joindre à son Camarade pour accabler Mr. de *Rantzau*, il courut à son secours l'épée à la main, & fondant sur le second Garde, il lui porta un coup si violent sur le bras, qu'il lui fit tomber son épée. Dans le tems qu'il la relevoit, il passa un Carosse avec des Laquais qui portoient des flambeaux. Le Garde desarmé reconnut le Roi; il cria à son Frere d'arrêter, & se jettant à genoux: „ Sire, (lui
„ dit-il,) j'ai mérité la mort; je
„ serois trop heureux si je la rece-
„ vois de la main de Votre Ma-
„ jesté. Je ne lui demande point
„ de grace, parce que je reconnois
„ que ma faute est impardonna-
„ ble.... Vous vous trompez,
„ (ré-

„ (répondit le Roi;) avec moi „ toutes les fautes ſont pardon- „ nables, dès que ce n'eſt pas un „ mauvais principe qui les a fait „ commettre. J'excuſe celle que „ vous venez de faire, perſuadé „ que ce n'eſt point à moi que „ vous en avez voulu. Mais je „ vous ordonne à tous deux de „ faire des excuſes à *Rantzau* „ de ce que vous l'avez inſulté, „ & d'avoir à l'avenir pour lui le „ reſpect que vous lui devez." Il leur fit encore une mercuriale ſur leur maniere d'agir, il leur dit d'être plus conſiderés à l'avenir, & leur défendit ſous peine d'encourir ſon indignation, de parler de cette Avanture, & de dire qu'ils l'euſſent rencontré. Il ſe retira enſuite, laiſſant les deux Gardes ſi effrayés, & en même tems ſi étonnés de ſa bonté, qu'ils ne purent l'en remercier.

Le lendemain, les deux Gardes ſe croyant perdus, s'adreſſerent à

Mr.

Mr. de *Rantzau*, & après lui avoir demandé pardon de ce qui s'étoit passé, ils le prierent de leur obtenir leur congé, ne pouvant croire qu'après la faute qu'ils avoient commise, ils pûssent espérer de l'avancement dans le Service. Mr. de *Rantzau* en parla au Roi. Ce Prince fit venir les Gardes; „ Je vous ai dit, (leur „ dit-il,) que je vous pardonnois; „ & si je vous fais venir aujour„ d'hui, ce n'est que pour vous „ reprocher le peu de confiance „ que vous avez en ma parole. „ Je ne veux point que vous quit„ tiez mon Service. Conduisez„ vous en honnêtes-gens, & so„ yez assurés que j'aurai soin de „ votre fortune." Il les congédia, en leur donnant sa main à baiser; & lorsqu'ils furent sortis, il leur envoya à chacun cent Ducats de gratification.

Cependant, Madame de *Cosel* s'apperçut aisément que le Roi n'a-

n'avoit plus les mêmes empressemens pour elle. Elle ne douta pas que quelque nouvelle Maitresse ne causât ce changement: mais quelques soins qu'elle se donnât, elle ne put la découvrir. Après de longues perquisitions, un Valet de chambre du Roi lui apprit, que le Roi passoit souvent plusieurs heures avec un Jeune-homme, qui par sa grande beauté & l'air mysterieux avec lequel il étoit introduit dans la chambre du Roi, lui faisoit croire que ce pourroit bien être une Fille travestie. Cet avis l'éclaircit tout d'un coup sur mille doutes qui la tourmentoient. Sa situation n'en devint guere meilleure. Comme elle étoit naturellement fiere, elle eut bien de la peine à prendre le parti de la douceur: mais elle n'avoit point encore eu de démêlés avec le Roi, & elle jugea en personne habile, qu'elle ne devoit point éclater contre lui, si elle ne pouvoit le con-

convaincre. Elle étoit à rêver à ce qu'elle avoit à faire, lorsque le Roi entra chez elle. Comme il la trouvoit triste, il lui dit qu'elle lui paroissoit affligée, & que depuis quelque tems il ne la voyoit que pleurer. Elle répondit par un passage d'une Tragédie:

Il faut bien que je pleure,
Mon insensible Amant ordonne que je meure.

Le Roi rougit à ces mots, & la regardant d'un air tendre : „ Que „ voulez-vous donc me dire (re- „ pliqua-t-il) par des reproches „ si peu mérités ?" Elle s'en expliqua aussi-tôt, avec beaucoup de vivacité & de larmes. Le Roi, surpris de la voir si bien informée, se retrancha sur des assurances que rien au monde n'étoit plus faux. Il lui dit que la prétendue Fille dont on lui avoit parlé, étoit un Neveu de *Brebendofski* Castelan de Culm,

Culm, que ce Sénateur lui envoyoit pour l'avertir des trames des Polonois rebelles : Qu'il étoit vrai qu'il l'avoit retenu dans ſa chambre, mais que ce n'avoit été qu'autant de tems qu'il lui en avoit falu pour répondre au Caſtelan : Que depuis il n'avoit entendu parler de ce Garçon ; & que ſi c'eût été une Fille traveſtie pour laquelle il eût eu de l'inclination, il ne lui auroit pas été impoſſible de la retrouver : Mais qu'apparemment, on lui vouloit donner des armes pour ſe détruire elle-même, puisqu'il ne haïſſoit rien davantage que les éclairciſſemens & les tracaſſeries. La Comteſſe, piquée de le voir ſi ferme ſur le desaveu de ſon infidelité, s'emporta avec excès. „ Eh bien, (lui dit-elle,) „ je vous croi. Mais je vous „ avertis, Sire, que je ne veux „ pas avoir le ſort de vos au- „ tres Maitreſſes. J'ai quitté pour „ vous un Mari, je me ſuis perdue

„ de réputation, & le tout parce
„ que vous m'avez juré une fidé-
„ lité éternelle. Vous ne m'abu-
„ serez pas, sans qu'il vous en
„ coûte la vie: je vous casserai la
„ tête d'un coup de pistolet, &
„ le tournant ensuite vers moi-mê-
„ me, je me punirai par ma mort
„ de la foiblesse que j'aurai eue de
„ vous aimer."

Quelque extravagant que fût cet emportement de la Comtesse, le Roi en eut pitié: il l'appaisa un peu, & ne la quitta que fort tard. Il pensoit aux moyens de calmer ces excès de jalousie de sa Maitresse, lorsqu'on lui annonça un Courier qui l'avertit que les Suédois s'avançoient à grandes journées vers Varsovie. D'autres soins l'occuperent alors. Il faloit fuir, les Polonois étant assez lâches que de préférer le joug de *Charles XII* au doux regne de *Frederic-Auguste*. Ils l'abandonnoient; & ceux qui lui demeuroient fideles, n'étoient

pas

pas en état de le maintenir fur le Trône, & ne vouloient toutefois point confentir qu'il fît venir à fon fecours fon Armée de Saxe. Ce Roi magnanime ne trouva de reffource que dans lui-même ; il employa tout ce que la Politique la plus rafinée peut mettre en œuvre, pour arrêter les progrès de fon Ennemi. Il fe retira à Cracovie, il y affembla un Corps d'Armée, & fit venir les Saxons ; & lorsqu'il fe vit en état de mefurer fes forces avec celles de l'implacable *Charles*, il marcha à fa rencontre, réfolu de s'en rapporter à la décifion d'une Bataille. Mais avant que de fe mettre à la tête de fon Armée, il renvoya Madame de *Cofel* en Saxe. Cette féparation fut tendre, & pourtant exempte de foibleffe. Madame de *Cofel* conjura le Roi de trouver bon qu'elle demeurât auprès de fa perfonne. „ Je prendrai des habits d'hom„ me, lui difoit-elle :) je com-

 „ bat-

„ battrai à vos côtés. Je compte
„ mon ſang & ma vie pour peu
„ de choſe, & je ſuis prête à don-
„ ner l'un & l'autre pour vous...
„ Non, Madame, (répondit le
„ Roi;) vos jours me ſont trop
„ précieux: conſervez-les. Ne
„ prétendez pas que je mette au
„ hazard d'un Combat, tout ce
„ que j'ai de plus cher, vous &
„ ma Couronne. Partez pour Dreſ-
„ de; que je vous ſache en ſure-
„ té, j'en combattrai avec plus
„ d'ardeur; & comme le plaiſir
„ de vous revoir ſera le premier
„ prix de la Victoire, j'oſe me la
„ promettre." La Comteſſe n'o-
ſant point inſiſter davantage, con-
ſentit à partir: mais comme les
ſoupçons qu'elle avoit conçus à
Varſovie ne l'avoient point a-
bandonnée, elle profita des mo-
mens tendres qui précéderent ſon
départ, pour demander au Roi
ſi en effet ſes doutes avoient été
fondés. Le Monarque, qui ne
pen-

pensoit plus à *Henriette* qui étoit demeurée à Varsovie, lui avoua toute l'Avanture. Madame de *Cosel* n'en parut point irritée: mais son cœur n'en étoit pas moins dépité, & elle se promit bien de sacrifier Mr.de *Rantzau* à sa vengeance.

Elle partit enfin pour Dresde, où l'on peut dire qu'elle gouvernoit plus que le Prince de *Furstemberg*, qui cependant étoit *Stadthalter* où Vice-Roi de Saxe. Le Roi marcha au-devant de *Charles XII.* Ces deux Monarques parurent en présence l'un de l'autre, dans la Plaine de Clissau. La Bataille se donna. Ils y firent tous deux des prodiges de valeur; mais enfin l'ascendant de *Charles* prévalut, il remporta une Victoire complette. *Frederic-Auguste* se retira à Cracovie: mais le Vainqueur l'y ayant suivi, il abandonna cette Place & se retira à Lublin, où il assista à la tenue d'une Diete qui ne termina rien.

Il passa ensuite en Saxe. Lorsqu'il arriva à Dresde, il trouva Madame de *Cosel* en travail d'enfant. Cela ne l'empêcha pas de courir chez elle. Sa présence la soulagea, & quelques momens après elle accoucha d'une Fille, que l'on porta au Roi, qui la baisa & l'appella sa Fille. Madame de *Cosel* avoit tant souffert & étoit si foible, qu'elle ne put parler au Roi; elle lui serroit les mains, & le regardoit tendrement. Le Roi fut si touché, que les larmes lui vinrent aux yeux. Les douleurs de cette Favorite étant un peu appaisées, elle lui dit tout ce que l'imagination peut inspirer de plus tendre. Le Roi lui demanda si elle l'aimoit encore, depuis qu'il étoit vaincu. „ Je vous aimerois, „ (s'écria-t-elle avec plus de force „ que son état ne le permettoit,) „ fussiez-vous chargé de fers. "

Pendant les quarante jours qu'elle garda le lit, le Roi passoit les jours

jours à son chevet, & il n'y eut sortes d'attentions qu'il n'eût pour elle. Un jour qu'ils causoient ensemble, Mr. de *Bose*, Ministre & Secretaire d'Etat, vint faire rapport au Roi de certaines Dépêches qu'il venoit de recevoir, & lui présenta une Lettre qui venoit de Varsovie. Le Roi, en l'ouvrant, sourit & rougit. Madame de *Cosel* lui demanda de quoi il s'agissoit, & souhaita de voir la Lettre. Il refusa de la lui montrer. La curiosité de Madame de *Cosel* en augmenta, & comme le Roi tenoit la Lettre à la main, elle sauta hors du lit, & la lui arracha. Elle fit voir en cette occasion, au Roi & à Mr. de *Bose*, ce qu'une Femme modeste ne laisse voir que difficilement à son Mari. Elle trouva que la Lettre étoit d'*Henriette*, qui notifioit au Roi qu'elle étoit accouchée d'une Fille, & qui lui demandoit ce qu'il ordonnoit qu'elle fît de cet Enfant,

„ Qu'elle la noye, (s'écria Ma-
„ dame de *Cosel*;) & que ne puis-
„ je noyer la Mere aussi!" Le Roi rit beaucoup de cette extravagante saillie; mais Madame de *Cosel* prenant la chose fort sérieusement, lui dit que s'il répondoit à cette Créature, & qu'il reconnût l'Enfant dont elle disoit être accouchée, elle prendroit la poste, se rendroit à Varsovie, & étrangleroit la Mere & l'Enfant. Le Roi, pour avoir la paix, lui promit qu'il ne penseroit ni à *Henriette*, ni à sa Fille. Cependant, cette Enfant qu'on méprisoit tant alors, a été depuis reconnue par le Roi; elle lui a été la plus chere de ses Enfans; il lui a donné le titre de Comtesse d'*Orzelska*, & l'a mariée à un Prince Cadet de la Maison de *Holstein-Beck*.

Cependant, cette Maitresse si jalouse ne laissoit pas d'avoir des Adorateurs, de qui l'encens ne lui étoit pas desagréable. Il est vrai qu'el-

qu'elle ne les recevoit que comme des Victimes, qu'elle immoloit au Roi, & à son interêt propre. Un de ces Amans étoit le Comte de *Lecherenne*, Gentilhomme Savoyard, que le besoin de chercher fortune avoit conduit, avec un sien Frere Chevalier de Malthe, à Dresde. Les deux Freres s'étoient d'abord attachés à Madame de *Cosel*; c'étoit le moyen de parvenir, car elle disposoit souverainement des honneurs & des graces. Elle les fit recevoir Gentilshommes de la Chambre du Roi. Pendant qu'elle avoit été seule à Dresde, ces Messieurs s'étoient fort insinués dans sa faveur; mais le Comte l'emportoit sur le Chevalier: il étoit d'une taille fort élevée, & fort bien fait: il avoit un esprit agréable, souple, complaisant, fin, & qui ne se trouvoit borné par aucun scrupule. Les distinctions que Madame de *Cosel* lui témoignoit, furent mal inter-

pretées par ses Ennemis. Comme ils ne pouvoient lui nuire qu'en la mettant mal avec le Roi, ils firent leur possible pour lui persuader qu'il y avoit une extrême difference entre l'amour qu'il avoit pour elle, & le peu de retour qu'elle faisoit paroitre dans l'occasion. Cette corde étoit bien délicate à toucher; mais, outre que les personnes qui la manioient avoient l'oreille du Roi, ils s'y prenoient si adroitement, que leur dessein ne pouvoit être découvert, ni leur ruse aucunement soupçonnée. Pour faire mieux réussir leur entreprise, ils représenterent au Roi le peu de déférence que Madame de *Cosel* avoit eu en telle & telle rencontre, & ils sembloient faire leur rapport avec tant de desinteressement, que le Roi, tout éclairé qu'il étoit, eut bien de la peine à ne se pas laisser tromper par ces apparences de sincerité.

Tou-

Toutes ces paroles n'ayant fait qu'une legere impreſſion ſur ſon eſprit, les Ennemis de Madame de *Coſel*, à la tête deſquels étoit le Prince de *Furſtemberg*, lui nommerent le Comte de *Lecherenne*, comme le Rival qu'il devoit redouter. Il alla chez ſa Maitreſſe, dans le deſſein d'avoir un éclairciſſement. Il la trouva dans ſon Cabinet, occupée à conſiderer un Tableau de la Cérémonie de ſon Sacre. „ Eh quoi! „ Madame, (lui dit-il d'un air „ un peu mépriſant,) daignez-„ vous encore attacher vos yeux „ ſur mon Portrait? ou eſt-ce „ quelque autre objet que vous „ conſiderez dans ce Tableau? „ ... Je croi, Sire, (répondit-„ elle,) que ce n'eſt pas une per-„ ſonne faite comme vous, qui „ doive craindre qu'on puiſſe at-„ tacher les yeux ſur tout autre „ que vous-même; & quand mê-„ me vous auriez à faire à la plus

„ vo-

„ volage des Femmes, votre mé-
„ rite éclatant devroit toujours
„ vous mettre au dessus des soup-
„ çons.... Jusques à présent,
„ (reprit le Roi,) je m'en étois
„ flaté; mais souvent on s'abuse,
„ & ceux qui ne jugent que sur
„ les apparences, sont fort sujets
„ à être trompés." Ces paroles
firent connoitre à Madame de
Cosel, que le Roi étoit jaloux;
elle en sentit une secrete joye,
c'étoit une preuve qu'il l'aimoit.
Cependant, affectant de se trouver
offensée: „ Je ne sai ce que vous
„ voulez dire, Sire, lui dit-elle,
„ par ces termes envelopés; &
„ tandis que vous ne parlerez
„ pas plus clairement, vous ne
„ devez point vous attendre que
„ je me justifie.... Il seroit peut-
„ être plus difficile que vous ne
„ pensez, (reprit le Roi, avec
„ un air sérieux, qui commen-
„ çoit à inquiéter Madame de *Co-*
„ *sel*;) & je puis peut-être vous
„ con-

„ convaincre de choſes, que ſans
„ doute vous n'avez pas ſouhaité
„ qui vinſſent à ma connoiſſance."
Elle ne répondit à ces paroles que par des marques d'une tendreſſe extraordinaire: elle mit en uſage tout ce que l'amour le plus paſſionné lui put inſpirer, & les larmes qui accompagnerent tous ſes transports, toucherent le cœur de cet Amant irrité. Lorsqu'elle le vit appaiſé, elle le pria de lui dire ce qui avoit occaſionné les diſcours qu'il lui avoit tenus; elle lui jura qu'elle lui avoueroit la vérité de toutes choſes; & ajouta, que quand même elle ſe ſentiroit criminelle, elle avoit aſſez de confiance en lui & ſe flatoit qu'il l'aimoit aſſez, pour lui pardonner ſi elle eût été capable d'une foibleſſe. Le Roi lui avoua tout ce qu'on lui avoit dit à ſon desavantage. Elle ne lui nia point que le Comte de *Lecherenne* ne lui eût parlé d'amour: mais elle ne

ne convint point qu'elle l'eût écouté. Elle dit qu'elle l'auroit banni de chez elle ; mais que comme elle lui avoit trouvé beaucoup d'esprit, & qu'elle s'ennuyoit mortellement pendant son absence, elle avoit cru ne point faire un crime de le voir ; ce qu'elle n'avoit fait qu'après lui avoir défendu de lui parler d'amour. Le Roi la consola, & lui promit de n'avoir dorênavant aucun égard à tous les rapports qu'on pourroit lui faire ; que jamais on n'efaceroit de son ame, par des craintes ridicules & mal fondées, l'affection qu'il lui avoit jurée ; & qu'elle pouvoit entierement se reposer de cela sur sa parole. „ Ah!
„ Sire, (lui dit-elle en pleurant,)
„ si Votre Majesté souffre que
„ la médisance aille si proche du
„ Trône, il est à craindre qu'el-
„ le n'épargne pas même dans la
„ suite votre personne, & qu'el-
„ le ne viole ce qu'il y aura

„ de

„ de plus faint. . . . Vivez en re„ pos, (reprit le Roi ;) j'y mettrai „ ordre." Elle le pria encore beaucoup de lui nommer ceux qui lui avoient donné ces avis : mais le Roi n'en voulut rien faire. „ Qu'il vous suffise, (lui dit-il,) „ que je les regarde comme de „ méchantes langues, que je ne „ croirai jamais." Il la quitta, fort convaincu de son innocence, & très prévenu contre les donneurs d'avis, & contre *Lecheronne*, à qui il fit ordonner de quitter son service & de sortir de Dresde.

Ce Gentilhomme disgracié voulut, avant que de partir, voir Madame de *Cosel*: il fut à sa porte; mais elle lui fit dire, qu'elle ne pouvoit pas recevoir ceux que le Roi bannissoit de sa présence. Cependant, pour lui faire connoitre qu'elle le voyoit partir à regret, elle lui envoya une bague qu'il y avoit peu que le Roi lui

avoit

avoit donnée, avec laquelle le Comte partit. Quelques jours après, comme elle s'habilloit, le Roi remarqua qu'elle n'avoit point cette bague; il lui en demanda la raison. Elle parut étonnée de ne la pas avoir, & la demanda à ses Femmes, lesquelles par malheur, ou faute d'être bien instruites, répondirent qu'il y avoit quatre ou cinq jours qu'elles ne l'avoient vue. Ce tems étant précisément celui du départ du Comte de *Lecherenne*, le Roi ne douta point qu'elle ne lui eût donné la bague en lui disant adieu. Cette pensée réveilla si vivement sa jalousie, qu'il s'emporta contre son ordinaire, & lui fit mille reproches, que la Comtesse écouta avec plus de patience qu'elle n'auroit fait si elle eût été innocente.

Pendant que ces petits démêlés occupoient le Roi & sa Maitresse, *Charles XII*, qui avoit fait couronner à Varsovie *Stanislas Leczinski*

zinski Palatin de Posnanie, s'avançoit vers la Saxe avec ce nouveau Roi, Trophée éclatant de ses Victoires. Le Roi, qui n'avoit point d'Armée à leur opposer, fut contraint de signer la Paix telle qu'il plut à son implacable Ennemi de la lui prescrire. Cela n'empêcha pas que le Roi de Suede n'entrât en Saxe, où il leva des Contributions immenses. Tout le monde sait que ce Prince ne sortit de ce Païs, que dans le dessein de détrôner le Czar; le mauvais succès de son entreprise; & comme il fut lui-même l'exemple le plus mémorable de l'inconstance de la Fortune, & de l'instabilité des Grandeurs humaines.

Frederic-Auguste parut toujours grand, dans le cours de ses adversités. On ne l'entendit jamais se plaindre de son mauvais sort, & de l'ingratitude des Polonois. Madame de *Cosel*, appréhendant toutefois qu'il n'eût des ennuis se-

crets, mettoit tout en usage pour le dissiper: c'étoit journellement quelque nouvelle Fête. Le Roi aimoit les plaisirs, mais il ne s'y abandonnoit pas: la Guerre avoit pour lui des charmes; & comme ses affaires ne lui permettoient point de la porter en Pologne contre l'Usurpateur de sa Couronne, il l'alla chercher en Flandre dans l'Armée des Alliés. Il y garda l'incognito, & se servit des Equipages du Prince *Eugene de Savoye*. Toutes les Nations qui composoient cette Armée, admirerent sa grande expérience dans l'Art militaire, & son courage. Il s'exposa plusieurs fois avec si peu de précaution, que le Prince *Eugene* & Mylord-Duc de *Marlborough* prirent la liberté de lui faire des remontrances. Il leur répondoit en riant, qu'à la Guerre il falloit être Calviniste, & croire la Prédestination.

Ce Monarque, après avoir pris une

une entiere connoissance de la disposition des Attaques, & prévoyant que le Siege de Lille traineroit en longueur quand même les François ne feroient pas de nouvelles tentatives pour le faire lever, prit le parti de s'en retourner en Saxe. Il passa par Bruxelles; & pour éviter le Cérémonial, il entra dans cette Ville sous le nom de *Comte de Torgau*, à l'heure que les portes se fermoient. Il fut encore le même soir à l'Opera. Il y avoit une Danseuse nommée *Duparc*, qui avoit de la beauté, des graces, & qui étoit sans contredit une des meilleures Danseuses qui fût pour-lors hors de France. Elle plut au Roi: il lui fit offrir à souper chez *Verjus*, célèbre Traiteur à *l'Abondance*. La partie fut acceptée. La *Duparc*, & trois Filles de l'Opera, parurent à la fête. Le Roi, sous le nom de *Comte de Torgau*, étoit accompagné de Mrs. de *Fitztuhm* & de *Bauditz*, & du Comte de

W... qui avoit lié la partie. Comme ils étoient à table, la *Duparc*, qui étoit extrêmement aimable, mais particulierement le verre à la main, acheva de charmer le Roi. Il lui dit cent jolies choſes, & plut beaucoup à la Belle, qui avoit du diſcernement. Mais comme elle avoit cette prévention Françoiſe, de s'imaginer qu'il n'y a que les François qui puiſſent avoir de l'eſprit, elle ne pouvoit ſe perſuader que le *Comte de Torgau* fût Allemand. „ Vous êtes „ François, (lui dit elle;) vous „ en avez l'eſprit, l'air, la poli- „ teſſe. Non en vérité, (répondit le Roi;) je ſuis un bon Sa- „ xon, qui dit tout ce qu'il pen- „ ſe, & nomme tout par ſon „ nom.... Ah! (reprit la *Du-* „ *parc*,) vous êtes Saxon? de gra- „ ce, faites-moi le portrait de vo- „ tre Roi; j'ai ouï dire que c'eſt „ un Prince incomparable." Elle ajouta, qu'il y avoit deux ans qu'el-

qu'elle tourmentoit une vieille Tante qu'elle avoit, qui étoit dans la Troupe des Comédiens François à Dresde, de la faire entrer au ſervice du Roi ; mais qu'elle lui mandoit toujours, qu'il n'y avoit point de place pour elle. Le Roi lui répondit, qu'aſſurément ſa Tante ne s'y prenoit pas bien, ou qu'elle n'avoit pas envie de la voir, ſans quoi il lui auroit été facile de la faire recevoir pour premiere Danſeuſe : Que ſi elle étoit toujours dans l'intention de paſſer à Dresde, il ſe faiſoit fort de la faire recevoir, & de lui procurer de bons apointemens. La *Duparc* accepta l'offre. Le Roi lui dit qu'il n'y avoit qu'à partir dès le lendemain, & lui offrit une place dans ſon Caroſſe : mais elle le remercia, ſous prétexte que quelques affaires la retenoient à Bruxelles. Elle promit de le ſuivre dans un mois. Le Roi, pour l'engager à tenir ſa promeſſe, lui

donna une bourſe de mille Ducats, pour les fraix de ſon voyage. Il voulut enſuite en exiger quelque reconnoiſſance; mais la *Duparc*, contre l'ordinaire des perſonnes de ſa ſorte, lui dit d'un air enjoué, que s'il avoit l'eſprit d'un François, il en avoit bien auſſi la vivacité; mais qu'elle l'avertiſſoit, que bien qu'elle ne fût pas une Veſtale, elle n'aimoit point à s'abandonner; qu'il faloit que ſon cœur fût pris, qu'alors elle aimoit de bonne foi: mais qu'avant que de s'engager, elle étoit bien aiſe de connoitre le caractere de ceux à qui elle donnoit ſon cœur. Le Roi combattit ces ſentimens, mais inutilement. Son inclination pour cette Fille en devint plus forte. Il la conjura de ne point tarder à ſe rendre à Dresde: elle le lui promit; & en la quittant, il lui mit au doigt une bague de prix.

Le Roi partit le lendemain, & en peu de jours il fut à Dresde.

Il y trouva une seconde fois Madame de *Cosel* en couche ; c'étoit encore d'une Fille. Cette Favorite lui fit de grandes plaintes contre le Stadthalter Prince de *Furstemberg*, & le Feldt-Maréchal Comte de *Flemming*, qu'elle accusoit de lui avoir manqué de déférence. Il étoit vrai que ces Seigneurs ayant des Instructions du Roi, avoient refusé d'obeïr aux ordres que Madame de *Cosel* avoit cru être en droit de leur donner. Le Roi, qui n'aimoit pas les tracasseries, & qui auroit souhaité que l'union eût regné entre sa Maitresse & ses Ministres, les raccommoda : mais ni Madame de *Cosel*, ni les Ministres, ne perdirent pas le desir de se nuire, & ils le firent depuis dans toutes les occasions.

Le Roi vivoit en bon ménage avec Madame de *Cosel*, aucune jalousie ne les troubloit, lorsque la *Duparc* vint alterer leur tran-

quillité. Elle arriva à Dresde pendant que le Roi étoit à Mauritzbourg; elle demandoit à tout le monde des nouvelles du Comte de *Torgau*, mais personne ne pouvoit lui en apprendre. Sa Tante la conduisit chez Mr. de *Murdachs*, Chambellan, & Directeur des Plaisirs du Roi. Il lui fit un accueil bien different de celui qu'il avoit accoutumé de faire aux gens de Spectacle; il lui dit qu'il avoit ordre du Roi de la recevoir au nombre des Danseuses de la Cour, de la loger, & de lui fournir généralement tous les meubles dont elle auroit besoin; & que Sa Majesté souhaitoit qu'elle débutât par danser dans les Agrémens de la *Princesse d'Elide*, que les Comédiens répétoient pour la représenter au retour du Roi. La *Duparc* fut charmée & surprise d'une reception si gracieuse; elle en témoigna sa reconnoissance à Mr. de *Murdachs*, & lui demanda par quel bon-

bonheur singulier elle avoit l'honneur d'être connue du Roi. Il lui répondit, qu'il croyoit que c'étoit au Comte de *Torgau* qu'elle avoit l'obligation des bontés que le Roi avoit pour elle. La Demoiselle n'en put savoir davantage. Elle se retira avec sa Tante, & toutes les deux étoient dans un étonnement extrême, de tout ce qu'elles avoient entendu. Elles pensoient qui pouvoit être le Comte de *Torgau*; mais elles n'osoient nommer le Roi, bien qu'elles soupçonnassent que ce fût lui: l'une craignoit d'en trop dire, & de trop flater sa Niece; & l'autre appréhendoit de se tromper, & de passer pour trop vaine. „ Mais si c'étoit le Roi, (se di„ soit-elle,) pourquoi se cacher? „ pourquoi ne se point faire con„ noitre ? quelles mesures peut„ il avoir à garder avec moi?" Elle demeura ainsi dans l'inquiétude, se disant, *C'est le Roi, sans*

doute; & un moment après, *Non, ce ne l'est pas*; jusqu'au jour que le Roi parut à la Comédie.

Ce même jour, à son réveil, on lui porta une caisse garnie de velours cramoisi avec des galons d'or, & on lui dit que c'étoit de la part du Comte de *Torgau*. Les porteurs de cette caisse n'en voulurent pas dire davantage; elle eut beau les interroger, ils demeurerent muets, & ne lui répondirent que par signes. Lorsqu'elle ouvrit le coffre, elle y trouva deux habits superbes, un pour le Théatre, & l'autre pour la Ville: ils étoient accompagnés de toutes les garnitures, ou petite-oye, de sorte que rien n'y manquoit: il y avoit jusqu'à des souliers. Les poches étoient pleines de bijoux de prix, parmi lesquels elle trouva des Tablettes garnies d'or; elle les ouvrit, & trouva sur la premiere feuille, des excuses du Comte de n'avoir pu encore trouver le mo-

moment de la voir: il la prioit d'accepter les habits qu'il lui envoyoit, comme des avant-coureurs du bien qu'il vouloit lui faire; & finissoit par lui dire, qu'il comptoit de souper avec elle. La *Duparc* fut dans une joye extrême, de voir qu'elle alloit enfin connoitre le véritable état de son Amant.

Elle s'habilla avec toute l'attention d'une personne qui médite une grande Conquête, & enfin elle parut au Théatre, plutôt en Reine qu'en Danseuse, tant sa parure étoit brillante. Toutes ses Compagnes l'admiroient, & ne pouvoient comprendre où elle avoit pris des ajustemens si magnifiques.

Le Roi se fit attendre: mais enfin il arriva avec Madame de *Cosel*. La *Duparc*, qui avoit une extrême impatience de le voir, se tenoit dans une des coulisses à l'opposite de la loge du Monarque. Mais quelle fut sa joye, de

voir

voir que ſon Amant étoit le Roi lui-même! Jamais Pſyché n'en ſentit une pareille, lorsqu'elle reconnut que c'étoit l'Amour qui l'avoit enlevée au Rocher funeſte. Cette joye la ſaiſit tellement, qu'elle en tomba dans une ſorte de foibleſſe. Le Roi qui la voyoit, cria à *Beltour* Comédien de la ſecourir, & lui donna de ſa loge un flacon d'Eau des Carmes. Madame de *Coſel* trouva cet empreſſement du Roi mauvais; elle lui en fit des reproches. „ Il me ſemble, Si-
„ re, (lui dit-elle d'un air dédai-
„ gneux,) que vous prodiguez
„ vos bontés, en en témoignant
„ de ſi extraordinaires à une
„ Créature qui vous eſt inconnue,
„ & qui mérite ſans doute peu
„ vos attentions." Le Roi, qui ſe ſentit piqué, lui répondit avec un peu d'aigreur, „ qu'il étoit
„ vrai qu'on lui pouvoit repro-
„ cher depuis longtems un excès
„ de bonté, envers des perſonnes

„ qui

„ qui en abuſoient: mais qu'il eſ-
„ peroit que la *Duparc* auroit plus
„ de retenue." Madame de *Coſel*, qui ſe ſentit apoſtrophée, s'emporta, & lui dit qu'il n'aimoit que les Abandonnées. Le Roi, ne voulant point rendre la Cour témoin de leurs démêlés, ſe leva, & paſſa dans la loge de la Reine, où étoit avec cette Princeſſe le Margrave de *Brandebourg-Bareith* ſon Frere. Madame de *Coſel* ne pouvant digerer ſon chagrin, feignit de ſe trouver mal, & ſortit de la Comédie. Le Roi n'eut pas la complaiſance de la ſuivre, & n'envoya pas ſavoir de ſes nouvelles; elle en penſa mourir de dépit. Le Roi ayant été quelque tems avec la Reine, appella Mr. de *Murdachs*, & lui dit à l'oreille, qu'il avoit ordonné à ſes Officiers de porter ſon ſouper chez lui, & qu'il invitât la *Duparc* avec trois autres Actrices, qu'il lui nomma.

Après la Comédie, il alla chez

Mr.

Mr. de *Mordachs*. La *Duparc* y parut, dans les atours de Ville que le prétendu Comte de *Torgau* lui avoit envoyés. Le Roi courut au-devant d'elle, d'aussi loin qu'il la vit; mais elle tomba à ses genoux, & le remercia de l'excès de ses bontés. Le Roi la releva en l'embrassant, & lui dit que ce n'étoit point elle, qui devoit se trouver à ses pieds; qu'il ne l'y souffriroit pas, quand même il n'auroit pas conçu pour elle ces sentimens tendres qui égalent toutes les conditions. Ce préambule fut suivi de mille démonstrations de joye & de tendresse. La *Duparc* ne pouvoit revenir de son étonnement; elle croyoit que c'étoit un songe, de se voir un Roi pour Amant, & de plus un Roi aimable, poli, généreux, & qui lui parloit avec autant d'égards que si elle eût été Princesse.

Le souper ne fut pas aussi gai qu'on avoit cru. Le Roi & la

Du-

Dupart se parloient bas; & au Dessert, ils passerent dans une chambre voisine. Les autres Dames étoient interdites, & quoiqu'accoutumées de faire les Reines & les Princesses, elles ne savoient trop quelle contenance tenir à la table d'un Roi. Mais elles devinrent de meilleure humeur, lorsque la *Dupart*, qui les vint rejoindre avec le Roi, leur dit que Sa Majesté leur donnoit à chacune un habit; & le Roi y ajouta cent pistoles de gratification, par tête.

Depuis ce jour, la *Dupart* fut la Maitresse privée du Roi; car Madame de *Cosel* demeura toujours la Maitresse regnante, le Roi ne pouvant se soustraire à l'ascendant qu'elle avoit pris sur lui. Elle s'appercevoit bien néanmoins que le Roi voyoit la *Dupart*; mais soit qu'elle ne la regardât pas comme une Rivale redoutable, ou qu'elle appréhendât de rebuter en-

enfin le Roi par des jalousies trop outrées, elle ne lui en faisoit que de légers reproches. „ Vous vous
„ forgez des chimeres pour les
„ combattre, (lui répondoit le
„ Roi;) car après tout, de quoi vous
„ plaignez-vous? me voyez-vous
„ moins d'empressement, de libe-
„ ralité, d'ouverture de cœur pour
„ vous? Où prenez-vous que j'aime
„ la *Duparc*? Ne puis-je donc voir
„ une Femme, ou lui parler, sans
„ en être amoureux? Je ne vous
„ le cache point: si je ne vous ai-
„ mois plus que je ne le puis di-
„ re, je vous quitterois par rap-
„ port à vos méfiances." Madame de *Cosel* étoit charmée de la peine que le Roi prenoit de se justifier; elle lui repliquoit en badinant: " Je sai bien que je vous
„ fatigue de mes reproches: mais
„ je sai bien aussi que je ne sau-
„ rois être trop attentive sur vos
„ galanteries, & que vous trou-
„ verez toujours le moyen de me
„ trom-

„ tromper, & trente autres Mai-
„ treſſes auſſi méfiantes que moi."
C'eſt par ces petits reproches & par ces juſtifications, que le Roi & Madame de *Coſel* ranimoient leur amour, que le tems auroit peut-être détruit, ou rendu languiſſant.

Ce fut dans ce tems, que *Frederic IV*. Roi de Dannemarc, que l'envie de revoir l'Italie qu'il avoit vue, & où il s'étoit plu dans sa jeuneſſe, avoit porté à quitter ſon Royaume, revint de ſon Voyage. En retournant dans ſa Capitale, il vint rendre viſite au Roi de Pologne & à Son Alteſſe Royale Mere du Roi, & ſa Tante. Le monarque Danois fut reçu avec toute la magnificence & toutes les cérémonies qui ſe pouvoient faire dans une pareille occaſion. Le Roi envoya au-devant de lui les Princes du Sang, le Prince de *Furſtemberg*, les Comtes de *Flemming*, & de *Pflug*, avec pluſieurs Cham-

bellans, Gentilshommes de la Chambre, & Officiers de la Cour. Il alla lui-même à deux lieues au-devant du Roi de Dannemarc, & lui fit une Entrée ſuperbe. La Reine & Son Alteſſe Royale l'attendoient au pied du grand Eſcalier, & après l'avoir ſalué, elles le placerent au milieu d'elles. Le Roi de Pologne marchoit ſeul. On le conduiſit dans le grand Apartement, où la Reine lui préſenta les Dames les plus diſtinguées de la Cour. Madame de *Coſel* ne s'y trouva point, le Roi n'ayant pas voulu donner la mortification à la Reine de l'obliger à la préſenter au Roi de Dannemarc, & n'ayant pas jugé convenable de la préſenter lui-même en public à ce Prince. Le Roi de Dannemarc, après s'être entretenu quelques momens avec la Reine & Son Alteſſe Royale, paſſa avec le Roi dans l'apartement qui lui étoit deſtiné, & de là les deux Rois

furent chez Madame de *Cosel*. Ils y demeurerent jusqu'à l'heure du souper, qui fut des plus superbes, & où toutes les grandes cérémonies qui se peuvent pratiquer dans de pareilles occasions, furent employées. Le Roi de Dannemarc étoit placé entre le Roi & la Reine. Lorsqu'il but pour la premiere fois, on tira vingt-quatre coups de canon. Il y avoit un grand Concert de Musique. Parmi les Dames qui étoient à l'entour de la table, Madame de *Cosel* paroissoit toute éclatante de diamans. Le Roi de Dannemarc ne voulut point qu'elle se tînt debout, il pria le Roi de la faire asseoir: on lui donna un tabouret, ce qui mit toutes les autres Dames de très mauvaise humeur.

Les jours suivans se passerent en Fêtes, & les quarante jours que le Roi de Dannemarc séjourna à Dresde furent tous signalés par quelque Spectacle nouveau,

 dont

dont la magnificence & le merveilleux excitoient la surprise & l'admiration. Madame de *Cosel* étoit toujours le principal objet de ces Fêtes: on voyoit par-tout ses Chiffres & sa Devise, & les deux Rois lui faisoient l'honneur dans toutes les Courses de porter ses couleurs. Jamais Maitresse du Roi ne reçut de plus grandes distinctions.

Les deux Rois furent ensemble à Lichtenberg, rendre visite à Son Altesse Royale. De là ils passèrent à Pretsch, où la Reine les régala avec magnificence. Ils partirent ensemble de ce Château pour se rendre à Potzdam auprès de *Frederic I.*, Roi de Prusse, qui par la reception qu'il leur fit, soutint dignement le surnom de Magnifique qu'il s'étoit acquis. Les deux Rois se montrerent également galands envers les Dames de la Cour de Prusse, & bien que le Roi de Dannemarc n'eût pas

cette figure avantageuse de *Frederic-Auguste*, il aimoit autant le Beau-Sexe, & étoit rarement sans Maitresse. Il y avoit de très belles personnes à la Cour de Prusse; mais elles n'avoient pas cet esprit de galanterie des Dames de Saxe, & elles parurent insensibles à celle des deux Rois. La Comtesse de *Wartenberg*, Femme du Grand-Chambellan & Premier-Ministre du Roi de Prusse, auroit bien voulu que le Roi de Pologne se fût attaché à elle; il n'y eut point d'avances qu'elle ne lui fît: mais comme, au teint près, elle étoit sans beauté, & que son esprit se sentoit de la bassesse de son extraction *, le Roi ne put prendre du goût pour elle. Il savoit que Mylord *Rabbi* ** Ambassadeur d'Angleterre étoit son Amant; cela fut cause qu'il ré-

* Elle étoit Fille d'un Batelier d'Emmeric.

** Aujourd'hui Comte de *Straffort*.

répondit au Comte de *Fitztubm*, qui lui faisoit remarquer toutes les choses que la Comtesse faisoit pour lui plaire, *qu'elle auroit beau faire, mais qu'elle ne le brouilleroit pas avec les Puissances Maritimes*. La Comtesse étoit au desespoir de sa froideur: comme elle étoit la Femme du monde la plus vaine & la plus prévenue en sa faveur, elle s'étoit flatée que la conquête du Roi ne pouvoit lui échaper. Elle cherchoit les occasions de lui parler en particulier, & le Roi les évitoit avec soin. Enfin la fortune favorisa la Comtesse. Le Roi de Pologne étoit venu à la Cour de Prusse, dans le dessein d'engager *Frederic I.* à lui prêter son secours pour remonter sur le Trône. L'occasion paroissoit favorable: *Charles XII* étoit enfoncé dans la Moscovie, & sans un miracle, ne pouvoit manquer d'être vaincu par le Czar. Le Roi de Dan-

Dannemarc lui avoit promis d'attaquer la Suede; & ſi le Roi de Pruſſe ſe déclaroit pour lui, il ne pouvoit manquer de recouvrer ſa Couronne. Il trouva les Miniſtres Pruſſiens fort peu inclinés à prendre parti dans ſa querelle. Il n'ignoroit pas qu'en gagnant le Comte de *Wartenberg* qui gouvernoit abſolument ſon Maitre, il gagnoit tout. Comme il connoiſſoit le foible de ce Miniſtre pour ſa Femme, il crut la devoir mettre dans ſes interêts. Il faloit pour cela lui rendre viſite, & il avoit de la peine à s'y réſoudre; mais il falut enfin prendre ce parti. Il envoya Mr. de *Fitztuhm* chez la Comteſſe, pour lui dire qu'il ſe rendroit chez elle dans l'après-dînée ; & que comme il avoit à lui parler d'affaires, il la prioit de ſe trouver ſeule. La Comteſſe n'eut garde d'y manquer. Il la trouva couchée ſur un lit de repos, comme ſi elle

eût été indiſpoſée. Il n'y avoit qu'autant de jour dans la chambre, qu'il en pouvoit paſſer à travers des rideaux de taffetas cramoiſi qui étoient tirés devant les fenêtres. Elle avoit un deshabillé de taffetas vert & argent; & ſous prétexte du chaud qu'il faiſoit, elle s'étoit découvert les bras & le ſein, qu'elle avoit véritablement très beaux. Elle fit d'abord des excuſes au Roi, de ce qu'elle le recevoit couchée; elle lui dit, que ſi ce n'avoit été pour avoir l'honneur de recevoir ſes commandemens, elle ne ſeroit pas ſortie de ſon lit, tant elle ſe ſentoit accablée d'une violente migraine. Le Roi lui dit qu'il étoit très fâché qu'elle ſe fût incommodée pour lui, qu'il n'abuſeroit pas de l'attention qu'elle lui témoignoit, & qu'il alloit lui dire en peu de mots ce qui le conduiſoit chez elle. Il lui parla de ſes deſſeins, & la pria de vouloir diſpo-

ſer

ſer ſon Mari à faire entrer le Roi de Pruſſe dans ſes vues. La Comteſſe promit tout, & accompagna ſa réponſe de tant de proteſtations de tendreſſe, que tout peu ſcrupuleux qu'étoit *Frederic-Auguſte*, il en fut ſcandaliſé. Cependant, la ſituation de ſes affaires l'obligeant d'avoir des égards pour elle, il lui répondit avec ſa politeſſe ordinaire, ſe tenant toutefois réſervé ſur tout ce qui pouvoit l'engager dans une galanterie. La Comteſſe, qui vouloit abſolument tirer parti de cette converſation, ſe jetta à ſon cou, & le ſerrant entre ſes bras, le tira ſur le lit avec elle. Le Monarque, qui ne ſe ſentoit que du mépris pour cette Femme, ne ſavoit comment ſe tirer de cette Avanture; lorſqu'heureuſement pour lui, Mylord *Rabbi* Ambaſſadeur d'Angleterre vint le tirer d'embaras. Quoique Madame de *Wartenberg* eût défendu à ſes gens de laiſſer

entrer perſonne tandis que le Roi de Pologne ſeroit auprès d'elle, ils crurent qu'un homme auſſi important que l'Ambaſſadeur, à qui jamais l'entrée n'avoit été refuſée, étoit toujours excepté: ainſi ils le laiſſerent entrer, ſans même lui dire que le Roi étoit avec la Comteſſe. L'Ambaſſadeur appercevant le Roi entre les bras de Madame de *Wartenberg*, voulut par reſpect ſe retirer; mais le Roi l'appella: „ Venez, venez, My„ lord, (lui cria-t-il,) vous n'ê„ tes point de trop ici." Jamais cependant préſence ne fut plus importune, que le fut dans ce moment celle de l'Ambaſſadeur à la Comteſſe. C'étoit une choſe aſſez plaiſante, que de voir l'embaras de ces deux perſonnes. Le Roi eut la malice de s'en divertir quelque tems; enſuite il les laiſſa ſeuls, & depuis il évita ſoigneuſement de ſe trouver tête à tête avec Madame de *Wartenberg*, qui en

en fut si outrée, que pour se venger, elle porta son Mari à engager *Frederic I.* à ne point entrer dans l'Alliance du Roi de Pologne.

Les Rois de Dannemarc & de Pologne demeurerent dix-huit jours tant à Potzdam qu'à Berlin, après quoi l'un retourna à Copenhague, & l'autre à Dresde. Le Roi de Pologue y apprit peu de jours après son retour, la défaite de *Charles XII* près de Pultowa, & qu'il n'avoit plus d'ennemis en état de lui disputer la Couronne. La Princesse de *Teschen* & Madame de *Brebentau* lui rendirent des services importans dans cette occasion, par le nombre des Seigneurs Polonois qu'elles ramenerent dans son Parti. Avant que le Roi se rendît en Pologne, il eut une entrevue à Leipzig avec *Frederic I.*, Roi de Prusse, & une autre avec le Czar à Marienbourg. Après qu'il eut reçu les hommages

ges des Seigneurs Polonois, il retourna à Dresde, où Madame de *Cosel* & la *Duparc* étoient demeurées. Il trouva la Comtesse extrêmement brouillée avec tous les Ministres; mais particulierement avec le Prince de *Furstemberg*, & le Feldt-Maréchal Comte de *Flemming*. Le dernier étoit d'une hauteur à vouloir que tout fléchît devant lui; & s'il n'exigeoit pas la même chose de Madame de *Cosel*, il ne pouvoit aussi se résoudre à plier devant elle: & c'étoit néanmoins ce que cette Favorite impérieuse osoit prétendre. Le Roi voulut encore les raccommoder; il les obligea de se parler: mais toutes ses peines furent inutiles, la Maitresse & Favori en vinrent aux invectives en sa présence, & quelque chose qu'il pût leur dire, ils se séparerent en se jurant une haine immortelle.

Depuis ce jour, ils ne cesserent de former des Cabales pour se détrui-

truire. Le Prince de *Furstemberg*, quoique d'ailleurs peu uni avec Mr. de *Flemming*, travailla de concert avec lui à la ruïne de la Comtesse. Ils étoient dans ces dispositions, lorsque le Roi partit pour Varsovie. Madame de *Cosel* étant enceinte, demeura à Dresde, & le Comte de *Flemming* fut du Voyage. Ce fut une faute essentielle que fit Madame de *Cosel*, de consentir qu'il suivît le Roi. Ce Seigneur étant à Varsovie, y consulta avec sa Cousine Madame de *Brebentau*, sur les moyens de faire oublier au Roi sa Maitresse. Ils convinrent qu'il faloit lui en donner une autre, & après avoir bien consulté, leur choix tomba sur la Comtesse de *Denhoff*, Fille du Grand-Maréchal *Bielinski*. „ Elle est assez aimable, disoit „ Madame de *Brebentau*, pour „ pouvoir plaire ; mais elle n'a „ pas assez d'esprit pour penser „ à gouverner. " Le tout consis-

sistoit à rendre le Roi amoureux, & à vaincre les scrupules de la Dame. Cette derniere difficulté leur parut peu importante ; Madame de *Brebentau* se rendit caution de réduire Madame de *Denhoff*. „ Si elle „ s'obstine, (disoit-elle,) je la „ ferai mettre à la raison par la „ Grande-Maréchale sa Mere, „ mon Amie intime, & qui pré„ voyant la triste situation où el„ le & sa famille pourront être „ réduites après la mort du Grand„ Maréchal, sera charmée de „ trouver cette occasion pour ré„ tablir les affaires de sa Mai„ son. " De rendre le Roi amoureux, leur paroissoit une chose bien plus difficile ; car quoiqu'il fût naturellement inconstant & galant, toutes les Femmes ne lui convenoient pas ; il lui falloit de la vivacité & du feu, & c'est ce qui manquoit à Madame de *Denhoff*, qui avec un air naturel-

rellement languiſſant, affectoit une modeſtie de Vierge, & dont l'humeur étoit abſolument oppoſée au caractere que le Roi demandoit dans ſes Maitreſſes. Madame de *Brebentau* & le Comte de *Flemming* conçurent bien qu'elle n'étoit point le fait du Monarque; mais ils ne voyoient pas une perſonne de la Cour qui convînt mieux, & ils eſperoient d'attirer le Roi dans leurs filets, pourvu qu'ils pûſſent y engager Mr. de *Fitzthum*, que le Roi avoit fait Comte de l'Empire pendant qu'il en avoit été lui-même Vicaire, après le décès de l'Empereur *Joſeph*. Ils lui parlerent. Mr. de *Fitztuhm* leur répondit, qu'il ne s'oppoſeroit point à leur deſſein, mais qu'il ne les ſeconderoit pas auſſi; qu'il vouloit continuer à ſe conduire comme il avoit toujours fait, c'eſt à dire, ne donner ni n'ôter de Maitreſſe au Roi, & reſpecter toutes celles à qui ce Prince donneroit ſon cœur. Ce

Ce refus de Mr. de *Fitztuhm* ne put décourager la Grande-Tréforiere: elle parla au Roi de la Comteſſe de *Denhoff*, comme de ce qu'il y avoit de plus parfait en Pologne. Le Roi deſira de la voir. Elle étoit avec ſon Mari dans ſes Terres; on lui dépêcha auſſi-tôt un Courier, & elle arriva peu de jour après à Varſovie. La Grande-Maréchale & Madame de *Brebentau* lui dirent de quoi il étoit queſtion, & ce qu'elle avoit à faire; & après avoir pris toutes ces précautions, elles la firent voir au grand jour. C'étoit à un ſouper, que la Grande-Tréſoriere donnoit au Roi. La Comteſſe y parut, accompagnée de la Grande-Maréchale ſa Mere, & de la Staroſtine *Cherinska* ſa Sœur. Madame de *Brebentau* l'ayant préſentée au Roi, il la ſalua avec cet air gracieux qui lui étoit naturel & qui lui attiroit tous les cœurs; il s'entretint quelque tems avec

elle,

elle, d'une maniere galante, mais ſans que ſon cœur fût atteint d'aucun ſentiment particulier. On danſa après le ſouper ; le Roi prit Madame de *Denhoff* : il trouva qu'elle danſoit mal ; & en général, il ne lui parut pas qu'elle répondît aucunement au portrait que lui en avoit fait Madame de *Brebentau*.

Le Roi ſe trouvant ſeul avec le Comte de *Fitztuhm*, „ On veut „ me rendre amoureux, (lui dit-„ il ;) mais tandis qu'on n'aura „ que la Comteſſe de *Denhoff* à „ me préſenter, je doute que je „ faſſe infidelité à Madame de „ *Coſel*... Il n'eſt pas queſtion, „ (répondit en riant Mr. de *Fitz*-„ *tuhm*,) que Votre Majeſté ou-„ blie Madame de *Coſel* : elle „ pourroit aimer Madame de „ *Denhoff* à Varſovie, & Mada-„ me de *Coſel* à Dresde ; & ce ſe-„ roit même un conſeil que j'oſe-„ rois prendre la liberté de lui

„ donner. Car comme Votre Ma-
„ jesté a deux Maisons, dont l'u-
„ ne est en Saxe, & l'autre en
„ Pologne; il seroit juste aussi,
„ pour que tout fût complet,
„ qu'elle eût une Maitresse dans
„ chacun de ses Etats. Par-là el-
„ le satisferoit les deux Nations.
„ Maintenant les Polonois crient,
„ parce que Votre Majesté a une
„ Maitresse Saxonne. Si vous
„ l'abandonniez, Sire, pour pren-
„ dre une Maitresse Polonoise,
„ les Saxons se plaindroient: au-
„ lieu que si vous aimiez six mois
„ en Pologne & six mois en Saxe,
„ les deux Nations seroient satis-
„ faites... Vous raillez à votre
„ aise, (reprit le Roi,) parce que
„ votre Maitresse vous laisse en
„ repos: mais si, comme moi,
„ vous receviez tous les Ordinai-
„ res une Lettre, par laquelle
„ on vous accuse d'inconstance &
„ de perfidie, & que d'un autre
„ côté on vous tourmentât ici

„ pour

„ pour vous rendre infidele, vous
„ ne laisseriez pas d'être fort em-
„ barassé.... Non en vérité, Si-
„ re, (répondit Mr. de *Fitztuhm*;)
„ je suivrois mon penchant, &
„ je laisserois crier ceux qui vou-
„ droient crier."

Cependant la Grande-Maréchale, qui vouloit absolument que le Roi devînt amoureux de sa Fille, l'invita à souper. La compagnie fut moins nombreuse & plus choisie que chez la Grande-Tréforiere; on chanta pendant le souper; la Staroftine *Cherinska*, & la Comtesse de *Denhoff*, firent entendre leurs voix: elles chanterent la Scène d'*Atys* & de *Sangaride*. Madame de *Denhoff*, qui chantoit la partie de Sangaride, regardoit sans cesse le Roi, & lui adressoit avec des regards languissans toutes les paroles tendres de son rôle. Ses efforts ne furent point inutiles; le Roi s'attendrit, & commença à lui dire cent jolies cho-

ſes, auxquelles elle ne répondoit que par des regards tendres & languiſſans. Sa Mere & ſa Sœur parloient pour elle ; de ſorte qu'on pouvoit dire que le Roi faiſoit l'amour à trois perſonnes en même tems. Comme il s'amuſoit beaucoup dans la maiſon de la Grande-Maréchale, il y alloit ſouvent; & enfin, à force de voir Madame de *Denhoff*, & par les avances qu'elle lui faiſoit, il conçut de l'attachement pour elle.

Pendant qu'il ſe livroit à ſes nouvelles Amours, Madame de *Coſel* étoit accouchée d'un Fils à Dresde. Elle n'eut pas ſi-tôt appris le revers dont elle étoit menacée, qu'elle prit la réſolution de partir pour Varſovie, dans le deſſein de ſe conſerver le cœur du Roi, ſoit par ſes pleurs, ou par les armes. Mais le Prince de *Furſtemberg*, informé de ſon départ, dépêcha un Exprès au Comte de *Flemming* pour lui notifier

cet-

cette nouvelle, & pour l'avertir de prendre garde qu'il ne fût la dupe de ſon intrigue. Cet avis cauſa une grande conſternation parmi les partiſans de Madame de *Denhoff*. Ils ſe raſſemblerent tous chez la Grande-Tréſoriere, parce qu'étant presque toujours incommodée, elle ne ſortoit point de ſon lit. Jamais Diete ne fut plus unanime; tous les Membres de cette illuſtre Aſſemblée convinrent qu'il ne falloit pas laiſſer arriver Madame de *Coſel*, & que Madame de *Denhoff* devoit obtenir un ordre du Roi pour la renvoyer en Saxe. Comme le danger preſſoit, dès le ſoir même, Madame de *Denhoff* tenta l'entrepriſe. A l'heure que le Roi avoit accoutumé de venir, elle ſe mit ſur un lit; la tête appuyée d'une main, & de l'autre tenant un mouchoir, elle regardoit fixement devant elle, comme une perſonne accablée de triſtes réfle-

xions. Le Roi la trouvant dans cet état, lui demanda avec empressement le sujet de son affliction. La Comtesse mit son mouchoir devant les yeux, & affecta de pleurer au point de ne pouvoir parler. Le Roi attendri lui serroit les mains, les baisoit, & la conjuroit de lui dire le sujet de ses larmes. „ Helas! Sire, (répon-
„ dit enfin Madame de *Denhoff*,)
„ je suis menacée de perdre la
„ vie. Ce seroit peu de chose,
„ si en mourant je pouvois me fla-
„ ter d'emporter votre tendresse;
„ mais helas! avec la vie on vient
„ encore m'enlever votre cœur.
„ Madame de *Cosel* doit arriver à
„ Varsovie; peut-être y est-elle
„ au moment que je vous parle;
„ peut-être lui avez-vous déja ju-
„ ré ma perte, & ne venez-vous
„ ici que pour m'annoncer que je
„ dois ceder à cette heureuse Ri-
„ vale.... Moi, Madame, (re-
„ prit le Roi,) vous annoncer

une

„ une chose pareille! m'en croyez-vous capable, & pouvez-vous penser qu'on puisse me faire renoncer à vous? Non, Madame, je vous suis attaché par des chaines indissolubles; votre douceur, cette égalité d'humeur, enfin ces douces complaisances que vous avez, & que je ne puis trouver qu'en vous, doivent vous assurer que jamais la *Cosel* ne pourra vous nuire.... Ah! mon cher Prince, (s'écria la Comtesse,) puissiez-vous penser ce que vous me dites; & puissiez-vous avoir autant d'amour pour moi, que j'en ai pour vous! Car enfin, je vous déclare qu'il m'est facile de mourir, mais qu'il m'est impossible de me retirer d'un engagement aussi puissant que le vôtre; & que je renoncerai plutôt à la vie, qu'aux charmantes esperances que vous m'avez données. Ainsi, aimez-moi.

„ Si vous cessez de m'aimer, je
„ sens bien qu'après la perte de
„ votre cœur, il n'y a plus rien à
„ faire dans la vie pour moi ...
„ Quelle indignité, ma Chere,
„ (répondit le Roi,) si après ce
„ que je viens d'entendre de vo-
„ tre belle bouche, je vivois pour
„ une autre que pour vous ! . . .
„ Ah ! que vous me donnez d'espe-
„ rance, Sire ! (lui dit-elle.) Mais
„ je vous avoue que rien ne peut
„ me rassurer: ma Rivale s'ap-
„ proche, vous la verrez, & vous
„ lui laisserez reprendre l'empire
„ qu'elle a eu si longtems sur vo-
„ tre cœur.... Que vous êtes in-
„ juste, & ingénieuse à vous tour-
„ menter ! (reprit le Roi.) Au
„ nom de Dieu, dites-moi ce
„ qu'il faut faire pour vous tran-
„ quilliser. Laissez venir la *Cosel*,
„ elle verra votre triomphe & sa
„ défaite.... Non, Sire, (répon-
„ dit-elle ;) Madame de *Cosel* ar-
„ rive, il faut que je quitte Var-

„ sovie; je crains trop ses violen-
„ ces."

Comme elle achevoit de parler, la Grande-Maréchale, qui avoit été aux écoutes, entra comme si elle eût ignoré que le Roi étoit avec sa Fille. „ Venez, „ Madame, (lui dit ce Prince,) „ venez m'aider à rassurer votre „ Fille contre des soupçons qui „ m'outragent. . . . Eh de quoi „ s'agit-il, Sire? (répondit-elle.) „ Si ma Fille a des soupçons, „ Votre Majesté ne peut les „ prendre que comme des excès „ de sa tendresse." Le Roi lui conta les appréhensions de Madame de *Denhoff*. „ Ah! Sire, „ (reprit la Grande-Maréchale,) „ je ne saurois blâmer ma Fille; „ & Votre Majesté même doit „ redouter Madame de *Cosel*, a„ près les menaces qu'elle a osé „ vous faire. . . . Eh bien, Mada„ me, (répondit le Roi,) Mada„ me de *Denhoff*, & vous, serez

 „ sa-

„ satisfaites ; je vais donner mes
„ ordres pour que Madame de
„ *Cosel* retourne à Dresde. Ah !
„ ma Fille, (s'écria la Grande-
„ Maréchale,) que vous êtes heu-
„ reuse d'être aimée d'un Roi si
„ parfait & si aimable ! Mais,
„ Sire, (continua-t-elle en s'a-
„ dressant au Roi,) puisque Vo-
„ tre Majesté veut bien assurer
„ le repos de ma Fille, oserai-je
„ lui dire qu'il faudroit envoyer
„ un homme de confiance vers
„ Madame de *Cosel*, qui, impé-
„ rieuse comme elle est, fera sans
„ doute difficulté d'obeïr ?" Le Roi lui dit qu'il la laissoit la maitresse d'envoyer qui elle voudroit. La Grande-Maréchale le remercia de l'excès de ses bontés, & lui proposa *Montargon*, qui étoit un François venu en Pologne avec l'Abbé de *Polignac* *, & qui s'étant attaché à la Maison *Bielinski*, étoit par-

* Aujourd'hui Cardinal.

parvenu à être Gentilhomme de la Chambre du Roi. *Montargon* fut mandé, & le Roi lui donna ses ordres. „ Mais, Sire, (dit le „ Gentilhomme,) si Madame de „ *Cosel* refuse d'obeïr, que dois- „ je faire?" Le Roi demeura pensif quelques momens; puis il lui dit, qu'il alloit lui donner pour Adjoint *La Haye*, Lieutenant-Colonel dans les Chevaliers-Gardes, qui prendroit avec lui six Gardes, lesquels sans doute suffiroient pour mettre Madame de *Cosel* à la raison. La Grande-Maréchale & la Comtesse de *Denhoff* ne se possedoient pas de joye; elles comblerent le Roi de louanges & de remercimens. L'Amant & la Maitresse se dirent mille choses tendres, & se jurerent de s'aimer éternellement. Le Roi ayant fait appeller Mr. de *La Haye*, lui donna les mêmes ordres qu'il avoit donnés à *Montargon*, & leur commanda à tous deux de faire diligence.

Les

Les deux Ambaſſadeurs ſe hâterent de raſſembler leur Eſcorte, & partirent en poſte pour leur Ambaſſade. Ils rencontrerent la Comteſſe de *Coſel* à Widawa, petite Ville de Pologne ſur les confins de la Siléſie. D'abord ils feignirent de ſe trouver là par hazard, & demanderent à ſaluer la Comteſſe. Elle les fit venir, leur fit honnêteté, & les retint à dîner avec elle. Sur la fin du repas, Mr. de *Montargon*, Chef de l'Ambaſſade, commença à entrer en matiere. Il parla d'abord comme de ſon chef, & en homme qui donne des conſeils. Mais Madame de *Coſel*, qui n'étoit point d'humeur à les recevoir, le traita avec beaucoup de hauteur, & le menaça de le faire repentir de ſa témérité. Il parla au nom du Roi : elle répondit qu'elle n'obeïroit point ; que le Roi s'étoit laiſſé ſurprendre au conſeil de ſes Ennemis, & qu'aſſurément il ne ſeroit pas fâché qu'elle lui

lui desobeït. *Montargon*, qui étoit naturellement aſſez doux, & dont les manieres étoient toutes compoſées, lui dit avec un petit ſourire dédaigneux, qu'il la ſupplioit de ne le point obliger d'en venir à des violences. „ Quoi! „ (lui dit Madame de *Coſel*,) vous „ feriez aſſez hardi pour en venir „ jusques-là?" Il lui répondit, qu'il avoit des ordres du Roi de la faire retourner à Dresde, & qu'il étoit obligé d'y obeïr. A ces mots Madame de *Coſel* s'emporte, traite *Montargon* de petit Clerc de Notaire *, & faiſiſſant un piſtolet, (car elle ne voyageoit jamais ſans armes,) le menace de lui caſſer la tête. *Montargon*, qui la connoiſſoit pour Femme à ne point reſpecter le Droit des Gens en ſa perſonne, ſe retira, & laiſſa agir *La Haye* ſon Collegue. Celui-

* Il étoit Fils d'un Notaire du Village de Chaillot près de Paris.

lui-ci parla au nom du Roi, se fit écouter, & s'insinuant doucement dans la confiance de la Comtesse dont il plaignit la disgrace, lui persuada que le meilleur parti dans la situation de ses affaires, étoit de retourner à Dresde; que le Roi devoit s'y rendre en peu, qu'il n'y avoit point d'apparence que la Comtesse voulût le suivre, & qu'elle pourroit alors aisément ramener le Roi, & triompher de ses Ennemis. Madame de *Cosel*, ne pouvant faire mieux, prit le parti de s'en retourner. *Montargon* dépêcha un Courier avec cette grande nouvelle à la Grande-Maréchale. Ensuite Mr. *de la Haye* & lui suivirent Madame de *Cosel*, arrivant toujours au gîte qu'elle venoit de quitter. Ils l'accompagnerent ainsi jusqu'à une journée au-delà de Breslau, & enfin ils revinrent à Varsovie, recevoir les remercimens de la nouvelle Favorite.

Il restoit encore un autre embaras à la Comtesse de *Denhoff*; c'étoit son Mari, qui ayant été informé de sa conduite, dans ses Terres où il s'étoit retiré, lui écrivoit sans cesse de le venir joindre. Ce n'étoit nullement l'intention de la Comtesse, ni de la Grande-Maréchale: aussi laisserent-elles crier longtems le pauvre Comte. Mais enfin, ennuyées de ses reproches, la Grande-Maréchale entreprit de le mettre à la raison. Elle fut le joindre, & lui avoua sans détour les raisons qui retenoient Madame de *Denhoff* à Varsovie. „ Voyez, Monsieur, (lui „ dit-elle,) s'il vous convient que „ votre Femme soit la Maitresse „ du Roi: sinon, consentez à la „ cassation de votre mariage. Le „ Nonce *Grimani* * est assez de „ mes Amis, pour me flater qu'il „ nous

* Il est mort en 1734, Cardinal-Légat de Pologne.

„ nous obtiendra le consentement
„ du Saint Pere." Le Comte de *Denhoff* accepta l'offre sans balancer. La Grande-Maréchale revint à Varsovie, elle parla au Nonce, le Divorce fut sollicité à Rome, & *Clément XI* l'accorda.

La nouvelle Favorite, dès le commencement de sa faveur, perdit son Pere. Ce Seigneur, un des plus magnifiques & des plus aimables qu'ait produit la Pologne, laissa les affaires de sa Maison fort dérangées ; mais la Comtesse de *Denhoff* les rétablit en peu de tems. Elle faisoit répandre sur sa Mere, son Frere & sa Sœur, les bienfaits du Roi ; c'étoit une Pluye d'or, & la Maison *Bielinski* se vit bien-tôt plus opulente qu'elle ne l'avoit jamais été. Madame de *Denhoff* est peut-être de toutes les Maitresses du Roi, celle qu'il a le moins aimée ; mais c'est sans contredit celle qui lui a le plus coûté, & qui se trouva la plus riche

che lorsqu'il l'eut abandonnée. Il eſt vrai que c'étoit graces aux ſoins de la Grande-Maréchale : cette prudente Mere, ſachant parfaitement que les ſermens d'amour ne ſont point tenus, ſe précautionnoit ſagement pour l'avenir ; elle ne ceſſoit de demander, & demandoit de ſi bonne grace, qu'elle n'étoit jamais refuſée, & ne ſe rendoit pas même importune.

Le deuil de la Maiſon *Bielinski* fut bien-tôt éclairci : à peine le Grand-Maréchal étoit-il enterré, que ſa Veuve, ſes Filles, & ſon Fils, parurent aux Bals, aux Courſes, & aux Spectacles que le Roi donnoit pour conſoler ſa Maitreſſe. Mais tous ces plaiſirs parurent trop peu de choſe à *Frederic-Auguſte*, dans un commencement de paſſion ; il en pouvoit donner de plus grands & de plus magnifiques à Dresde, & il invita Madame de *Denhoff* d'en venir être témoin. Elle n'étoit pas op-

posée à ce Voyage; mais elle redoutoit la présence de Madame de *Cosel*. Elle fit part de ses appréhensions au Roi, & demanda encore, que sa Rivale fût contrainte de sortir de Dresde. Le Roi envoya des ordres pour cet effet au Prince de *Furstemberg*: mais Madame de *Cosel* refusa d'obeïr, disant, que si Sa Majesté la croyoit coupable, elle pouvoit lui donner des Juges & lui faire son procès; mais que n'ayant rien à se reprocher que d'avoir eu trop d'attachement pour le Roi, elle esperoit qu'il lui accorderoit la grace de la laisser paisiblement dans sa maison. Le Prince de *Furstemberg*, satisfait de voir Madame de *Cosel* humiliée, ne voulut point insulter à sa disgrace, & la laissa chez elle. Le Roi, sollicité par sa Maitresse, envoya Mr. de *Tienen* son Aide de Camp à Madame de *Cosel*, & lui fit ordonner très expressément de sortir de

de Dresde. Madame de *Cosel* se mit à pleurer, à se desesperer : elle dit mille choses touchantes à Mr. de *Tienen*, qui attendrirent le jeune Officier, de sorte qu'il n'usa point de rigueur. Elle lui donna pour marque de sa reconnoissance, une bague de diamans de la valeur de quatre-mille écus, & le renvoya au Roi avec une Lettre fort soumise qu'elle lui écrivoit, pour le supplier de trouver bon qu'elle demeurât dans sa maison. Mr. de *Tienen* rencontra le Roi à une petite journée de Dresde. Ce Monarque fut extrêmement en colere contre son Aide de Camp : il le renvoya sur l'heure même vers le Prince de *Furstemberg* & le Grand-Maréchal Baron de *Löwendahl*, pour leur ordonner de faire sortir Madame de *Cosel* de Dresde, soit de gré ou de force. Le Grand-Maréchal lui en ayant fait le compliment, elle se résolut enfin de partir, & la

la veille de l'arrivée du Roi, elle ſe retira à Pilnitz.

Madame de *Denhoff* fut informée de cette retraite, par un Courier qu'on lui envoya. Elle ſuivoit à petites journées, & étoit accompagnée de la Grande-Maréchale ſa Mere, de la Staroſtine *Cherinska* ſa Sœur, de la Grande-Tréſoriere, & de pluſieurs autres Dames, que le Roi avoit laiſſé à ſon choix. Elle arriva triomphante à Dresde, eſcortée par Mr. de *Chatira* Lieutenant-Colonel dans les Chevaliers-Gardes, & par ſix Chevaliers-Gardes. Elle fut loger chez le Prince de *Furſtemberg*; les Officiers du Roi l'y ſervirent tout le tems qu'elle fut en Saxe, & Mr. de *Chatira* dirigea ſa Maiſon. Le Roi lui avoit commandé de veiller à la ſureté de la Comteſſe, qui affectoit toujours de redouter les violences de Madame de *Coſel*. Il eſt vrai que ſi elle n'avoit point

de

de frayeur, le Feldt-Maréchal Comte de *Flemming* tâchoit de lui en inſpirer, dans le deſſein de l'irriter contre la Comteſſe de *Coſel*, dont la diſgrace n'aſſouviſſoit pas encore ſa vengeance." Pilnitz „ n'eſt éloigné que de trois lieues „ d'ici, (diſoit-il à Madame de „ *Denhoff*.) Votre Rivale peut „ être ici en deux ou trois heu- „ res; le Roi peut la revoir, & „ retourner vers elle. Croyez- „ moi, faites-lui donner des Gar- „ des, & aſſurez-vous contre „ tous les événemens qui peu- „ vent arriver." Madame de *Denhoff*, plus généreuſe que l'implacable Comte de *Flemming*, lui répondoit, qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à maltraiter ſi fort une Femme de qualité, qui ne lui avoit jamais fait de mal.

Le Comte de *Flemming*, qui en avoit trop fait pour reſter en arriere, & qui vouloit que la perte de Madame de *Coſel* fût pour tou-

jours, conseilla au Roi de lui faire demander la Promesse de mariage qu'il lui avoit donnée autrefois. Il prévoyoit bien, que de l'humeur dont elle étoit, elle refuseroit de la rendre ; & il ne douta pas qu'alors il ne portât le Roi à la faire arrêter. L'événement fit voir qu'il ne s'étoit point trompé. Madame de *Cosel* refusa de rendre ce Billet ; & comme elle se doutoit que son refus fourniroit un prétexte à ses Ennemis pour la faire arrêter, elle partit secretement de Pilnitz & se retira à Berlin. Mais elle n'y trouva pas l'asyle dont elle s'étoit flatée. Le Roi de Prusse lui ayant fait connoitre que son séjour dans cette Ville ne lui étoit pas agréable, elle se retira à Halle. Ses Ennemis ne purent encore l'y souffrir ; ils en vouloient à sa liberté, & peut-être à ses richesses : ils l'accuserent auprès de *Frederic-Auguste*, d'avoir mal parlé de lui,

& de fomenter une Conspiration contre sa personne. Le Roi, toujours plus envenimé, écrivit au Roi de Prusse, & lui demanda de lui livrer Madame de *Cosel*. La Cour de Berlin donna aussi-tôt ordre à *Ducharmoi*, Lieutenant dans le Régiment du Prince d'*Anhalt-Dessau*, de s'assurer de Madame de *Cosel*, de la conduire avec un Détachement de Soldats sur la frontiere de Saxe, & de la remettre à un Officier qui se présenteroit de la part du Roi de Pologne. Quelle injustice! quelle barbarie! (s'écria Madame de *Cosel*, lorsqu'elle apprit qu'elle étoit prisonniere.) Puis tombant dans une profonde rêverie, elle ne dit plus un mot. Lorsqu'elle vit le Détachement de Saxons qui venoit pour la recevoir, elle pria *Ducharmoi* d'accepter une Tabatiere & une très belle Montre d'or qu'elle portoit; & sur le refus qu'il en fit: „ Prenez, Mon-

„ sieur, (lui dit-elle,) prenez ;
„ j'aime mieux que vous profi-
„ tiez de ces bagatelles, que ces
„ indignes Saxons dont je vais
„ être l'esclave. " Elle donna de l'argent aux Soldats Prussiens qui l'avoient escortée ; mais elle ne dit rien aux Saxons, qui la reçurent & la conduisirent à Leipzig, d'où elle fut transferée à Pilnitz & enfin à . . . . . ., Terre du Comte de *Friese* * son Gendre. C'est là où elle vit encore, avec la liberté, mais dans une grande retraite. Ses Ennemis ne pouvant trouver de prétextes réels pour la calomnier dans le Public, débiterent qu'elle avoit voulu passer en Hollande pour se rendre Juive. L'artifice étoit grossier : mais le Vulgaire ne laissa pas d'y ajouter foi ; & le petit-peuple, plus superstitieux en Saxe qu'en aucun autre

* Ce Seigneur a épousé la Fille ainée de Mad. de *Cosel*.

autre Païs du Monde, béniſſoit ceux qui avoient empêché un ſi grand ſcandale. Cependant Madame de *Coſel* a vu mourir tous ſes Perſécuteurs, & a ſurvêcu à la faveur de ſa Rivale.

La deſcription des Fêtes que le Roi donna à Madame de *Denhoff*, & à toutes les Dames Polonoiſes de ſa ſuite, demanderoit un volume particulier. Ce Prince ſe ſurpaſſa en magnificence, & en inventions ingénieuſes. Cependant Madame de *Denhoff* n'aſſiſta à toutes ces Fêtes qu'incognito; elle étoit ordinairement masquée en Chauve-ſouris, & elle ne parut jamais à viſage découvert devant la Reine; elle ne voyoit que des perſonnes choiſies, & l'on n'entroit chez elle que par Billets. Ces airs diſtingués la faiſoient extrêmement haïr, d'autant plus qu'elle obligeoit le Roi à ſe renfermer avec elle; on ne le voyoit presque plus. Cela fit dire à Mr.

de *Kiau*, le *Roquelaure* de Saxe, que l'on devoit bien prier Dieu dans les Eglises pour la délivrance du Roi, que des Polonoises tenoient prisonnier.

Cependant, le Roi s'ennuya bien-tôt de ce train de vie. Il est vrai que tout le monde fut surpris qu'il le pût soutenir si longtems. Pour se tirer un peu de l'esclavage, il alla à la Foire de Leipzig. Ce fut là qu'il fit tomber ses regards sur Mademoiselle de *Dieskau*, jeune Fille de qualité, qui, à l'esprit près, étoit tout ce que la Nature avoit formé de plus parfait. Elle avoit le port & la taille d'une Reine; tous ses traits étoient réguliers; rien n'égaloit la blancheur & le coloris de son teint; ses yeux bleus étoient grands, & naturellement tendres, car assurément elle ne savoit pas les gouverner; ses cheveux, du plus beau blond du monde; sa gorge, d'une blancheur à ébloüir;

&

& ſes mains, tout ce qu'on pouvoit voir de plus parfait. Mais, quelque belle que fût Mademoiſelle de *Dieskau*, c'étoit proprement une maſſe de neige, rien n'étoit animé, & elle ne répondoit que par des *oui* & des *non*. Le Roi ſe laiſſa ſurprendre par ſa figure; il lui parla à la Redoute, & fut au deſeſpoir de lui trouver ſi peu d'eſprit. „ Si Mademoi-
„ ſelle de *Dieskau* avoit autant
„ d'eſprit que de beauté, (diſoit-
„ il à Mr. de *Fitztuhm*,) je ſens
„ qu'elle me fixeroit pour tout le
„ tems de ma vie..... A Dieu
„ ne plaiſe que cela fût, Sire!
„ (répondit Mr. de *Fitztuhm*;)
„ nous ſerions menacés de perdre
„ bien-tôt Votre Majeſté... Voi-
„ là de vos plaiſanteries ordinai-
„ res, (reprit le Roi;) mais ce
„ qui me conſole, c'eſt que vous
„ étes pour le moins auſſi volage
„ que moi.... S'il m'étoit per-
„ mis, Sire, (repliqua le Com-

„ te,)

„ te,) d'appeller de la Sentence de
„ Votre Majesté, il me seroit aisé
„ de lui prouver qu'elle a eu dix
„ Maitresses, tandis que j'en suis
„ à ma sixieme. Véritablement,
„ cela est dans les règles, car
„ dans tous les Romans, les Che-
„ valiers devancent toujours infi-
„ niment leurs Ecuyers. Mais
„ pour que je m'acquitte bien de
„ ma Charge, il me semble que
„ je dois prendre soin de Made-
„ moiselle de *Dieskau*, & culti-
„ ver son esprit, afin qu'elle puis-
„ se répondre dignement aux bon-
„ tés de Votre Majesté.... Non,
„ non, (reprit le Roi,) je vous
„ exempte de cette peine. Vous
„ pourriez en devenir amoureux;
„ & Madame de *Löwendahl*, que
„ j'estime, me sauroit mauvais
„ gré d'avoir contribué à lui faire
„ perdre votre cœur."

Cependant, le Roi ne parla point ouvertement à Mademoiselle de *Dieskau*; son heure n'étoit pas

pas encore venue: mais ſon image ne laiſſa pas de s'empreindre dans ſon cœur, & d'y détruire peu à peu Madame de *Denhoff*, qui ſe ſoutint néanmoins encore quelque tems, bien plus par les artifices de la Grande-Maréchale ſa Mere, que par ſes charmes.

Le Roi ramena Madame de *Denhoff* à Varſovie; mais il demeura peu en Pologne. Après avoir tenu la Diete qui ſe ſépara infructueuſement, il reprit la route de Saxe, feignant que des affaires importantes le rappelloient dans cet Electorat. L'adieu qu'il dit à Madame de *Denhoff*, fut des plus tendres; il lui promit de revenir bien-tôt auprès d'elle, & de lui rapporter un cœur fidele. Je ne ſai ſi elle le crut; mais du moins elle feignit de le croire. Elle lui dit, que ſi elle apprenoit qu'il lui préférât quelque Rivale, elle en mourroit ſans doute; mais que ſi elle ſurvivoit à ſon malheur,

ce

ce ne feroit que pour passer ses tristes jours dans un Couvent. Le Roi, qui étoit accoutumé à de pareils propos, prit ceux-ci pour des sornettes, & ne s'en embarassa nullement. Il ne laissa pas de jurer que la mort seule le détacheroit d'elle. On soupa chez la Grande-Maréchale, & ce fut au sortir de table, qui étoit le tems que le Roi avoit fixé pour son départ, que les pleurs & les cris recommencerent. Madame de *Denhoff* se laissa tomber dans un fauteuil, elle paroissoit ne donner aucun signe de vie; la Grande-Maréchale sanglotoit; la Starostine *Cherinska*, qui avoit la voix naturellement assez aigre, faisoit des cris qui perçoient les oreilles; le Comte *Bielinski*, qui venoit d'être fait Staroste, paroissoit fort affligé; & toutes les autres Dames, Amies particulieres de la Maison, pleuroient avec une affection vraiment cordiale. Il n'y eut que le Roi,

Roi, & les Comtes de *Fitzthum* & de *Friese*, qui ne témoignerent pas de foiblesse ; ils étoient occupés à consoler les affligés. Le Roi étoit auprès de la belle évanouïe ; il lui jettoit de l'eau, lui faisoit prendre des Elixirs, il lui baisoit les mains, l'appelloit son Cœur, son Ange, la conjuroit de vivre. Elle ouvrit enfin les yeux, & le regarda tendrement & d'une maniere qui exprimoit bien la douleur que lui causoit son éloignement. Le Roi la conjura de reprendre ses esprits. „ Si je vous „ suis cher, (lui dit-il,) songez à „ vivre: votre mort entraineroit „ la mienne." Elle reprit enfin ses sens. Nos deux Amans se dirent cent fois la même chose, qu'ils s'aimoient, & qu'ils s'aimeroient toujours. Dès que le Roi parloit de partir, Madame de *Denhoff* jettoit des cris perçans, & disoit qu'elle alloit mourir : de sorte qu'il ne la quitta que fort tard.

En-

Enfin il l'appaiſa un peu, & l'ayant bien recommandée aux ſoins de la Grande-Maréchale & de toutes les Dames, il monta en Caroſſe, & partit ; tandis que les Dames, après avoir appellé la Raiſon à leur ſecours, ſechoient leurs pleurs, & furent prendre le repos dont elles avoient beſoin.

Le Roi arrivé à Dresde, où toute la Cour s'étoit rendue, en partit après quelques jours de repos, pour l'ouverture de la Foire de Leipzig, où la Reine l'attendoit. Ce fut chez cette Princeſſe qu'il revit Mademoiſelle de *Dieskau*. Elle étoit plus belle que la Mere des Amours. Le Roi ne put défendre ſon cœur contre le pouvoir de ſes charmes ; il lui déclara ſes ſentimens : mais la jeune perſonne ne lui répondit point ; elle rougit & baiſſa les yeux. Le Roi fut au deſeſpoir de lui trouver ſi peu d'eſprit ; puis pour ſe conſoler : „ C'eſt une grande jeu-

„ neſſe,

„ nesse, (se disoit-il,) & une é-
„ ducation fort retirée, qui la
„ rend ainsi timide; elle parlera,
„ elle prendra de l'esprit, à me-
„ sure qu'elle sera dans le Mon-
„ de." Quelques jours se passe-
rent, sans que le Monarque pût pénétrer si ses soins étoient agréables à la Belle. Son impatience ne lui permettant pas d'attendre, il s'adressa à la Mere de la Demoiselle, & lui faisant confidence de l'inclination qu'il avoit pour sa Fille, il la conjura de lui être favorable. Madame de *Dieskau* se sentit fort honorée de la confidence, & trouva sa Fille fort heureuse d'être aimée par un grand Roi. Elle promit de la disposer à répondre aux sentimens que Sa Majesté avoit pour elle; mais comme elle n'aimoit pas les longueurs, & qu'elle étoit fort franche & naturelle, elle demanda une somme considerable pour la Dot de sa Fille, qui lui fut accordée, &

payée pendant le cours de la Foire.

Mademoiselle de *Dieskau*, par simplicité & par obeïssance, consentit à remplir les engagemens que sa Mere avoit pris pour elle. Le jour destiné à la fête, on la mit dans un deshabillé de brocard d'argent, on la couronna de fleurs, telle qu'une Mariée qu'on conduit à l'Autel. Le Roi la trouva plus belle que Vénus, il ne pouvoit assez la regarder; & comme elle ne s'opposoit point à ses regards curieux, il eut tout le tems de contempler les perfections de la Nature.

Cependant, quelque vive que fût d'abord cette passion, Mademoiselle de *Dieskau* fut bientôt supplantée par Mademoiselle d'*Osterhausen*, qui ne lui cedoit ni en beauté ni en naissance, & qui avoit par dessus elle plus d'usage du Monde. Elle étoit sans Parens, maitresse de ses actions

&

& d'un bien considerable ; elle paroissoit souvent à la Cour ; & l'on pouvoit dire qu'elle y brilloit infiniment. Rien n'égaloit la beauté de sa taille, & elle avoit assez d'esprit pour faire trouver de l'agrément dans sa conversation. Elle joignoit à cela beaucoup de douceur, un air de modestie, avec des manieres extrêmement engageantes ; elle étoit serviable, bienfaisante & généreuse ; aimant la magnificence, les plaisirs & la dépense ; elle s'exprimoit toujours d'une maniere à faire croire qu'elle demandoit le cœur. Le Roi la vit chez la Reine ; & dès le premier jour, il prit de l'inclination pour elle.

La premiere nouvelle qu'elle apprit du commencement de sa bonne fortune, lui fut portée par Madame de *Watzdorff*, qui jugea de la passion du Monarque sur ce que, dans une Assemblée de personnes du premier rang, il

s'enquit du mérite particulier de Mademoiselle d'*Osterhausen*, il prit un plaisir extrême à en entendre dire du bien, & dit lui-même, qu'assurément une personne si belle & si spirituelle étoit digne d'un attachement considerable, & qu'il n'étoit point surpris qu'elle eût fait soupirer tant de monde.

Jamais nouvelle n'a causé tant de transports de joye, que celle qui apprit à Mademoiselle d'*Osterhausen* les sentimens qu'elle avoit inspirés au Roi. Elle demeura pendant près d'un quart-d'heure sans pouvoir répondre à Madame de *Watzdorff*, qui venoit de la lui apprendre; tellement que celle-ci surprise de son silence, & le prenant pour une marque d'indifference ou d'insensibilité, lui dit: „ Hé quoi! Mademoiselle, le „ Roi vous aime, & vous n'y ê-„ tes pas sensible?... Ah! (re-„ prit Mademoiselle d'*Osterhausen* „ en poussant un soupir du fond

du

„ du cœur,) je la ſuis, & plus
„ que vous ne pouvez vous l'ima-
„ giner. Mais je crains que vous
„ ne me flatiez d'une fauſſe eſpe-
„ rance ; je crains enfin de n'a-
„ voir pas aſſez de mérite pour
„ pouvoir conſerver ma bonne
„ fortune." Elle pria enſuite Madame de *Watzdorff* de lui apprendre tout ce que le Roi lui avoit dit, & ce qu'il falloit qu'elle fît pour ménager ce commencement de bonheur. Madame de *Watzdorff* ne lui refuſa point ſes avis, & Mademoiſelle d'*Oſterhauſen* les mit ſi bien en pratique, qu'en peu de jours elle fut aſſurée de poſſeder le Roi; qui, pour la mieux perſuader qu'il n'aimoit qu'elle, maria Mademoiſelle de *Dieskau* avec Mr. de *Loos* Maréchal de la Cour, & depuis Grand-Ecuyer. Je ne rapporterai point ici toutes les choſes paſſionnées & tendres, que le Roi & Mademoiſelle d'*Oſterhauſen* ſe dirent dans ces commen-

cemens de leurs Amours ; il est difficile de trouver des termes pour exprimer leurs ravissemens mutuels : ils n'étoient jamais plus satisfaits, que lorsqu'ils se parloient sans témoins ; c'étoit toujours nouvelles preuves d'amour & de tendresse.

Le Roi vit d'abord Mademoiselle d'*Osterhausen* avec des ménagemens pour sa réputation : mais il étoit difficile que l'ambition du côté de la Maitresse, & l'amour de celui de l'Amant, laissassent ignorer longtems un secret de cette nature. Les Courtisans s'en apperçurent, & elle voulut bien être respectée en Favorite. Elle en eut tous les émolumens ; mais il est certain que sa générosité l'empêcha d'en profiter. Satisfaite d'être aimée du Roi, elle se contentoit de présens très médiocres ; jamais elle ne demanda pour elle ; & le Roi, que l'âge commençoit à rendre plus œconome avec

avec ses Maîtresses, ne donna à celle-ci que très peu de chose, en comparaison des dons immenses dont il avoit comblé les autres.

Ce fut pendant le grand feu des Amours du Roi pour Mademoiselle d'*Osterhausen*, que le Comte de *Flemming* arrêta à Vienne le mariage du Prince Royal, Fils unique de *Frederic-Auguste*, avec l'Archiducheſſe *Marie-Josephine*, Fille ainée de l'Empereur *Joseph*. Le Prince avoit eu pour Rival le Prince Electoral de Baviere, aujourd'hui Electeur; mais l'Empereur préféra le Prince de Saxe, à cause des engagemens que le feu Empereur son Frere avoit pris avec le Roi de Pologne. La Princeſſe Electorale fut reçue à Dresde avec une magnificence si extraordinaire, que l'on peut dire sans exageration, que tout ce qui se fit à cette occasion tenoit du merveilleux, & que jamais Roi magnifique, & même prodigue, n'a-

n'avoit approché de tout ce que fit *Frederic-Auguste*. Ce fut lui-même qui fut l'Invènteur & l'Ordonnateur de toutes les Fêtes, qui furent ſans nombre, & toujours ſi diverſifiées, qu'elles n'avoient aucune reſſemblance l'une avec l'autre. On prétend que le Roi y employa près de quatre millions d'écus. Mademoiſelle d'*Oſterhauſen* y brilla beaucoup, & y eut bonne part; mais ce furent cependant ces Fêtes, qui rallentirent l'amour du Roi. Le Monarque ſe trouva occupé pendant pluſieurs mois, à ordonner lui-méme tous ces préparatifs extraordinaires; cela le diſſipoit, & le tenoit éloigné de ſa Maitreſſe. Elle lui en faiſoit des reproches; mais le Roi lui diſoit, qu'il ne pouvoit ſe repoſer du ſoin de toutes ces Fêtes ſur perſonne que ſur lui-même; qu'il les faiſoit pour lui procurer quelques amuſemens dignes d'elle, qu'elle en étoit le premier princi-

pe,

pe, & qu'elle en ſeroit le principal ornement. Mademoiſelle d'*Oſterhauſen* demeuroit contente de ſes raiſons : elle croyoit bien que le Roi pouvoit devenir inconſtant en aimant ailleurs ; mais elle ne croyoit pas qu'il pût ceſſer de l'aimer pour demeurer oiſif.

C'eſt pourtant ce qui arriva: le Roi, diſſipé par l'ordonnance des Spectacles, par l'arrivée de l'Archiducheſſe, & par l'obligation où il étoit de faire les honneurs de ſa Cour, remplie pourlors d'un grand nombre d'Etrangers de diſtinction, s'habitua peu à peu à ſe paſſer de Maitreſſe. Il ne voyoit plus Mademoiſelle d'*Oſterhauſen*, que par maniere d'acquit. Elle s'en deſeſperoit, elle lui faiſoit des plaintes, lui écrivoit des Billets; mais le Roi ſe contentoit de lui faire faire des excuſes, lui promettant de la voir le lendemain, & de lui dire les raiſons qui l'avoient empêché d'al-

d'aller chez elle. Il la faisoit assûrer qu'elle lui étoit toujours chere, & la prioit de ne se point inquiéter de son absence. Il continua d'en agir de cette maniere, tant que durerent les réjouïssances pour l'arrivée de la Princesse Royale. Il partit ensuite brusquement de Dresde, sans dire adieu à Mademoiselle d'*Osterhausen*, qui en fut longtems inconsolable; mais enfin, le tems qui guérit de tous maux, contribua à la consoler.

Elle reparut à son ordinaire, chez la Princesse Royale; mais elle en fut reçue avec tant de froideur, qu'elle en fut sensiblement mortifiée. Elle avoit cependant le foible de ne pouvoir renoncer à la Cour; peut-être se flatoit-elle qu'en s'y montrant au retour du Roi, ce Monarque retourneroit vers elle. Son étude fut de gagner les bonnes graces de la Princesse Royale; & comme elle

elle crut parvenir à son but en se faisant Catholique, elle abjura le Lutheranisme dans la Chapelle du Palais. La Princesse Royale lui fit compliment sur son changement; mais elle lui dit, que ce n'étoit point assez que de porter le nom de Catholique, qu'il falloit l'être encore par sa foi & par ses œuvres; & que si elle vouloit la convaincre de sa conversion, il falloit qu'elle se retirât pour un an ou deux dans un Couvent, & qu'elle s'y occupât à suivre les préceptes de la Religion qu'elle venoit d'embrasser. Mademoiselle d'*Osterhausen*, qui ne s'étoit point attendue que la Princesse Royale dût lui faire cette proposition, fut d'abord interdite; mais faisant de néçessité vertu, elle répondit, que c'étoit son dessein, & qu'elle esperoit que Son Altesse Royale voudroit bien lui nommer un lieu où elle pourroit se retirer. La Princesse lui indiqua

qua Prague, & Mademoiſelle d'*Oſterhauſen* promit de s'y rendre.

Elle partit en effet peu de jours après, chargée de Lettres, & particulierement recommandée à la Comteſſe de *Collobradt*, Fille de la Comteſſe de *Hirſſau*, Dame-d'honneur de la Princeſſe Royale. Toute la Nobleſſe de Prague la reçut avec de grandes marques de diſtinction. On la regardoit comme une autre *Magdeleine*; toutes les Communautés venoient la complimenter, & la féliciter ſur ſa converſion. Elle paſſa pluſieurs mois, avant que de pouvoir ſe réſoudre d'entrer dans un Couvent: enfin elle prit un apartement chez les Urſulines dans la Nouvelle Ville. Mais elle ne faiſoit qu'y coucher, & paſſoit le jour dans le Monde & dans les plaiſirs.

Il y avoit deux ou trois mois qu'elle menoit cette vie péniten-

te,

te, lorsqu'il se présenta un Gentilhomme Polonois, qui demanda à l'épouser. C'étoit Mr. de *Stanislafski*, Chambellan du Roi de Pologne, qui étant peu partagé des biens de la Fortune, croyoit en faire une éclatante en épousant Mademoiselle d'*Osterhausen*. Elle ne le laissa pas soupirer longtems: le plaisir de retourner à Dresde & de reparoitre à la Cour, ne lui permit pas de consulter, si le caractere de Mr. de *Stanislafski* lui convenoit. Le Mariage fut célébré dans la maison de Madame de *Collobradt*; & peu de jours après, les deux Epoux partirent pour Dresde, où je les laisse, pour rejoindre le Roi en Pologne.

Ce Monarque y étoit sans passion; la Tendresse paternelle lui tenoit lieu d'Amour. Il l'avoit laissé tomber sur la Fille d'*Henriette*, que le Fils de *Fatime* lui avoit fait connoitre. Ce jeune Seigneur,

que le Roi avoit fait Comte de *Rowfski* en le reconnoissant pour son Fils, avoit été touché de l'état obscur dans lequel vivoit la Fille d'*Henriette*; il l'avoit retirée chez lui, en attendant qu'il trouvât l'occasion de la présenter au Roi. Cette occasion ne tarda gueres. Le Roi, après avoir fait la revue de son Régiment aux Gardes, se promenant dans les Jardins de son Palais, dit qu'il étoit fort content de la maniere dont ses Gardes avoient fait l'Exercice. Le Comte *Rowfski* lui répondit, qu'il avoit une Fille chez lui, qui faisoit mieux les évolutions militaires que le premier Maitre. Le Roi demanda à la voir. Elle vint, habillée en Homme, dans une Uniforme de Grenadier aux Gardes. Le Roi en la voyant, se sentit attendri: ses traits lui assuroient qu'elle étoit sa Fille. Il l'embrassa, l'appella son Enfant, & lui donna le

titre

tiere de Comtesse *Orzelska*. Quelques jours après, il lui assura de grosses pensions, & lui fit présent d'un magnifique Palais, dont les meubles étoient superbes. Lorsqu'elle fut ainsi logée, le Roi passoit les soirées chez elle ; toute la Cour y étoit ; elle jouïssoit de tous les honneurs de Fille légitime. Le Roi la conduisit en Saxe, & fit briller à ses yeux toute sa magnificence. Beaucoup de Dames s'empresserent à gagner le cœur du Monarque, mais inutilement ; l'Amour paternel avoit étouffé en lui tout Amour étranger. Uniquement occupé du soin d'établir une Fille si chere, il la maria à un Prince de *Holstein-Beck*. Les Noces furent célébrées avec une pompe vraiment royale ; les Fêtes & les réjouïssances furent sans nombre, toujours également galantes & magnifiques ; & la Cour de *Fre-*

deric-Auguste fût, jusqu'à la mort de ce grand Roi, la plus brillante Cour de l'Europe.

FIN.



